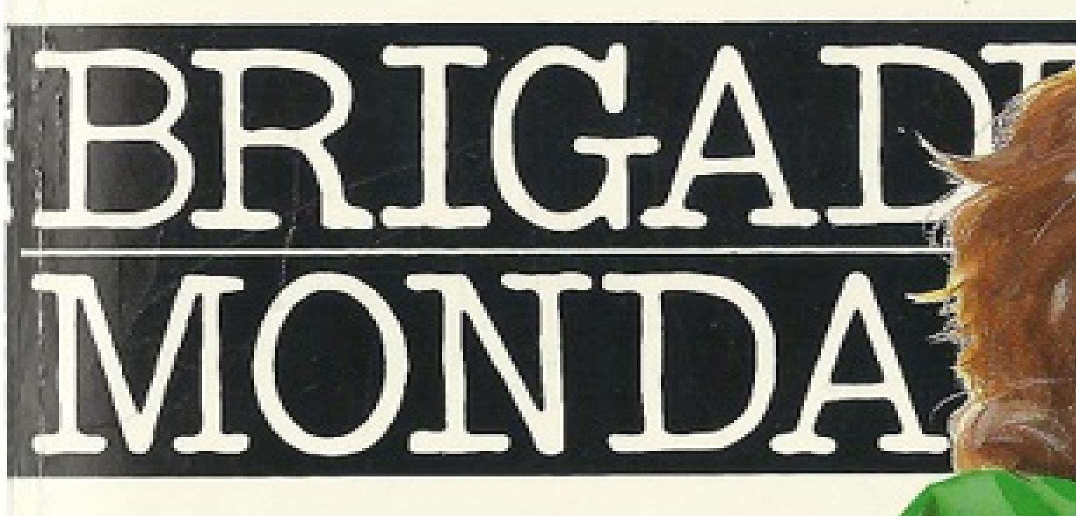
Gérard de Villiers

PRESENTE



Par Michel Brice

DELIT D'INITIEE

VAUGIRARD

MICHEL BRICE

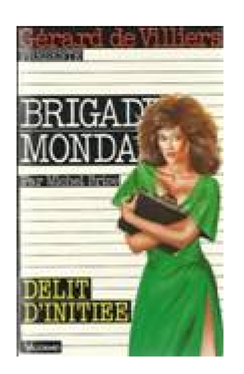
BRIGADE MONDAINE (n°114)

DÉLIT D'INITIÉE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard…

CHAPITRE PREMIER



— My dear Yankee... Vous avez peur que je vous morde, tout à l’heure ?

Richard Greening, Dick pour les cadres dans les usines de Boeing Military Aircraft à Seattle, État de Washington, au nord de San Francisco, sur la côte ouest des États-Unis, but une petite gorgée du Dom Pérignon millésimé qui allait lui coûter une petite fortune tout à l'heure, au moment de payer la note, et quelque chose commença à lui faire chaud au ventre. La fille qui cassait la pince de son homard en face de lui, dans le restaurant du Hilton de l’avenue de Suffren à Paris, avait des dents de dévoreuse. Il essaya d’en détourner les yeux, reposa son verre et lui répondit en anglais, puisqu’elle paraissait connaître cette langue.

— Je ne suis pas contre un léger mordillement mais, bien sûr, sans aller jusqu’au sang.

Ce que Dick appréciait par-dessus tout chez les femmes, ce n’était pas seulement qu’elles soient généreuses de formes mais qu’elles aient, en plus, de la santé.

Et de la santé, celle-là, cette superbe call-girl qui disait s’appeler Anne et que Marcel Doussot son contact français venait de lui fournir, en avait à revendre.

Anne leva le bras en éclatant d'un rire qui fit se retourner les gens de la table voisine.

— Je ne risque de vous mordre que si vous êtes vraiment très gros, dit-elle.

Dick se sentit rougir. Elle le regardait dans les yeux et il se rendit soudain compte, que, même si elle était une prostituée, elle le désirait.

Autour d'eux, c'était le brouhaha habituel, à la fois feutré et avec des rires de gorge des femmes, des grands restaurants de luxe des hôtels

internationaux.

Il y eut un craquement et Anne se remit à attaquer le homard à pleines dents, dévorant goulûment la chair blanche et tendre qu'elle arrosait de sauce au beurre.

Dick préféra dévier la conversation, revenant au français. Il aimait beaucoup la France et était extrêmement fier de bien en parler la langue.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans depuis... Depuis bientôt trois mois.

Elle paraissait presque étonnée d'être déjà si vieille... Richard Greening se sentit frémir. C'était la première fois qu'on lui en envoyait une si jeune... Il se dit qu'il allait passer une soirée extraordinaire.

Anne était en effet le portrait exact de ce que l'Américain recherchait toujours dans ces filles. Il les voulait jolies, bien sûr, jeunes, très jeunes si possible, mais demandait en plus qu'elles aient l'air de bourgeoises sages qui se dévergondent pour la première fois...

Il regarda de nouveau la fille. Anne portait une robe longue, verte, légèrement décolletée, assortie à ses yeux. Elle répandait un parfum certainement très cher, mais n'arborait en revanche aucun bijou, à part des saphirs aux oreilles. Quand elle était entrée dans la grande salle du restaurant, plusieurs dîneurs — il y a beaucoup d’hommes seuls, en voyage d’affaires dans ce genre d'établissements — avaient une seconde suspendu leur geste, envié Greening, et les avaient suivis des yeux avant de revenir à leur assiette soudain moins appétissante.

« *When I think fil fuck this...* »[1], pensait-il émerveillé... Il en était encore plus raide qu'à l'accoutumée, à un point douloureux, et sentait monter en lui une impatience fébrile très inhabituelle...

— Il y a longtemps que vous faites ce métier ?

Il regretta d'avoir posé la question, la sotte

question qu'entendent si souvent les prostituées.

— Oh non, bien sûr... Depuis que j’ai dix-huit ans. Avant c’était avec les copains... Pour rien...

Il s’interdit de demander aussi pourquoi elle le faisait, autre question bateau, et se remit à l’observer. Plus il la regardait, qui terminait son

homard, plus il se disait que Doussot avait eu la main particulièrement heureuse cette fois.

Il faut préciser que Dick vivait ce moment euphorique du voyage où la fatigue, sous l'effet du décalage horaire, le fameux « jetlag », laisse place à cette sorte d'excitation nerveuse propice à l'exaltation de l'esprit — et aux belles raideurs locales...

Il regarda par la fenêtre proche. Le temps ne s'était pas amélioré depuis son arrivée. La pluie, mêlée de grêle, battait les vitres en rafales et les passants couraient en essayant de maîtriser leurs parapluies. Les carrosseries des voitures luisaient dans des halos éclaboussés.

Une chance que l'aéroport de Roissy soit équipé d'un système de guidage « catégorie III », c'est-à-dire permettant l'atterrissage par visibilité presque nulle. « Quand l'avion est détourné, pensa-t-il, on perd, en première classe, autant de temps que les autres passagers... »

Il examina de nouveau sa compagne.

— C'est la première fois que vous venez dans ce restaurant ?

— Oui monsieur Greening.

L'expression amusa Dick. Malgré ses efforts pour paraître délurée et sûre d'elle, elle ne pouvait empêcher sa timidité de revenir sans cesse. Elle avait eu un réflexe d'arrêt tout à l'heure en découvrant la grande salle luxueuse avec les chandeliers et les petits bouquets multicolores sur les tables, les nappes jaunes assorties au tissu des murs, les garçons presque aussi nombreux que les clients, et ceux-ci en costume-cravate pour les hommes et robe du soir pour les femmes...

— Vous pouvez m'appeler par mon prénom. Richard. Dick, plutôt. C'est le diminutif de Richard en anglais. Mais continuez à me vouvoyer.

Certaines call-girls tutoient le client comme les prostituées de trottoir et Dick, qui détestait ça, appréciait le vouvoiement spontané de la fille.

Dick venait à Paris un lundi sur deux depuis un an, depuis que le gouvernement français avait, enfin, décidé d'acheter les six AWACS[2] et, chaque fois, il suivait scrupuleusement le même programme. Il partait de Seattle à vingt heures le dimanche soir en première classe par le vol British Airways BA 084, regrettant qu'Air France ne desserve pas sa ville, arrivait à Londres le lendemain lundi à quinze heures, en repartait par le vol British Airways BA 318, à seize heures trente, et atterrissait finalement à Roissy à

dix-huit heures trente. Là, il louait une voiture et se rendait à son hôtel, toujours le Hilton. Il prenait un bain pour se reposer un peu de sa nuit sans sommeil et se rasait.

Presque remis en forme, il retrouvait à vingt et une heures, au bar de l'hôtel, une fille, une call-girl, envoyée par son ami Marcel. Il prenait un solide cocktail avec elle puis l'emmenait dans sa chambre. Bien que n'ayant jamais été un « fucker » (mot anglais très cru pour désigner un homme capable de performance sexuelles) extraordinaire dans la vie courante, Dick commençait à ressentir une certaine rigidité dès qu'il apercevait la silhouette attendue et cette rigidité se maintenait jusque tard dans la nuit, laissant plus d'une fille impressionnée...

Ordinairement, il n'invitait pas la fille au restaurant de l'hôtel, mais ce soir était un peu exceptionnel. Là-haut, en effet, dans sa chambre, se trouvait le dossier complètement « bouclé » de l'achat de la société Lamibal dont la technologie de freins au carbone pour gros avions se marierait admirablement avec celles de la Cherry Corp, sa propre société, une autre filiale déjà ancienne de Boeing.

Cher, très cher dossier si difficilement monté à force de négociations épuisantes avec ces Français si coriaces, d'innombrables voyages, d'heures passées au téléphone, et qui se résumait en ces quelques pages prêtes à signer, à signer demain.

Dans un hôtel des États-Unis, Dick aurait gardé son attaché-case en permanence avec lui, de peur qu'on le lui vole, mais il avait une telle impression de sécurité en France qu'il se serait senti ridicule de le faire ici. Pourtant, il y avait autre chose, dans l'attaché-case. Un chose que Dick n'avait pas le droit de posséder et qui pouvait l'envoyer en prison si on la découvrait.

Six cents pages de texte, de chiffres, de graphiques, d'études de marché, d'évaluations, de montage financier, y compris tout ce qui concernait le versement de pots-de-vin... Tout ceci, la totalité du dossier Carry, enregistré sur un de ces petits disques magnétiques à moins d'un dollar, une disquette de trois pouces et demi de diamètre dans sa simple pochette en plastique, comme en utilisent tous les ordinateurs pour enregistrer les « données » (textes, programmes, fichiers...) et capables de stocker 1, 4 million de caractères... Six cents pages de texte qu'il avait simplement pris la

précaution de crypter et qu'on ne pouvait décoder qu'en fournissant un mot de passe à l'ordinateur.

Chassant son inquiétude, résistant à l'envie de monter prendre la disquette pour la garder dans sa poche, il revint à la fille devant lui. « Nous sommes tous les deux, pensait-il, face à face dans un grand restaurant au silence feutré, bien habillés. Nous parlons de sujets sans importance. Elle va finir par me demander poliment où je vais d'habitude en vacances, alors qu'elle s'en fout et se pose en réalité la question de savoir si ma queue est propre, si elle est grosse, si elle devra me la sucer, combien de fois je vais éjaculer, dans quelles positions je la ferai mettre...

« Moi, je vais lui expliquer mes hivers à la neige près de Vancouver et mes étés à San Diego alors que j'essaie de deviner son corps sous la robe, le volume des seins quand ils seront libérés, le soyeux de la peau en haut des cuisses, la forme du sexe, et que je me demande si elle se laissera prendre par-derrière...

« Et si je posais brutalement la question "Mademoiselle, vous laisserez-vous enculer, tout à l'heure ? " comment réagirait-elle ? Dans son métier, elle doit en entendre de plus salées. En fait, c'est moi qui suis incapable de prononcer ces mots, même devant une pute... »

La dénommée Anne se demandait effectivement comment se déroulerait la suite dans la chambre... Pour l'instant elle trouvait son vis-à-vis plutôt agréable. Il avait pourtant dans les quarante ans, comme Marcel Doussot, et aurait donc pu être son père, mais elle estimait, justement, que le rapprochement des âges des deux hommes rendait plus fascinante l'énorme différence des personnalités.

Chez Doussot, on percevait derrière la puissante intelligence, et elle avait vérifié personnellement, la sexualité faible mais malsaine, le goût pour les choses répugnantes, le désir d'humilier, de salir les femmes, le plaisir qui naît de leur écœurement...

Dans la grande carcasse de Greening, par les rires bruyants, incongrus dans cette salle guindée, par les grands gestes plus méditerranéens qu'anglo-saxons, par la bonne tête ronde, elle devinait que pour lui le plaisir n'était conçu que par une fête qu'on fait à deux.

Elle décida qu'il était sympathique, que le plus simple était de se laisser aller sans se crisper puisque, de toute façon, elle n'avait plus le choix...

Néanmoins, il lui fallait lutter contre une sourde peur, la peur de la suite, de ce qu'elle devait faire, sur ordre, *après...*

— De quelle ville venez-vous ? s'entendit-elle demander.

Dick fut heureux. La question semblait spontanée. Elle faisait des efforts pour alimenter la conversatiori et semblait se détendre peu à peu, tout en gardant, curieusement, son petit air intimidé. Peut-être par manque d'habitude de ces endroits de luxe...

— J'habite à Seattle. C'est une ville de l'autre côté des États-Unis, au coin en haut à gauche sur la carte. C'est au bord de l'océan Pacifique et tout près du Canada. Le climat ressemble à celui de votre Bretagne. C'est tout vert, très beau. Il y a des montagnes à quarante miles, avec de la neige encore en été, et même un volcan toujours en activité...

Relancé par Anne, Dick Greening parlait beaucoup, expliquait qu'à Seattle, il était neuf heures de moins à cause du décalage horaire, donc bientôt une heure de l'après-midi, que c'est lui qui avait eu l'idée du contrat de compensations[3], et donc débloqué la vente des six avions de Boeing après les presque dix ans d'atermoiements des gouvernements français successifs effrayés par le prix, qu'il méritait donc largement la reconnaissance de la Cherry Corp, qu'il était bien normal qu'on l'ait choisi pour mener les négociations avec les industriels de ce pays...

Anne écoutait avec un intérêt qui n'avait pas l'air feint. Elle semblait, de plus, assez intelligente pour comprendre ces histoires compliquées de « compensations »...

Dans son enthousiasme, Dick se pencha, glissa une main sur la cuisse proche et déposa un léger baiser sur le bord de ses lèvres. D'habitude, ces filles n'apprécient pas les caresses et encore moins les baisers. *Fuck and fuck off*[4], semble être leur devise. Anne, elle, répondit d'un sourire... Dick en fut presque amoureux et se dit in petto qu'il demanderait à Marcel de ne lui envoyer désormais que cette fille.

La fin du repas lui sembla se passer comme dans un rêve, mis à part cette raideur anatomique permanente bien réelle...

*

**

Dans la chambre, après un coup d'œil à l'attaché-case toujours sagement rangé sur le petit bureau d'acajou, Dick ne put résister à une pulsion. Il se pencha, souleva la fille dans ses bras et plaqua ses lèvres sur la bouche offerte, plongeant sa langue entre les dents qui s'écartaient. Anne se laissa faire, caressant la nuque de l'homme, mais eut un subit mouvement de défense quand il se mit à lui masser les fesses, un véritable réflexe de fille sage qui a d'abord l'instinct de se refuser avant que ses sens enflammés ne l'incitent à céder.

Dick en devint encore plus excité... Alors, il se mit à la déshabiller. Avec délice, il notait qu'elle semblait faire un effort pour dominer sa pudeur...

Les trois boutons du dos sautèrent vite. Prenant le bas de la robe, il la releva. La tête eut du mal à passer et elle riait de la maladresse de l'homme... En découvrant le soutien-gorge noir, tendu, bien plein, le slip, noir aussi mais semi-transparent, très renflé, il se dit qu'il allait jouir comme jamais...

Anne restait debout, le visage grave. La plupart des prostituées, même de luxe, en donnent le minimum, préfèrent se déshabiller elles-mêmes et cachent difficilement leur impatience d'en finir. Ou bien celle-ci était une « occasionnelle », ou bien une professionnelle mais d'un niveau exceptionnel...

Une fois de plus l'Américain se demanda pourquoi les fabricants de soutien-gorge s'acharnaient à concevoir des fermetures si compliquées... Il en vint finalement à bout après avoir réprimé son envie de tout arracher... Le slip glissa plus facilement. Il se dit alors qu'il avait devant lui la plus jolie fille de sa vie...

Les seins, en pomme, à l'aréole rose-mauve, gros juste comme il aimait, semblaient ignorer la pesanteur. La fente du sexe, accrochée haut vers l'avant, était parfaitement visible sous des poils peu foncés et certainement en partie épilés qui soulignaient plus qu'ils ne voilaient, bien qu'elle ait serré les jambes dans un ultime réflexe de pudeur.

— *Lie on the bed and spread your legs,* euh, excusez-moi, l'émotion... j'en oublie mon français ! Allongez-vous, écartez vos cuisses.... Un peu plus en travers du lit, et relevez bien *your kneels,* euh, les genoux, que je voie mieux, oui, comme ceci, merci...

La fente devant les yeux de Dicke était très renflée, longue, fine en haut mais laissant apparaître les lèvres intérieures roses dans sa partie basse. Il plongea le nez, sans entrer en contact, simplement pour humer les odeurs... Il ne vit pas le coup d'œil aigu de la fille vers l'attaché-case.

Richard Greening entreprit de se mettre nu à son tour et regarda Anne pendant qu'il ôtait ses vêtements. Elle avait le visage crispé, comme apeuré. Il se prit alors à fantasmer: c'était la toute première fois que la fille se prostituait, il était son premier client.

— Faites-moi plaisir. Dites-moi que je suis votre premier client...

— Si vous voulez. D'ailleurs, je suis vraiment une débutante dans ce métier. J'ai tout à apprendre. Disons que vous êtes mon premier. Mais alors soyez gentil. Allez-y doucement, comme avec une nouvelle maîtresse.

— Doucement, si vous voulez, mais je vais vous en faire autant qu'aux autres...

Il revint vers le sexe de sa compagne, le malaxa à pleine main puis, écartant la fente, fit saillir le clitoris et se mit à l'agacer de la pointe de la langue. Au bout d'un court moment, Anne commença à réagir. Sa respiration se fit plus forte et elle saisit les cheveux de Dick.

D'habitude, il ne pratiquait jamais cette caresse intime aux call-girls qu'on lui envoyait, d'abord parce que la plupart refusaient et, surtout, parce qu'il se demandait qui avait, avant lui, porté ses lèvres ou son sexe au même endroit. Cette fois, c'était si différent...

Il lança sa langue à grands coups dans toute la fente, les petites lèvres cédaient, s'écartaient. La fille gémissait doucement tandis que lui s'excitait de plus en plus. N'y tenant plus, il sauta sur le lit à côté d'elle.

— *Suck me ! Quick, suck me off !*

Il en devenait incapable de parler français mais ce qu'il voulait était parfaitement clair. Elle s'allongea contre lui, mais tête-bêche, levant un genou de façon à bien présenter son sexe, et prit le grand pénis dans sa bouche, le dirigeant d'une main, soutenant les lourdes boules de l'autre. Dieu que c'était bon... Il en avait connu de plus habiles, mais aucune ne l'avait jamais sucé avec autant de conviction.

Parfois les dents lui faisaient un peu mal, mais c'était encore plus excitant... A mouvements peu pressés, elle prenait le plus qu'elle pouvait de

la forte tige dans sa bouche, la serrait des lèvres et de la langue, la faisait lentement ressortir, pinçait les lèvres pour une nouvelle pénétration...

Et ce sexe très jeune, là, offert, sous ses yeux... Il plongea profondément deux doigts à la fois puis oublia tout pour se concentrer sur son plaisir. Il sentit enfin que l'explosion venait, ferma les paupières, savoura la sensation des longs, interminables jets qui s'échappaient de lui pour se répandre dans la gorge d'Anne.

Quelques instants après, elle se leva pour se diriger vers la salle de bains. Dick contempla les fesses rondes, hautes et décida de s'en occuper en priorité. Quand il entendit la chasse d'eau, une idée lui traversa l'esprit. Bondissant vers la table ronde où il avait commencé à étaler ses affaires, il s'empara du Polaroïd qui ne le quittait jamais et, comme elle sortait, appuya sur le déclencheur, sans viser.

— Ce n'est pas bien ! protesta-t-elle.

Déjà, le membre de Dick se dressait de nouveau, presque aussi volumineux que la première fois... Il poussa Anne sur le lit, la forçant à se mettre sur le ventre, les pieds par terre. La peau des rondeurs était douce et soyeuse. Il écartait maintenant les chairs à pleines mains, découvrant le point secret, le minuscule froncement brun-rosé à peine ridé au plus secret du corps...

Il éprouva l'anneau du doigt. C'était particulièrement étroit. Elle se laissait faire, juste un peu nerveuse. Alors, Dick fut incapable d'attendre davantage. Afin que ça glisse mieux, il voulut mouiller l'endroit avec de la salive, commença d'une langue prudente, puis perdant toute retenue y alla à grands coups profonds et violents. Elle bafouillait des choses indistinctes qu'il n'écoutait pas.

Au bout d'un moment, les exigences d'une autre partie de son corps se firent les plus fortes et Dick se plaça, appuya de toutes ses forces, sentit l'anneau résister, puis céder, son membre fortement comprimé dans un étroit fourreau velouté... Elle avait poussé un léger cri mais, maintenant, haletait et agitait la tête de droite et de gauche avec des mouvements convulsifs. Il était clair qu'elle jouissait sans chiqué et de voir qu'il pouvait donner du plaisir à une professionnelle augmentait encore celui de l'Américain...

Il n'était pas pressé. Se retenant de conclure autant qu'il le pouvait, il donnait de grands coups de reins qui secouaient puissamment le léger corps

sous lui. Il se sentait fort, puissant, dominateur. Il passa les bras sous la taille de la fille et la souleva, se mettant debout en la gardant empalée. Elle était molle comme une poupée de chiffon. Il se dirigea vers le grand miroir près de l'entrée de la salle de bains.

Anne avait le visage rouge, des gestes totalement incohérents. Des frissons la parcouraient de la tête aux pieds. Il ne voyait pas encore assez bien ainsi. Posant ses fesses sur le bord du fauteuil, il se pencha en arrière et se mit à la soutenir par-dessous les genoux relevés. La position lui permit alors de distinguer parfaitement dans la glace le sexe d'Anne et la dilatation imposée par le gros manche maintenant complètement enfoncé.

— Dites-moi ce que vous voyez !

Elle avait fermé les yeux et ne répondait pas.

— Regardez dans la glace ! Dites-moi ce que je vous fais.

Elle fit un effort:

— Vous... me sodomisez... Je... Je vais... Je vais jouir. C'est trop fort...

Elle explosa dans un orgasme fulgurant et Dick ne put se retenir davantage. Il faillit la lâcher mais parvint à se reprendre et la maintint jusqu'à la fin...

Anne s'affala sur le tapis tandis qu'il reprenait son souffle dans le fauteuil, les pieds sur le ventre de la fille immobile.

Il laissa un long moment passer, se disant que la vie était belle ce soir, qu'il avait bien de la chance que son travail le conduise si souvent à Paris et que ces Français aient tellement besoin de lui qu'il aillent jusqu'à lui offrir ces filles, recrutées sûrement dans le meilleur réseau du pays.

Combien en avait-il consommées, de ces call-girls, depuis qu'il venait en France ? Plus de trente, certainement... Mais celle-ci était sans conteste la plus jeune et celle qui se comportait le moins comme une professionnelle. Il trouvait même extraordinaire qu'elle puisse être si naturelle. On aurait pu jurer qu'il venait juste de la draguer et qu'elle s'était laissé entraîner par un coup de béguin, un accès de désir... Telle une jeune femme de la bonne société, ses attitudes de pudeur devant le partenaire nouveau se mélangeaient encore à la curiosité érotique et au plaisir non dissimulé...

Bizarrement, cette pensée ramena Dick à sa femme, sa femme qui avait décidé qu'à quarante ans, le sexe c'est fini. En fait, elle n'avait jamais aimé

faire l'amour et, peut-être par compensation, avait progressivement évolué vers une bigoterie effrénée.

Pas trop méchante quand même, elle s'était mis dans l'idée que le pardon et l'indifférence devant les turpitudes de son mari la mèneraient plus sûrement au paradis.

Elle s'était imaginé, au premier voyage de son époux en France, qu'il avait passé tout son temps à la tromper, ce qui était totalement faux, et lui avait tellement répété des « Je vous pardonne », des « Les hommes sont tous comme vous. Ma pauvre mère m'avait bien prévenue », qu'il s'était senti autorisé à profiter de ce qui était d'avance admis.

A chaque retour, le cérémonial était invariable. Elle demandait, résignée: « Vous avez encore succombé ? » Il répondait simplement, tête baissée: « Oui. » Elle regardait le ciel, disait: « Je vous pardonne », se retirait pour prier et, en revenant, l'embrassait en lui frôlant la joue, pour conclure: « Tout ceci est oublié. N'ayez pas de remords. Seulement, évitez de me toucher pendant quelque temps. »

« En fait, se disait souvent Dick, nous avons conclu une sorte d'arrangement tacite qui nous satisfait tous les deux. Elle échappe à une corvée qu'elle a toujours détestée malgré tous mes efforts, et pense que sa générosité lui assure la vie éternelle. Moi, je suis bien content de ne plus être obligé de me taper ce tas de graisse tremblotante qui ferme les yeux pour prier pendant la chose et n'écarte jamais suffisamment les cuisses. »

Il pensait qu'il aurait du mal à se lever le lendemain à cause des fatigues de la nuit et du décalage horaire que son organisme n'aurait pas encore absorbé. A neuf heures du matin, il serait encore minuit à son horloge biologique interne. Le plus mauvais moment du voyage... Pourtant, il faudrait bien faire l'effort, car la journée serait particulièrement importante avec la phase finale des négociations et la signature.

« A la fin de la semaine, se disait encore Dick, loin pour un instant du corps nu sous ses pieds, toute la presse parlera de l'achat de Lamibal par ma boîte, et on citera probablement mon nom comme le négociateur habile ayant su tout mener dans un secret parfait. Dommage que je n'aie pas le droit d'acheter des actions de la société française, vu le prix qu'elles vont atteindre... Enfin, avec le petit parquet que j'ai fait prendre en douce par mon beau-frère, je vais quand même pouvoir me payer le bateau dont j'ai envie depuis si longtemps... »

Il revint à la fille. Elle avait changé de position et le regardait avec une sorte de stupeur. Il repensa à ce qu'il lui avait fait, et vu dans le miroir, les cuisses écartelées, la dilatation de l'endroit intime... L'évocation le mit tout de suite dans des dispositions à nouveau favorables. Il en oublia instantanément ses regrets de ne pas avoir pu, trop dangereux, acheter davantage d'actions de Lamibal.

— Mettez-vous sur le dos et écartez les cuisses.

— Vous allez recommencer ?

— Ça ne se voit pas ?

— Ah... Oh oui, je vois... Vous êtes gentil. Je reste ici, sur le tapis ?

— Oui.

C'était bien la première fois qu'on lui disait qu'il était « gentil » de recommencer... Il repoussa son fauteuil. Elle prit la position demandée, écartant au maximum les jambes, genoux relevés.

Elle ne faisait pas semblant, mais attendait réellement, sexe offert, impatient. Il admira encore les gros seins ronds, la fente mieux visible du fait de la posture puis, couché à son tour, saisit les petites lèvres, les tira doucement en les écartant pour réexaminer le clitoris, l'entrée du conduit, où il glissa un doigt. C'était parfaitement mouillé. A l'évidence, elle en avait autant envie que lui.

Alors, il se coucha sur elle, l'écrasant de ses quatre-vingts kilos, pénétra d'un seul mouvement et commença immédiatement les coups de reins. Anne se mit à gémir. Grâce aux deux éjaculations précédentes, il n'avait pas à faire d'efforts pour éviter d'aller trop vite. Il s'amusa longtemps à se retirer presque complètement pour se renfoncer d'un coup violent qui secouait la fille sous lui et lui arrachait un nouveau halètement.

Quand il eut enfin terminé et elle crié son plaisir, Dick Greening sentit la fatigue s'abattre sur ses épaules. Il fit un dernier effort pour se redresser, tituba jusqu'au lit sur lequel il s'effondra lourdement.

Quand la fille vit que Dick dormait, à plat ventre sur le dessus-de-lit, nu, elle ne peut s’empêcher de pâlir. Elle savait qu'elle avait atteint le point où il fallait sortir de la banalité d'un « bon coup » pour prendre des risques, des risques sérieux...

Elle se releva lentement, évitant de faire du bruit. Elle avait besoin de se laver mais eut peur qu'il ne se réveille et que tout soit manqué. Elle remit

silencieusement sa petite culotte, puis les autres vêtements, les yeux toujours fixés sur le dormeur qui à présent respirait bruyamment.

Prenant ses chaussures à la main, elle s'approcha du bureau où reposait l'attaché-case, tenta de l'ouvrir. Avec un choc, elle réalisa qu'il était verrouillé par un système à chiffres. Ils avaient tout prévu, mais pas ça ! Comment savoir le nom de la société que Boeing avait choisie, sans lire le projet de contrat... Fébrile, mains tremblantes, commençant à transpirer, elle tenta quelques combinaisons, en vain.

Dans sa tête, les idées tournoyaient. Que fallait-il faire ? Téléphoner pour demander des instructions ? Trop risqué. Et l'autre le voulait, l'exigeait, ce nom... Si elle ne revenait pas avec, ce serait horrible... Et si elle prenait l'attaché-case, l'Américain saurait qu'on l'avait espionné... Justement, il se retournait en grognant. Cerveau bloqué par la panique, elle s'enfuit. Ce n'est que dans le couloir qu'elle se rendit compte qu'elle tenait ses chaussures d'une main et la mallette de l'autre.

A la dixième sonnerie du téléphone, Richard Greening émergea de son sommeil. Le nez dans l'oreiller, il décrocha péniblement.

— Uh ?

— *Mister* Greening ?

Dick reconnut tout de suite la voix d'un des assistants de son patron, à Seattle.

— *Dont y ou guys know what time it’s here ?*

Non, ils ne savaient pas, et visiblement s'en moquaient. Le grand patron avait demandé un rapport immédiat sur l'avancement de la négociation avec Lamibal et n'entrait pas dans des détails aussi insignifiants que le repos de ses collaborateurs.

En raccrochant, quelques instants plus tard, après avoir dit qu'il n'avait rien de neuf, Dick jeta un coup d'œil machinal vers le bureau où il avait posé son attaché-case et sursauta comme électrocuté.

Debout d'un seul bond, parfaitement réveillé, il regarda circulairement deux fois dans la pièce, puis hurla un *The whore*Z[5] tonitruant. Il retomba assis, se releva aussitôt. Tel un somnambule, il tituba jusqu'au mini-réfrigérateur, sortit deux petites bouteilles de whisky, dut s'y reprendre à plusieurs fois pour les décapsuler et les vida d'un trait. Secoué d'une quinte de toux, il en prit quand même une troisième, du gin cette fois.

L'alcool lui brûlait la gorge. Dans son cerveau désorganisé par l'angoisse, les idées s'enchaînaient. difficilement. Il s'était fait avoir. Comme un gamin. Par une pute. Et il allait au devant de gros ennuis. Pire que des ennuis, pensait-il encore, conscient de trembler, au bord de la nausée.

Pour le contrat Lamibal, le mal était limité. Il pourrait aller voir ses interlocuteurs sans le document, ils en avaient un exemplaire identique. Le voleur, si c'était ça qu'il voulait, aurait juste le temps de faire un joli coup en Bourse en achetant des actions Lamibal dès ce matin. Tant mieux pour lui ! Si ça se savait, Dick risquait, au pire, un blâme ou un licenciement.

Bien plus grave était le problème de la disquette. Un goût amer se répandait dans sa bouche. La sueur l'inondait, et pourtant il tremblait de froid. Ça, ça pouvait l'envoyer en prison...

« Mais comment ai-je pu en arriver là ? » se demanda-t-il. Il le savait pourtant bien...

Au commencement, les gros seins et les fesses fermes de Bernadette, une représentante de la SNIAS rencontrée à un congrès de l'AAA[6]. Tout de suite, ils avaient su qu'ils coucheraient ensemble. Ils s'étaient échappés avant la fin de la conférence et l'avaient fait immédiatement dans sa chambre à elle, sans même prendre le temps de se déshabiller complètement...

Elle s'était contentée au début de le faire parler de petites choses sans grande importance. Oui, Boeing avait bien l'intention de monter des radio-altimètres AHV530 de haute précision dans ses prochains avions 747... Non la poussée du réacteur RB211/TRENT ne dépassait pas soixante-cinq mille livres, c'est-à-dire trente tonnes environ...

Dick se rendait bien compte que Bernadette tirait de lui des renseignements au profit des Français. Mais il avait toujours aimé la France... Mais elle était si experte au lit... Et puis, Boeing avait été tellement injuste en ne lui donnant pas le titre de *Managing Director* de la Cherry Corp, leur filiale, pourtant si mérité... De proche en proche, les renseignements techniques et commerciaux devenaient de plus en plus précis, plus confidentiels. Progressivement, il s'enfonçait dans l'illégalité et le savait... Mais elle avait de si belles fesses, et savait si bien les offrir, à genoux sur le lit, le visage dans les mains...

Deux semaines plus tôt, Bernadette avait demandé le rapport sur le projet Carry, nom de code d'une énorme vente d'avions en discussion avec les Middle East United Airlines, pour près de six milliards de dollars.

La concurrence avec les Français de la SNIAS était féroce. Tout était permis. Tout. Sur le point d'être vaincue, la compagnie américaine avait demandé à la Fédéral Export Agency de « faire quelque chose ». Ce qui avait été alors imaginé était de conditionner la fourniture d'armes demandée par les gouvernements concernés à leur choix des avions civils américains aux dépens des Français.

Dick savait bien pourquoi les Français voulaient ce dossier. Ayant la preuve du chantage exercé par le gouvernement US, la France pourrait faire stopper les menaces de celui-ci (le gouvernement US accuse la France de soutenir la SNIAS, dit que c'est de la concurrence déloyale et menace la France de rétorsions économiques[7]).

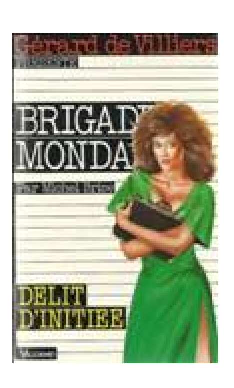
Il avait voulu refuser, trouvant cette affaire trop importante, mais Bernadette avait trop d'arguments convaincants... Et puis c'était si simple à faire... Il lui suffisait de connecter son microordinateur personnel au *mainframe*[8] central de la société, de demander le transfert au moyen du clavier, de taper le numéro de passe que le collègue du bureau voisin notait imprudemment sur son éphéméride et, en trente secondes, d'avoir tout le rapport enregistré sur la disquette.

« Essaie de te calmer, pensait Dick. Il faut que tu agisses vite. Tant que le voleur n'a pas décodé ta disquette, il ne sait pas ce qu'elle contient, il ne peut pas te faire chanter et personne n'a aucune preuve contre toi. Malheureusement aucun cryptage ne peut résister éternellement à un programme bien fait. Tu as deux jours pour te tirer de là. Maximum ! »

L'alcool avalé trop vite lui brûlait l'estomac et lui donnait la nausée. Il résista à la tentation de retourner au réfrigérateur et se rendit à la salle de bains. L'inconnu qu'il découvrit dans la glace du lavabo lui fit peur. Son visage était d'une blancheur cadavérique, ruisselant cependant d'une sueur malsaine. Dick s'enfonça un doigt dans la gorge et n'eut pas à se forcer beaucoup pour vomir. Il fallait garder les idées claires.

« Tu as deux jours pour retrouver cette pute... *Or you are doomed*[9]... Et récupérer ta disquette. Par n'importe quel moyen. N'importe lequel... »

CHAPITRE II



De retour dans sa chambre, après s'être aspergé le visage d'eau froide, Dick commença à pouvoir raisonner. Le problème était simple à poser. Il fallait retrouver Anne. Et il n'en connaissait que le prénom qu'elle avait donné. Sur elle, strictement rien d'autre, pas d'adresse, pas de numéro de téléphone, rien.

« Ah si, se dit-il, la photo... » Mais que peut faire un simple particulier d'une banale photo de fille nue ? Il y jeta un coup d'œil et sa colère faillit s'atténuer un peu. Le cadrage était mauvais et les murs paraissaient inclinés mais la fille était parfaitement reconnaissable. Sur son visage, se lisait la surprise devant l'appareil photo. Le corps, la claire pilosité du ventre surtout, lui rappelaient des souvenirs si proches, si émouvants...

La seule chose qu'il pût imaginer de faire était d'appeler Doussot, Doussot qui lui avait procuré la fille, et qui devait bien savoir où il l'avait trouvée. Dick regarda l'heure. Six heures du matin. Il hésita. On ne dérange pas un homme tel que Doussot à une pareille heure... Mais c'était bien la faute de l'autre, qui choisissait si mal ses prostituées... Dick se décida.

Le téléphone ne sonna pas longtemps avant que l'on ne décroche. Dick abrégea les explications:

— Marcel, il me faut le nom et l'adresse de la fille que vous m’avez envoyée hier soir !

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Cette salope m'a volé des documents confidentiels. Je veux aller chez elle tout de suite. Je vous jure qu'elle va me les rendre.

Il y eut un long silence avant que Doussot ne réponde.

— Mais... Je ne comprends pas... Pourquoi vous aurait-elle...

Le calme de la voix contredisait la surprise exprimée par les mots mais Dick n'en eut pas conscience.

— Pourquoi, c'est un autre problème. Vous lui demanderez si ça vous intéresse. Marcel, je vous demande de me donner les coordonnées de cette fille. Immédiatement.

— D'accord, d'accord... Attendez un instant, je vous les cherche...

Un nouveau temps assez long passa, puis la voix de Doussot revint:

— Je les ai. Vous notez ? Anne Laurent. 1 bis rue de Boulainvilliers. Ce n'est, pas bien loin de votre hôtel. Mais je vous préviens, je sais qu'elle devait partir pour les sports d'hiver cette nuit, aussitôt après vous avoir quitté.

— Vous êtes sûr ?

La combativité de Dick était complètement tombée. Il ne se voyait pas faire une enquête policière à travers la France. Un immense découragement l'envahit. Tout était perdu. A moins que, avec un peu de chance, le voleur se contente de profiter des informations du dossier pour gagner beaucoup d'argent et ne cherche pas à comprendre l'intérêt de la disquette.

— Alors, je n'ai plus qu'à laisser tomber...

— Non, ne faites pas ça, dit précipitamment Doussot. Après tout, vous aurez peut-être de la chance... Les voleurs aussi font des conneries, parfois.

— Et même si Anne est chez elle, elle ne va jamais me laisser entrer. Si j'insiste, elle va appeler les flics... Et si elle n'est pas là, je ne pourrai pas entrer non plus...

— Dick, je ne veux pas savoir ce qu'elle vous a fait et pourquoi vous m'appelez, moi, au lieu d'en parler à la police, mais il ne faut pas vous laisser faire... Vous savez à quoi je pense ?

— Vous voulez qu'on se voie à votre bureau pour en parler ?

— Pourquoi attendre ? Ce que je viens de me rappeler, c'est que j'ai sa clé. Venez la chercher chez moi tout de suite et allez chez elle. Si elle est effectivement partie, vous fouillerez son appartement. Si elle s'y trouve encore, vous entrerez sans sonner et vous l'intimiderez.

— C'est illégal, tout ça...

— Et ce qu'elle vous a fait, c'est légal ? J'ai des moyens de pression pour l’empêcher de se plaindre. Et des amis bien placés où il faut...

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Je vous attends, Dick. Ne perdez pas de temps avant le début de la journée.

Le téléphone raccroché, Dick, dégrisé, sang-froid un peu retrouvé, s'habilla lentement. Ce qu'il avait à faire ne lui plaisait pas, mais la perspective d'aller en prison si son employeur découvrait le vol d'informations, ou encore de se retrouver sous la coupe d'un maître chanteur ne l'enchantait pas davantage...

En y réfléchissant, il était clair, cependant, que le voleur n'en voulait initialement qu'à son dossier sur Lamibal, et ne saurait que faire d'une disquette en WordPerfect, en outre cryptée par EBS... Dans ce cas, les conséquences seraient minimes. Mais la disquette, par son cryptage même, pouvait éveiller la curiosité et circuler jusqu'à tomber entre les mains d'un informaticien qui la déchiffrerait en quelques heures... Heureusement Doussot devait effectivement avoir les moyens de limiter les risques...

Dick se félicita d'avoir loué une voiture pour ses déplacements. Cette fois c'était une R25 bleu foncé. Il était déjà allé une fois chez Doussot, à Jouy-en-Josas, l'année précédente, juste avant que Doussot et sa femme se séparent et entament une procédure de divorce avec témoins et grands avocats. Il se souvenait à peu près du chemin et eut simplement besoin de le vérifier sur la carte fournie par l'agence, avant de prendre les quais sur la rive gauche de la Seine jusqu’au pont de Sèvres, puis la voie rapide RN118 et encore la A86 jusqu'à Vélizy où il tourna à gauche vers Jouy. La propriété de Doussot se trouvait en bordure de la forêt, au bout d'un long chemin privé. Le portail n'était pas fermé. Dick engagea la voiture dans l'allée qui se terminait par un rond-point avec un grand cèdre au milieu et s'arrêta devant la porte principale. Doussot en sortait déjà.

— Non, ne descendez pas. Voici la clé. Il vaut mieux que vous y alliez sans attendre. Le plus vite sera le mieux.

— Merci. Vous êtes certain que...

— Mais oui. N'ayez aucune crainte. Je suis sûr que dans une heure vous aurez récupéré votre dossier.

Le plus difficile fut de trouver la rue de Boulainvilliers sur la carte mal lisible de l'agence. Dick finit par y arriver. Il était sept heures et demie et la nuit était encore noire. L'Américain eut l'impression que tout le monde le regardait entrer dans l'immeuble. Après avoir repéré le numéro de l'étage, le troisième, sur une liste des locataires près des boîtes aux lettres, il hésita à prendre l'ascenseur puis préféra l'escalier, sans savoir pourquoi.

Quand il introduisit la clé dans la serrure, sa bouche était sèche et il tremblait. Il pénétra dans une pièce totalement obscure, tâtonna pour trouver l'interrupteur qu'il actionna sans résultat. Ceci le rassura. Si on avait coupé l'électricité, c'est qu'on était parti pour plusieurs jours... Par contre, il était très probable qu'on n'avait pas laissé la disquette dans cet appartement. Dick faillit repartir mais se ravisa... Allumant son briquet, il se vit dans une petite entrée, repéra tout de suite le volet qui cachait le disjoncteur, l'ouvrit et fit revenir la lumière.

Il ne pouvait pas savoir que son simple geste venait de tuer...

La peur s'atténuait un peu, avec la certitude d'être seul. Et puis, un homme, un client, chez une prostituée, cela n'a rien d'extraordinaire... Dick se mit à fantasmer qu'il était un grand détective qui allait sans tarder découvrir des indices conduisant à la solution, à sa disquette...

— *Let's begin...* marmonna-t-il.

Devant lui, sur une table basse, un téléphone posé sur un répondeur. Il se dit que les répondeurs ayant pour but d'enregistrer des messages, celui-ci en détenait peut-être d'intéressants.

Il le mit en marche, appuya sur la touche marquée « » », jusqu'à ce que la bande soit revenue à son point de départ pendant que le compteur indiquait le nombre de messages remontés en arrière avant de se bloquer à 6. Dick appuya alors sur « > » et écouta. Le premier message était une confirmation de rendez-vous pour le vendredi d'une semaine non déterminée. Le second était d'une Michèle qui disait simplement qu'elle rappellerait plus tard. La troisième plage était vide. Les premiers mots du quatrième message firent violemment sursauter Dick. C'était la voix de Marcel Doussot, reconnaissable entre mille à son accent traînant. Et Doussot disait:

« Il vient lundi soir, lundi de la semaine prochaine. Je me suis débrouillé avec Adeline pour que ce soit toi qui le rencontres. Tu verras, c'est une bonne pâte de con ordinaire. Et puis une nuit au Hilton, ça ne se refuse pas... Pour le reste, on en parle ce soir... »

La séquence suivante était encore vide. La sixième et dernière n'était pas un message laissé par un correspondant mais l’enregistrement de la fin d'une conversation, comme on peut en faire avec la plupart des répondeurs.

« — Puisque je vous répète que je marche pas, que je refuse... »

Cette voix était certainement celle d'Anne.

« — Écoute bien, ma petite... »

La réponse était de Doussot. La voix sifflait, méchante:

« — Moi je te répète qu'il n'y a aucun risque. Même si l'autre s'en rend compte, il n'ira pas s'en vanter. Et tu auras ta part, si tu fais ce qu'il faut...

« — Je ne veux pas gagner mon fric de cette façon-là. Et pour le risque, je n'ai aucune raison de vous croire. Au revoir...

« — Attends... Je veux cette information. Je la veux, tu m'entends ? Et je l'aurai. Si tu te mets en travers tu le paieras cher, très cher. Personne ne peut se vanter de m'avoir manqué sans le regretter. Le fric qui est en jeu est énorme. Énorme, tu... »

Anne avait raccroché avant la fin de la phrase de Doussot... Le répondeur se tut, cliqueta et s'arrêta.

Dick ouvrit l'appareil et fit sortir la cassette qu'il empocha. Ensuite, assis contre la porte d'entrée, il essaya péniblement d'organiser sa pensée. Ainsi, c'était Marcel, son ami Marcel qui avait tout organisé, qui voulait savoir avec quelle société il négociait, société dont les actions allaient augmenter énormément dès la nouvelle du rachat connue. Dick se souvint que Marcel avait essayé de le faire parler une fois ou deux sur ce sujet, affectant d'être blessé par sa discrétion... Marcel savait, maintenant, tout ce qu'il voulait savoir. Dès ce matin, il allait acheter un gros paquet d'actions Lamibal et pourrait terminer sa vie dans la richesse avec le bénéfice sur la revente.

Après tout, ce n'était pas de l'argent volé à lui, Dick, ou à sa société. C'était de l'argent volé aux actionnaires actuels de Lamibal qui feraient simplement moins de bénéfice eux-mêmes, et Dick s'en émouvait peu. Si l'affaire ne s'ébruitait pas, et le voleur n'avait aucune raison de l'ébruiter, Dick n'en subirait aucune conséquence...

Seulement Marcel détenait aussi la disquette... Il possédait un ordinateur chez lui et la compétence nécessaire pour lancer un programme de décryptage... Que faire ? Lui téléphoner: « O. K., je sais que vous avez mon dossier sur Lamibal. Je vous propose un marché: vous me rendez ma disquette, je ne dis rien et je vous laisse faire votre bénéfice. » Mais si Doussot niait tout ? Après, il se méfierait...

Dick perçut le bruit de l'ascenseur qui arrivait à l'étage; il sursauta violemment en entendant une clé actionner la serrure au-dessus de sa tête, bondit, paniqué, dans la pièce voisine pendant que quelqu'un entrait. A la lumière des réverbères qui pénétrait par la fenêtre, il constata qu'il se trouvait dans une cuisine. Il envisagea de sauter par la fenêtre mais l'absence de balcon l'en dissuada. L'intrus marchait dans le couloir vers le fond de l'appartement. Prudemment, Dick se glissa dans l'entrée en retenant sa respiration puis parvint sur le palier. Avec un grand effort de concentration, il referma silencieusement la porte palière avant de dévaler l'escalier comme un fou.

Il tremblait encore en arrivant à sa voiture et cala plusieurs fois avant de réussir à quitter sa place de stationnement. De retour au Hilton, après avoir provoqué quelques coups d'avertisseurs, il gagna sa chambre et ouvrit le réfrigérateur. Il n'y avait plus de whisky et les autres alcools ne le tentaient pas. Il se contenta de la demi-bouteille de champagne qu'il avala d'un trait. Puis, il se remit au lit tout habillé afin de retrouver son calme et tenter de réfléchir logiquement.

Si Doussot décidait de tout nier, il n'y aurait pas de marché possible. De plus, son attention serait attirée sur l'importance de la disquette et il serait d'autant plus tenté de la décoder... Mais comment l'avoir, la récupérer, sans la lui demander ? D'abord, où était-elle, en cet instant précis ? Après son larcin, qu'avait fait Anne ? Elle avait probablement remis immédiatement l'attaché-case à Doussot. Dick se souvint que Marcel n'avait pas la voix de quelqu'un qu'on réveille et qui est réellement étonné.

Donc, la disquette était en sa possession. A cette heure-ci, Doussot avait dû déjà quitter son domicile pour se rendre à son bureau, ou s'occuper d'acheter ses actions, encore que ceci puisse se faire par téléphone quand on est connu de son agent de change.

Dick en conclut que la seule chose à faire était de retourner à Jouy-en-Josas, de forcer une porte, ce qui serait assez facile dans cette immense

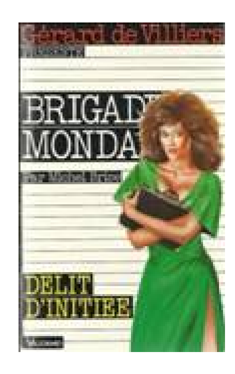
maison qui en comptait plus d'une demi-douzaine et dont on ne fermait jamais les volets...

— Bonjour monsieur. C’est votre petit déjeuner... Je vous le pose ici, sur la table ? Bonne journée...

Dick n’avait pas entendu la femme de chambre toquer. Cet acte banal le replongea dans le quotidien, le détendit et lui ramena un calme précaire. Elle alla tirer les rideaux sur un jour blafard et sortit. Dick attendit qu’elle eût refermé la porte pour se lever, ne voulant pas lui montrer qu’il était au lit tout habillé. Avec plaisir, il considéra le grand plateau d'argent avec le pot de café, la petite carafe de jus d'orange glacé, la tasse, les toasts, la cloche de métal qui couvrait les œufs sur le plat...

Après tout, ce qu'il avait à faire maintenant pouvait bien attendre un peu. Il prit deux cachets d'aspirine pour effacer un reste de mal de tête et s’attabla avec appétit. Quand il eut soigneusement vérifié que le pot de café, la carafe de jus d'orange, les coupelles de confiture et de beurre et le plat étaient parfaitement vides, il sourit de contentement. Puis il regarda sa montre. Dans quarante-cinq minutes, il avait rendez-vous avec les actionnaires de Lamibal. Il décida de leur téléphoner pour reporter la rencontre à l'après-midi, songeant, en outre que ce retard inexpliqué les inquiéterait et les rendrait plus souples... Entre-temps, il reprendrait sa voiture et retournerait chez Doussot.

CHAPITRE III



A neuf heures du matin, au moment précis où Dick Greening s'attablait devant son petit déjeuner hypercalorique, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, Baba pour les intimes, pénétrait, bondissait plutôt, à l'intérieur du bureau où ses inspecteurs de la prestigieuse section des Affaires Recommandées, Boris Corentin et Aimé Brichot, discutaient du moyen de coincer en douceur un organisateur de « ballets bleus » politiquement en vue. Boris et Aimé regardèrent leur chef avec effarement. Ils l'avaient rarement vu aussi agité.

— Venez un instant, immédiatement. J'ai besoin de vous...

— Bonjour patron, dirent ensemble les deux inspecteurs.

— Ah, oui, bonjour... S’il vous plaît, venez un instant dans mon bureau.

Et il ressortit, marchant à grandes enjambées. Boris, après avoir écrasé sa Gallia, dut courir pour le rattraper, suivi par un Aimé Brichot éberlué et vaguement inquiet.

Enfin assis derrière son bureau, Charlie Badolini voulut parler mais commença par se déchirer la gorge dans une violente quinte de toux.

— Vous devriez fumer moins, patron, dit gentiment Boris, vous pourriez faire du jogging dans les couloirs sans y perdre vos poumons.

— Il ne s’agit pas de mes poumons. Donnez-moi donc du feu, je ne trouve plus mon briquet.

Sa Celtique allumée, le patron de la Brigade Mondaine la reposa immédiatement, preuve supplémentaire qu’il se passait quelque chose de vraiment inhabituel ce matin-là.

— Écoutez, tous les deux. Je vais vous demander de faire tout de suite une chose urgente. Je vous expliquerai pourquoi ensuite, en fin de matinée, quand vous aurez fini. D'accord ?

— On vous écoute, dit Boris.

— Bien. Vous allez foncer chez une call-girl qui s’appelle Anne Laurent et qui habite 1 bis rue de Boulainvilliers. Elle est morte. Il semble qu’elle se soit électrocutée dans son bain, avec un sèche-cheveux. Vous allez me dire en revenant si c’est un meurtre ou un accident. Si c’est un accident, ouf, parfait, enfin sauf pour elle, la malheureuse ! S'il s'agit d’un meurtre, je vous demande de me dénicher le coupable sous vingt-quatre heures.

— Mais...

— Pas de mais !... Excusez-moi, mais je suis un peu sous pression. Je sais bien que vous n'avez pas besoin d'ordres pour faire au mieux, et que le mieux avec vous est toujours parfait. Maintenant, il faut vraiment que vous y alliez avant que les collègues de la Crime[5] ne fassent trop de conneries. Moi, je vais m'occuper de leur faire retirer l'affaire au plus vite. Comment, vous êtes encore ici ?

— Vingt-quatre heures, dit Boris en souriant. Vous êtes trop généreux...

*

**

L'immeuble où Boris et Aimé arrivèrent dans les minutes suivantes était du type bourgeois du XIXe siècle, avec pierres de taille, balcons, atlantes, porte monumentale et plafonds de trois mètres de haut. L'ensemble ne manquait pas de charme et respirait la richesse tranquille. Aimé gara la RI9 de service juste devant, sur un arrêt d'autobus où stationnait déjà un car de police. Boris éteignit sa cigarette dans le cendrier et courut vers l'entrée suivi de son ami, sous une rafale d'air humide qui ébouriffa ses boucles noires. D'après la liste des locataires, près des boîtes aux lettres, Anne Laurent habitait au troisième étage. Par chance, l'ascenseur était justement au rez-de-chaussée. Les deux hommes fermèrent la porte en fer forgé, firent coulisser la grille intérieure et eurent le temps de se demander ce qui pouvait tant agiter Charlie Badolini dans la mort d'une prostituée, même de luxe, pendant que la cabine montait avec une lenteur majestueuse.

Au troisième, ils tombèrent tout de suite sur le commissaire Vaujour, de la Brigade Criminelle, qu'ils connaissaient bien et qui n'était certainement pas de ceux qui contribuent à la bonne réputation d'une corporation.

— Alors, c'est vous qui allez reprendre ce saucisson ? attaqua tout de go celui-ci. Il paraît qu'il est trop gros pour nous... Je suppose que mademoiselle accordait ses fesses à des ministres, au moins... Amusez-vous bien. Il est pourtant bien clair qu'il s'agit d'un simple accident...

Boris décida de rester aimable.

— Bonjour... On ne nous a pas encore dit qui avait accès aux fesses en question... Vous pouvez nous dire ce que vous avez constaté ? Il est inutile

que nous reprenions les investigations que vous avez déjà effectuées...

La pointe de flatterie fit tomber la tension de Vaujour.

— Bon, entrez. Je vais vous expliquer. Vous verrez qu'il n'y a pas de quoi déranger les super-men que vous êtes...

— Il fait bien froid dans cet appartement, remarqua Aimé qu'une fin de grippe rendait sensible. Il n'y a pas de chauffage ?

— Euh... si. Le chauffage marche, pourtant. D'ailleurs la température est bien remontée depuis qu'on est arrivés, il y a une petite heure.

En une petite heure, Vaujour avait eu le temps de détruire un grand nombre d'indices précieux...

L'appartement se composait d'une petite entrée décorée d'un grand miroir dans un cadre de bois doré, avec un couloir en face, un salon-salle de séjour à gauche et une cuisine à droite. Au fond du couloir se trouvaient la seule chambre de l'appartement et la salle de bains.

Ils étaient toujours dans l'entrée.

— Allez-y, dit Boris. On vous écoute.

— Bien. Alors, à huit heures, la femme de ménage est arrivée. La porte était verrouillée mais elle a la clé. Elle est allée dans la salle de bains et a vu sa patronne morte dans l'eau, avec le sèche-cheveux. Elle a appelé directement un collègue chez qui elle fait aussi le ménage, et lui m'a refilé l'affaire parce que ce n'est pas son quartier. Ensuite, je ne sais pas comment l'affaire est remontée assez haut pour vous retomber dessus...

— On peut voir le corps ?

— Bien sûr. Venez.

On avait laissé la fille dans son eau. Le sèche-cheveux aussi était toujours dans la baignoire, près de la main droite, mais la prise était débranchée.

— Qui a débranché ? demanda Boris.

— La Portugaise, répondit Vaujour. C'est la première chose qu elle a faite en découvrant le spectacle. Elle est moins con quelle en a l'air. C'est elle, aussi, qui a fermé les yeux.

— A quand remonte la mort ?

— Il y a très peu de temps, sans aucun doute. Le corps est encore tiède et souple. D'ailleurs, on ne se baigne pas au milieu de la nuit...

Boris se pencha vers la jeune morte, fasciné comme toujours par le secret à jamais conservé par les lèvres closes... Le visage était calme, détendu. Il n'y avait aucune trace de violence. La fille était jolie, autant de visage que de corps. On lui donnait moins de vingt ans. Par quels cheminements de l'existence, par quels hasards, par quelles volontés du destin, cette fille était-elle devenue call-girl de luxe avant de mourir en ce gris matin de février dans une baignoire rose...

Il y avait assez peu d’eau dans la baignoire et la tête était émergée.

— C'est la femme de ménage qui a coupé l'eau ? demanda Aimé qui n'avait pas quitté son trench-coat. Il n'y en a pas assez pour un bain.

— Euh, non, je ne crois pas, bafouilla Vaujour, conscient d'être pris en faute. Elle me l'aurait dit.

— Et c’est bizarre, non ? que cette fille ait voulu se servir du sèche-cheveux, ajouta Boris.

— Eh bien, c'est tout simple, elle ne voulait pas vraiment prendre un bain, mais se sécher les cheveux en se mouillant juste les fesses pour les rafraîchir de sa dernière passe, triompha Vaujour.

— Sauf que les cheveux sont secs et bien coiffés, répliqua Boris. Il est clair qu’elle ne se les est pas mouillés ce matin. Et puis, mettez la main dans l'eau. Elle est glacée, pas simplement refroidie, franchement glacée. Vous prenez des bains glacés, vous ?

Vaujour ouvrit la bouche, la referma, rougit un peu. C'est d'un ton différent qu'il proposa:

— La femme de ménage est toujours dans le salon. Quand j'ai su que vous arriviez, je l'ai retenue. Vous voulez l'interroger ? Moi, je vais terminer les constatations.

— Bonne idée. J'y vais.

— Je jette un coup d'œil, dit Aimé, et je te rejoins.

La femme de ménage attendait, assise, raide, sur le bord d’une chaise dans un coin près de la fenêtre, son manteau de laine grise sur les genoux, les yeux dans le vide, avec sur le visage l’infinie résignation des faibles quand ils sont face à l'Autorité... Même dans ces circonstances, elle ne s'était pas senti le droit de prendre un fauteuil. Elle avait une petite quarantaine d'années et sous le tablier bleu qu’elle avait gardé, un corps

encore mince. C'est à ses mains qu'on devinait son métier, mains rouges, épaisses, probablement calleuses...

Contrairement à la méchanceté gratuite du commissaire, elle n'avait pas l'air stupide du tout, au contraire. Il était clair, en revanche, qu'elle avait reçu un choc sérieux.

— Bonjour madame, commença Boris. Je suis navré de vous faire encore perdre votre temps, mais je suis obligé de vous poser d'autres questions.

— Je vous écoute, monsieur le commissaire.

Son accent portugais ne s'entendait pas trop.

— Inspecteur... Inspecteur divisionnaire Corentin. Le plus simple est que vous me décriviez ce que vous avez fait en arrivant...

Elle faisait partie de ces gens qui ne protestent jamais. On aurait pu lui faire raconter mille fois son histoire sans percevoir une seule marque extérieure d'impatience. Chaque instant qui passait compromettait un peu plus ses gains de la matinée, mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de le mentionner...

— Je suis arrivée à huit heures, comme tous les mardis. J'ai ouvert la porte avec ma clé.

— Si la porte n'avait pas été verrouillée, vous l'auriez remarqué ?

— Oui. J'ai même donné deux tours de clé alors que d'habitude un suffit.

— Intéressant... Ensuite ?

— Eh bien... Je suis entrée dans le salon. Je croyais que j'étais seule... Mademoiselle Laurent m'avait dit qu'elle partirait au ski dans la nuit... Dire qu'elle est peut-être morte pendant que j'étais déjà dans la maison...

Elle eut du mal à retenir de nouvelles larmes. Il était clair que le souvenir de ce matin la hanterait longtemps...

— Continuez, dit gentiment Boris. Dites-moi

tout ce que vous avez fait, dans les moindres détails.

Elle fit un effort sur elle-même.

— D'abord, j'ai vérifié le chauffage. Il faisait froid.

— Il était allumé, ou bien avez-vous dû le remettre en route ?

— Il devait marcher. Les radiateurs étaient tièdes. Je les ai juste réglés plus fort.

— Continuez.

— Je suis allée dans la chambre. Le lit n'était pas défait. J'avais pensé que mademoiselle Laurent me le laisserait. Il y avait ses vêtements. Alors, je suis allée dans la salle de bains. C'est là...

— Les vêtements dans la chambre étaient rangés ?

— Il étaient posés sur une chaise.

— Vous connaissez ses habitudes. C'est ainsi qu'elle les aurait laissés ?

— Non. Elle les aurait plutôt jetés par terre.

— Que pensez-vous qu'elle aurait normalement fait, après s'être levée ?

— D'abord, elle n'aurait pas fait le lit. Elle aurait pris son petit déjeuner à la cuisine, en me laissant la vaisselle.

— Il y en avait ?

— Non.

— Donc, elle n'a pas déjeuné. Ensuite ?

— Elle serait allée prendre son bain.

— Je n'ai pas vu sa chemise de nuit.

— Elle en portait une pourtant, d'habitude. Je ne l'ai pas vue non plus. Mademoiselle Laurent l'accrochait toujours à côté du lavabo. C'est là qu'elle la reprenait le soir pour se coucher.

La femme de ménage hésita puis se lança:

— Vous permettez que je vous dise, monsieur l'Inspecteur... Tout ça n'est pas normal... Je veux dire...

— Je vous comprends, murmura Boris.

Il tenta encore quelques questions mais sans rien apprendre de plus. Il lui donna alors la permission de partir et revint vers Vaujour qui explorait les placards du couloir.

— Que dit la perquisition ?

— Rien. Il n'y a rien d'anormal.

— Pas d'empreintes ?

— Vous savez, la femme de ménage a commencé à tout tripoter, ensuite les collègues ont cru à un accident...

— Et la chambre, et la cuisine ? Je voudrais bien savoir avec qui elle a dîné hier soir ou si elle était seule...

— Bon, bon... Je vais demander qu'on s'en occupe, puisque vous y tenez.

— Et les clés ?

— Quelles clés ?

— Les clés de l'appartement. On les a retrouvées ?

— Euh, non... Elles ne sont pas dans le sac à main.

— Si elles ne sont plus dans l'appartement, on peut imaginer que l'assassin les a prises et a fermé la porte avec en partant...

— Peut-être, oui... Je vais bien les chercher quand même...

— J'ai vu un répondeur téléphonique. On l'a exploité ? Les gens effacent rarement les messages avant que la bande soit pleine...

— La bande a été enlevée, révéla Aimé qui s'approchait. Le téléphone est à mémoire, par contre. Il faudra demander au labo si des numéros sont mémorisés... A propos de numéros, je n'ai pas trouvé le répertoire d'adresses de la fille. Il serait utile de le trouver. Et chercher aussi son chéquier et ses relevés bancaires.

Vaujour regardait ses interlocuteurs, bouche bée. A la fin, il se secoua.

— C'est bon. On va vous faire tout ça, puisque cette fille a l'air si importante pour vous. Venez me voir au labo en début d'après-midi. Je vous ferai un petit compte rendu. On aura aussi les premiers éléments de l'autopsie.

Boris fut fortement tenté de répliquer que, même pour une fille sans importance, ils auraient mené sérieusement leur enquête mais préféra s'abstenir.

— Merci, cher collègue, je suis sûr que vous ferez l'impossible. Dites au légiste de rechercher en priorité des traces de somnifère dans l'estomac.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne se plonge dans de l'eau froide que si on est drogué ou déjà mort.

*

**

— Qu'en penses-tu ? demanda Boris sur le chemin du retour vers le bureau, après avoir raconté à Aimé l'interrogatoire de la femme de ménage.

— Comme toi... Dans la cuisine, il y avait deux verres. On les avait lavés. Je ne pense pas que ce soit la fille... J'imagine plutôt un assassin nettoyant des empreintes.

— Ce qui indiquerait qu'il s'agit d'un familier, et aussi qu'on ne trouvera aucun indice intéressant dans l'appartement, s'il a eu le temps et le sang-froid de les effacer.

A dix heures précises, les deux hommes entraient chez leur chef qui se leva d'un bond.

— Alors, messieurs, accident ?

— Non. Désolé de vous faire de la peine, patron, dit Boris. C'est bien un meurtre.

Charlie Badolini gémit et se rassit lourdement.

— Eh bien, messieurs, on va avoir le « haut lieu », comme on dit, sur le dos jusqu'à ce que vous arrêtiez le coupable...

— Vous pourriez peut-être nous expliquer...

— Oui, bien sûr... Mais dites-moi d'abord pourquoi c'est un meurtre.

Boris fit un récit fidèle de ce qu'ils avaient vu et son chef fut fier, encore une fois, de l'avoir pour subordonné. Il l'avait bien ridiculisé, le Vaujour... Dans ces moments, Badolini appelait intérieurement « fiston » ce grand garçon puissant qu'il aurait tant aimé avoir pour fils, ce fils qu'il n'aurait jamais...

— Ce qui prouve encore que c'est un meurtre, termina Boris, c'est que vous ne verrez jamais une fille se mettre dans une baignoire à demi pleine d'eau glacée pour sécher des cheveux déjà secs...

— Certainement, soupira Badolini en souriant... Encore que je ne voie pas, dans ma vie courante, hélas, un nombre suffisant de jolies filles nues dans leur bain pour être en mesure de faire des statistiques sur la quantité et la température de l'eau... Vous devez en savoir plus que moi sur ce point... Mais il y a des bizarreries dans votre explication. Pourquoi faisait-il si froid dans cet appartement, et pourquoi ce lit pas défait ? Vous ne pensez pas qu'elle aurait pu rentrer un peu avant huit heures après une nuit dehors, que son assassin l'attendait avec la baignoire et le sèche-cheveux déjà prêts, ou alors qu'on l'a emmenée sur place juste avant le meurtre ?

Boris prit le temps de réfléchir en allumant une Gallia.

— Ce n'est pas absolument impossible, mais je ne crois pas... Mon instinct...

— Pourtant, on pourrait imaginer que cette Anne Laurent est effectivement partie de chez elle hier soir. Elle aurait coupé le chauffage parce que c'est une bonne petite Française qui pense aux économies d'énergie. Son assassin l'aurait interceptée plus tard dans la nuit et l'aurait ramenée pour l'électrocuter, ou encore il l'a électrocutée ailleurs et simplement déposée dans l'eau, en vitesse, un peu avant huit heures.

— Et il aurait pensé à remettre le chauffage...

Les trois hommes s’absorbèrent un moment dans leurs pensées, essayant d'imaginer le scénario le plus plausible...

Boris et Charlie tiraient tous les deux sur leurs cigarettes, le premier calmement, le second furieusement, comme à l'accoutumée. Aimé avait gardé son trench-coat bien boutonné, col relevé, malgré la bonne chaleur qui régnait dans le bureau.

— Vous avez peut-être raison, reprit enfin Boris. L'assassin nous le dira.

— Bon, maintenant, reprit le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, il faut que je vous donne quelques explications. Apprenez que cette jeune personne faisait partie d'un petit réseau de call-girls protégé par au moins deux ministères, dont celui du Commerce extérieur. Ces filles servent exclusivement aux représentants des pays étrangers, parfois des ministres, et aux directeurs de grandes sociétés internationales qui viennent en France en visite officielle ou pour toutes sortes de négociations. Ne souriez pas. Elles ont un rôle obscur mais parfois non négligeable dans l'équilibre de notre balance commerciale en maintenant tous ces gens dans la bonne humeur et en leur donnant envie de revenir pour traiter des affaires avec nous plutôt qu’avec certains pays concurrents plus puritains.

— Je vois, dit Boris. La prostitution est immorale quand elle rapporte peu d'argent et un devoir national quand elle en rapporte beaucoup... J'espère que le maquereau qui fait marcher ça est décoré pour services rendus à la nation et contribution à la lutte contre le chômage...

— Je vous laisse la responsabilité de ce que vous dites, répondit Charlie en retenant un sourire. D'ailleurs, le patron du réseau est une femme, pas un homme... Donc vous avez compris que tout scandale, et même toute simple fuite dans la presse sur ce sujet mettrait nos gouvernants dans leurs petits

souliers. Il nieraient tout, évidemment, mais quand même... J'oubliais qu'elles rapportent parfois des informations précieuses.

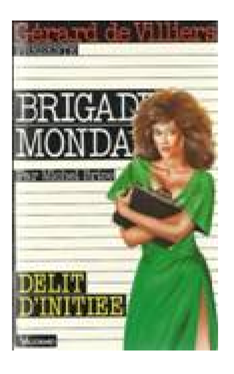
— Pourtant, leurs clients doivent se méfier d'elles, remarqua Aimé.

— Oui, mais pas toujours assez. Par exemple, on m'a raconté qu'en décembre dernier l'un d'eux a simplement soupiré. « Dommage que je ne sois pas libre demain soir. Je vous aurais demandé de revenir me voir. » Or, cet homme avait déclaré à son contact français qu'il voulait se coucher tôt pour se reposer. On l’a alors surveillé et on a pu constater qu'il dînait avec le directeur d'une firme allemande en concurrence avec la nôtre. L'information a été décisive dans les négociations.

— Je suppose que le Contre-Espionnage doit aussi s'intéresser à ces demoiselles et les chouchouter, continua Aimé.

— Supposez ce que vous voulez... Voici l'adresse de la patronne du réseau. Elle s'appelle Meyer. Adeline Meyer. Elle vous attend. Vous pouvez compter sur son aide... Une dernière chose. Il va de soi que vous avez des « bons roses »[10] illimités si besoin est, ainsi que l'autorisation totale de sortir des procédures légales, s'il le faut. Je vous donne même l'ordre formel dé ne mettre personne au courant, en dehors de nous trois, bien sûr. Quand vous aurez mis la main sur l'assassin, on verra ce qu'il convient de faire. En attendant, officiellement, c'est un simple accident.

CHAPITRE IV



Adeline Meyer habitait avenue Montaigne, où le mètre carré habitable approche les cent mille francs. Boris arriva à onze heures. C'est une jeune femme brune qui le fit entrer.

— Monsieur Corentin ? Donnez-moi votre manteau. Madame Meyer vous attend. Je vous montre le chemin.

Elle accrocha le vêtement de Boris au poing fermé d'une armure moyenâgeuse qui montait la Sarde dans le vaste hall d'entrée et emmena son ôte par un large couloir orné de tableaux modernes. Le sol était en parquet ciré recouvert de tapis certainement fabriqués à la main, au Proche-Orient, par des travailleurs pas encore immigrés.

Boris fut invité à entrer dans une immense pièce aménagée à demi en bureau, à demi en salon. La partie bureau comportait tout ce qu'on trouve dans les entreprises modernes, télécopieur, photocopieur, deux téléphones, ordinateur allumé et son imprimante, télex, minitel, sans oublier le récepteur de télévision branché sur une caméra de surveillance qui montrait la porte palière et donc les visiteurs qui se présentaient.

La partie salon était plus classique avec un grand canapé et deux fauteuils en cuir, une table basse en marbre, une bibliothèque en métal et verre fumé, un chariot-bar, un petit réfrigérateur camouflé en meuble de rangement... Il y avait aussi des tapis sur le parquet, d’autres tableaux contemporains aux murs...

En voyant entrer la patronne, Boris eut un choc. Il s’était vaguement attendu à trouver une vieille prostituée transformée en maquerelle par la fuite des clients et dut admettre qu’il s’était lourdement trompé. Devant lui se tenait une femme jeune, d’à peine trente-cinq ans, une vraie blonde au corps souple, au visage fin.

Ils échangèrent les salutations d’usage. Ce fut elle qui aborda le sujet la première.

— Vous venez donc me voir pour cette malheureuse petite Anne, n'est-ce pas ? Vous pensez qu'on l'a tuée ?

— Ce point n'est pas encore établi, éluda Boris. Il faut attendre les conclusions de l'autopsie... Je commence une petite enquête officieuse, juste pour le cas où... J'ai quelques questions à vous poser.

— Eh bien, j'y répondrai sans réserve. Vous voyez ce cahier. Je note tous les rendez-vous de mes hôtesses, avec les noms de leurs clients, l'endroit, l'heure, et tout ce qui peut me paraître intéressant. Naturellement, ce cahier est constamment à la disposition de la police et j'en envoie régulièrement copie à certains services que ça intéresse, entre autres au commissaire divisionnaire Badolini.

— Merci pour votre esprit de collaboration. Parlez-moi de mademoiselle Laurent.

— C’est une fille assez nouvelle. Elle a... venait d'avoir dix-neuf ans. Elle adorait son métier. Une fille sérieuse, sans problème, sans histoire.

Boris s'amusa intérieurement du qualificatif « fille sérieuse » appliqué à une prostituée.

— Qui a-t-elle « vu » hier soir ?

— Justement, je ne sais pas et c'est tout à fait anormal. D'habitude, les clients me téléphonent à moi. Les hôtesses n'ont absolument le droit ni de donner leur numéro de téléphone aux clients ni d'accepter directement des rendez-vous. C'est moi qui choisis la fille suivant les goûts du client et les disponibilités.

— Elle n'avait peut-être tout simplement personne, hier ?

— Si. Je l'ai appris ce matin. Quand monsieur Badolini m'a appelée, j'ai téléphoné à toutes mes autres hôtesses pour les mettre en garde et leur demander si elles savaient quelque chose. L'une, Michèle, avait vu Anne dimanche, chez des amis. Anne lui a dit qu'elle avait accepté un rendez-vous avec un habitué qui n'arrivait pas à me joindre au téléphone, ce qui est absurde. Quand je m'absente, il y a Nicole, la personne qui vous a fait entrer, ou le répondeur.

— Le nom de cet habitué ?

— Malheureusement, Michèle ne l'a pas noté et l'a oublié, mais elle est sûre que c'était un nom étranger, à consonance anglaise.

— Elle l'a oublié, insista Boris, ou bien c'est Anne qui ne le lui a pas dit ?

— Anne le lui a dit et Michèle l'a oublié.

— Eh bien, donnez-moi le nom des habitués d'Anne.

— J'attendais la question. Elle n'en avait pas.

D’abord parce qu’elle était trop nouvelle, et ensuite parce que les habitués de la maison changent chaque fois d'hôtesse.

— Ne nous laissons pas abattre, soupira Boris... Combien avez-vous d’habitués ?

Adeline leva les bras au ciel.

— Combien ? Mais au moins une centaine...

Une centaine de noms... Et Badolini qui en

voulait un sous vingt-quatre heures... Et rien que des personnages importants dont la plupart n’étaient pas en France en ce moment, des personnages qu’il n’était pas envisageable d’aller voir pour leur poser des questions du genre: « Pardon, monsieur le secrétaire d'État au Pétrole du Sud Yémen, auriez-vous couché avec une petite pute parisienne, le 4 février, entre deux conférences internationales ? »

— Montrez-moi cette liste.

— Tenez. Surtout, je vous en supplie, essayez de mener votre enquête avec doigté. Vous comprenez, mes clients ont horreur d’être dérangés pour ce genre de sujet et encore plus horreur de la publicité et ils ont des amis haut placés dans toutes les administrations de France et de leurs pays. Ils peuvent nous faire beaucoup de mal, à vous et à moi. Et nous sommes utiles au pays tous les deux, n'est-ce pas inspecteur, chacun dans son domaine... Ne souriez pas, je suis sincère...

La liste s'étalait sur trois pages. La plupart des noms étaient étrangers, d’un peu tous les pays et certains extrêmement connus. Boris la parcourut deux fois, ne nota rien qui puisse servir d'indice, releva la tête.

— Et parmi tous ces gens, en avez-vous qui sont des habitués du lundi ?

— Là, je n'avais pas prévu cette question... Certainement, je peux vous trier ceux qui sont du lundi.

— Attendez. On peut aussi procéder par éliminations. Si on enlève tous les noms qui ne sont pas anglo-saxons, il en reste... apparemment moins d'un tiers. Faites-moi donc cette liste-là en soulignant tous ceux du lundi, et tous ceux qui viennent en début de mois. Et enlevez tous ceux qui ne peuvent pas être en France en ce moment. Par exemple, celui-ci est sûrement, vu son titre, à la conférence des pays industrialisés qui se tient à Tokyo...

— Il va me falloir un moment.

— Bonne raison pour commencer tout de suite.

— Je vais demander à Nicole. Comme elle a tous les fichiers, elle va ajouter les noms des hôtels où ils descendent d'habitude, leurs goûts particuliers, et tout ce qu'elle va trouver sur chacun.

Adeline décrocha le téléphone intérieur, fit venir Nicole et lui donna ses instructions.

— Voilà, conclut-elle. Il ne nous reste qu'une petite heure à attendre. En espérant, avec un peu de chance, que notre homme est bien un de ceux-ci. Sinon, il vous faudra chercher ailleurs...

— Je sens qu'aujourd'hui est un jour de chance, sourit Boris. En attendant, combien avez-vous de filles, pardon... d'hôtesses, et comment fonctionne votre système ?

— J'en ai onze en ce moment. Je les prends à dix-huit ans. Le plus souvent, c'est elles qui viennent se proposer. Le bouche-à-oreille... J'ai plus d'offres que de besoins. Il faut que je maintienne une certaine diversité. Par exemple, j'en ai toujours une ou deux de type grande Nordique blonde, une Espagnole brûlante, une rousse, une grosse, aussi... D'abord je donne leur nom au commissaire Badolini qui fait vérifier que ce ne sont pas des filles à problèmes. Ensuite, j'investis pour chacune six mois de formation intensive. Je leur fais apprendre l'anglais, très important pour discuter avec tous ces étrangers. Je leur apprends aussi à se tenir dans le monde, à peler et manger une poire mûre sans la toucher des doigts, quelques citations de poètes des principaux pays clients... Et aussi une solide technique sexuelle, évidemment.

Adeline s'animait en parlant, cherchant à convaincre.

— Vous savez, monsieur Corentin, quand elles me quittent, à vingt-cinq ans, ce sont des femmes accomplies, d'une grande culture, capables de faire le bonheur d'un homme à la maison et sa fierté dans le monde... En plus, elles sont riches. Je ne leur laisse que quinze mille francs par mois pour leurs petits frais et je leur place le reste sur un compte d'épargne, qu'elles récupèrent à la fin. Certaines font de beaux mariages, parfois avec des clients...

— Je vous appellerai quand je voudrai me marier, promit Boris en souriant.

Quelque peu désœuvré par l'attente, son regard se fixa de lui-même sur la femme assise devant lui. Il étudia méthodiquement le magnifique corps enveloppé du haut des cuisses à la pointe des seins par vingt grammes d'un

tissu noir tendu à craquer. Il se demanda si elle avait beaucoup pratiqué le même métier que les filles qu'elle dirigeait à présent, et si elle aussi jouissait désormais d'une « culture extraordinaire » alliée à une « solide technique sexuelle »... On devait pouvoir passer un moment éblouissant avec cette femme...

Il était clair qu'elle n'attendait qu'un signe, mais Boris hésitait. S'assurer le dévouement de cette femme était bien sûr indispensable mais il n'était pas dans son code déontologique de draguer ce genre de personnage. Quelques secondes passèrent, faisant monter la tension. Elle n'avait pas jugé utile de croiser les jambes et l'inspecteur pouvait constater qu'elle portait des bas et non des collants, ce qui lui permettait d'apprécier discrètement la vue d'un bout de cuisse rose au-dessus de la gaine noire...

Ce fut elle qui prit l'initiative.

— Monsieur Corentin, je ne vous apprendrai pas que les indicateurs sont toujours rémunérés par la police d'une manière ou d'une autre en échange de leurs services... C'est un usage bien établi. Moi je n'ai jamais rien demandé jusqu'à présent. Mais je vous admire depuis longtemps et...

Elle se jeta à genoux devant Boris.

— ... vous ne pouvez pas me refuser un petit cadeau en... nature.

C'était si gentiment demandé... Et de plus, il s'agissait de respecter un « usage bien établi »...

Déjà les ongles rouges s'affairaient sur la ceinture et les boutons. Adeline eut vite fait de dégager ce qu'elle cherchait.

— Mon Dieu, soupira-t-elle, depuis que je vous observe, de loin, j'en avais rêvé mais sans jamais oser espérer que ce soit si beau !

Elle étreignit violemment l'objet de sa convoitise.

— Et si dur...

Penchant de nouveau la tête, elle pinça les lèvres pour d'abord retrousser la peau, puis tenta d'enfourner tout le membre dans sa bouche, en vain. Elle se mit alors à sucer habilement, du bout de la langue, insistant sur les points les plus sensibles. Cela dura quelques instants, mais Boris ne voulut pas conclure de cette façon et finit par la repousser.

— Vous avez raison, dit-elle d'une voix tremblante. Ne nous pressons pas.

Elle se débarrassa prestement de sa robe et de son slip, apparaissant nue à l'exception des bas noirs. Elle n'avait pas tort de se passer de soutien-gorge. Ses seins, plutôt volumineux pourtant, n'en avaient nul besoin. Adeline Meyer prit alors une pose curieuse, le ventre sur l'accoudoir du canapé, le visage sur la partie siège, les pieds à terre, jambes très écartées.

— Je m'offre à vous, Inspecteur. Choisissez. Pénétrez mon sexe, sodomisez-moi, frappez-moi...

Boris se disait que le spectacle était d'une haute qualité. Cette femme avait perdu l'acidité de la jeunesse sans entrer encore, et de loin, dans la voie des rides et de la cellulite. Depuis ses vingt ans, elle avait dû prendre un kilo ou deux qui avaient atténué certains angles et donné une infinie douceur aux courbes... Les fesses étaient bien rondes. Boris vérifia que les muscles étaient fermes sous une peau soyeuse. La position exposait parfaitement un sexe charnu et bien ourlé, très épilé, et un petit orifice rose vif, pas si petit que ça, en fait. Il en éprouva l'élasticité puis se mit à fouiller le ventre, déjà humide. Immédiatement elle se mit à haleter. Son corps était agité de petits mouvements nerveux incontrôlés.

Boris décida de ne plus faire attendre Adeline. La saisissant par les hanches, il la pénétra d'un seul coup, la secouant sans ménagement. Puis il fit quelques mouvements plus lents tandis qu'elle gémissait de plaisir. Trouvant la position peu confortable cependant, il la souleva, la coucha sur la haute laine du tapis et s'allongea entre les jambes qui se levaient haut. Pendant qu'il la besognait, elle ne cessait de proférer des « Oh oui », des « Je suis une pute qu'on baise par terre », des « C'est bon... », et autres commentaires qui ne pouvaient que flatter Boris.

— Madame ?... Oh, pardon...

Nicole venait d'entrer comme par inadvertance et s'excusait sans hâte.

— Non... Restez, Nicole, dit Adeline d'une voix hachée... Regardez votre patronne se faire baiser et jouir comme une folle...

Nicole ne se fit pas prier et contempla la bouche ouverte ce puissant corps d'homme tout en muscles anguleux qui secouait violemment sa patronne à grands coups de reins.

Boris fit durer aussi longtemps qu'il le put mais finit par se répandre tandis qu'Adeline explosait en cris aigus. Il jeta un coup d'œil à Nicole, debout près de lui. D'où il était, il pouvait voir qu'elle avait des bas noirs

comme sa patronne, mais pas de culotte, par contre. Elle était rouge et tenait ses seins.

Tous trois demeurèrent immobiles un instant. Nicole respirait bruyamment. Enfin, Adeline s'assit et rompit le silence:

— Vous avez vu, Nicole ? D'habitude, je n'aime pas crier devant une autre femme. Aujourd'hui, j'ai joui extraordinairement. Et regardez bien ce pénis. Vous n'en verrez pas souvent de pareils dans votre vie. La plupart des hommes, au repos, ne présentent qu'une petite chose flasque qui pendouille mollement. Ici, vous avez un membre lourd, pesant, qui tient bien dans la main, toujours prêt à se lever de nouveau. D'ailleurs, admirez, il se relève ! Écartez-vous, maintenant. Que voulez-vous, monsieur l'Inspecteur ? Ma bouche, mon ventre ou préférez-vous que je vous tourne le dos ?

— Continuez avec la bouche.

— Bien. Que vouliez-vous, Nicole ?

— Euh... Je ne sais plus...

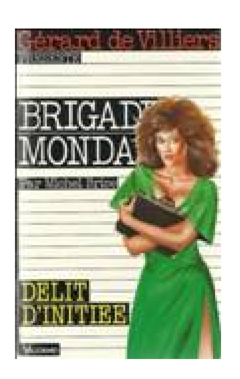
— Moi je sais. Vous vouliez voir. Maintenant, allez terminer votre travail. Monsieur l'Inspecteur est pressé.

Adeline se tourna vers Boris:

— Je vous jure que je ferai pour vous aider tout ce qu'il est imaginable de faire et que vous n'aurez jamais à vous plaindre d'une collaboratrice aussi dévouée que moi.

Et elle pencha la tête vers le membre qui se tendait fièrement...

CHAPITRE V



Pendant que Boris mettait à l'épreuve le dévouement d'Adeline, Richard Greening sortait du Hilton. Il avait eu la chance, en revenant de chez Anne, de garer sa R25 avenue de Suffren, pas très loin de l'hôtel. Il n'eut pas le temps de se mouiller avant de se glisser derrière le volant. La pluie avait d'ailleurs beaucoup perdu de force et le brouillard en profitait pour commencer à s'installer.

C'est avec beaucoup plus de sang-froid que Dick refit le trajet qu'il avait effectué trois heures plus tôt. Repensant à la façon dont il s'était glissé hors de l'appartement d'Anne alors que le visiteur était au fond du couloir, il n'était pas loin de se prendre pour un de ces sympathiques détectives qu'on voit tant à la télévision et qui sont tellement plus intelligents que les vilains malfaiteurs qu'ils arrêtent ou abattent à la fin du film...

S'il récupérait la disquette chez Doussot, il repartirait tout simplement avec. Celui-ci ayant obtenu le renseignement qu'il désirait ne ferait pas d'histoires pour le reste. Bien sûr, leurs rapports ne manqueraient pas de devenir étranges, ambigus, chacun sachant à quoi s'en tenir sur l'autre. Mais en guise d'amnésie totale, la plus grande discrétion serait leur intérêt commun.

S'il ne la trouvait pas, il attendrait que Marcel revienne et le tabasserait jusqu'à ce qu'il parle.

C'est sans hésiter, assez lentement quand même, que Dick emprunta de nouveau l'allée qui conduisait à la maison de Doussot. La voiture qu'il distingua en arrivant au rond-point, à travers les branches basses du grand cèdre qui en occupait le centre, le prit totalement au dépourvu et il freina sèchement.

Il était prêt à affronter Doussot et à se battre physiquement s'il le fallait, mais la présence imprévue d'un tiers, d'un témoin, rendait son projet

impossible. Dick avait arrêté sa R25 et tentait de réfléchir. Il venait de prendre la décision de repartir en marche arrière, espérant qu'on ne l'ait pas vu, quand il vit l'autre voiture démarrer de toute la faible puissance d'un moteur fatigué et filer vers la sortie. Il s'agissait d'une vieille 2CV bleue.

Dick eut juste le temps de distinguer le conducteur, un garçon très jeune, et d'apercevoir les longs cheveux d'une passagère qui se baissait. Il eut même le réflexe d'essayer de noter le numéro minéralogique, mais ne put que mémoriser le département, 91. En revanche, il remarqua sur la vitre arrière un autocollant rond avec une tête de cheval au milieu, entourée des mots « Les Molières — Club Hippique ».

Ce départ ressemblait fort à une fuite et Dick, trouvant que la situation se compliquait, fut tenté de repartir aussitôt. Il décida que c'est ce qu'il ferait si quoi que ce soit le gênait pour entrer dans la maison.

Rien ne le gêna. Au contraire, le couple à la 2CV avait laissé la porte ouverte. Il se dirigea immédiatement vers le bureau de Doussot, à gauche du hall d'entrée, où il était déjà venu une fois pour admirer la collection de pistolets à silex de son hôte — et où se trouvait également un ordinateur SLT386.

L'ordinateur était précisément en fonctionnement. Il devait exécuter une tâche longue car le message *Running, Please Wait* clignotait sur l'écran. Dick frémit. Un travail assez long pour qu'un ordinateur aussi puissant que le SLT386 ait besoin de plusieurs heures pour en venir à bout, ce ne pouvait être que le décryptage de ses documents. Il regarda le *floppy drive,* dans lequel on glisse les disquettes pour les faire « lire » par l'ordinateur. Vide. Il était aisé d'en déduire que Doussot avait glissé la disquette dans le lecteur, en avait copié tout le contenu dans la mémoire du SLT où il se trouvait toujours, puis avait retiré la disquette pour la cacher ailleurs avant de lancer un programme de décodage.

La vérification était facile. Dick s'assit devant l'ordinateur appuya simultanément sur les touches « Ctrl » et « C ». Un nouveau message apparut *Abort ? Y/N.* Il appuya sur la touche «Y ». Ensuite, il tapa « Dir C: », demandant la visualisation sur l'écran du contenu de la mémoire. La liste qui s'afficha contenait bien tous les fichiers qu'on lui avait volés.

Pour les effacer, il suffisait de taper sur le clavier « Del carry ».

Cela fait, Dick relança le programme de déchiffrage par la commande Uncypher Command. Com, vit avec satisfaction le message *Running,*

Please Wait s'afficher de nouveau sur l'écran. La personne qui attendrait le résultat pouvait s'armer de patience... Le fichier Command. Com que l'ordinateur tentait maintenant de décrypter ne contenait aucune information déchiffrable et il pouvait travailler éternellement dessus...

Il restait à présent à retrouver la disquette. Dick se mit à chercher dans le bureau, ne trouva rien si ce n'est une belle collection de photos pornographiques représentant des filles très jeunes, parfois des enfants, souvent avec Doussot, en général en train de le sucer. Il y en avait une, en particulier, le montrant avec Anne. Vue de côté, à quatre pattes sur un lit, elle offrait ses reins, visage tourné vers le photographe. La photo n'était pas récente. Anne ne devait certainement pas avoir plus de quinze ans à cette époque-là et sa coiffure, une queue-de-cheval, accentuait encore l'impression de jeunesse.

Il y avait donc longtemps que ces deux-là se connaissaient... Était-ce Doussot qui avait conduit Anne au métier de prostituée ?

Dick remit les photos à leur place, puis, se ravisant, il décida de garder celle d'Anne et encore trois autres qui pourraient constituer un excellent moyen de chantage en cas de besoin.

Après avoir fouillé un peu partout, il renonça à trouver sa disquette dans la pièce, explora sans espoir le reste de la maison, en vain. Il revint alors dans le bureau et s'assit un instant pour réfléchir. La disquette ne pouvait se trouver que dans la poche de Doussot... ou entre les mains des deux jeunes gens qui s'étaient enfuis à son arrivée.

Prenant soin d'effacer toute trace de sa visite, Dick repartit désemparé vers son hôtel. Plus il réfléchissait, plus il était convaincu que la disquette avait été dérobée à Doussot. Le problème devenait nettement plus complexe. Car, s'il pouvait espérer en obtenir la restitution par un marché ou par la violence tant que Doussot l'avait, avec les nouveaux voleurs, ses chances se réduisaient à néant.

Au volant de sa voiture dans les embouteillages épais de la voie dite rapide RN118, Dick sentit une bouffée de colère l'envahir. A une heure près, il serait arrivé à Jouy-en-Josas avant le couple à la 2CV. Il y aurait certainement récupéré sa disquette et tout aurait été résolu...

Il lui fallait absolument retrouver ces deux jeunes et leur arracher son bien... Et pour ce faire il ne possédait que deux indices: la voiture était

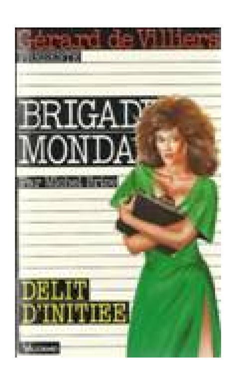
immatriculée 91 et son propriétaire fréquentait le club hippique « Les Molières ».

Dans un accès d'optimisme, Dick s'imagina obtenant l'adresse du club, s'y rendant et découvrant sur le parking une 2CV bleue pilotée par un gringalet qu'il démolirait sauvagement à coups de poing et de pied avant d'obtenir la restitution de son bien et de repartir après un dernier coup de talon féroce sur un visage sanglant...

Décidément chanceux, il se gara encore une fois à proximité de son hôtel et voulut voir un signe du destin, un espoir de solution rapide. Fonçant dans sa chambre, il décrocha le téléphone pour demander un minitel. Sur la réponse qu'il l’aurait dans les quelques minutes, il demanda aussi où se trouvait le département numéro 91, fut heureux d’apprendre que ce n'était pas loin de Paris, et réclama enfin qu'on lui apporte la carte Michelin correspondante.

Ayant raccroché, il se souvint subitement qu'il avait une réunion, cette fois absolument inévitable, à quatorze heures avec les actionnaires de Lamibal, à la Défense. Il ne pourrait donc rien faire d'autre ce jour-là pour sa disquette. Il descendit déjeuner rapidement en pestant par avance contre l'incroyable complexité de la circulation dans ce quartier et les erreurs qu'il ne pourrait éviter de commettre en cherchant le bon parking, la bonne zone dans le parking, le bon immeuble, le bon niveau dans l'immeuble avant de rencontrer ses interlocuteurs.

CHAPITRE VI



Boris arriva à quatorze heures à son bureau. Il n'avait pas déjeuné et demanda qu'on lui monte un sandwich et de la bière. Tout de suite, il appela Aimé.

Celui-ci portait toujours son manteau mais l'avait en partie déboutonné, exhibant une étonnante cravate de cuir vert bouteille assortie à une chemise marron.

—Tu vois Aimé, cette liste ?

— Oui.

— Elle contient vingt-deux noms. Il est plus que probable qu'un de ces hommes a couché hier soir avec la petite call-girl qui a été assassinée ce matin. Il faut qu'on trouve lequel.

Aimé prit la liste, l'examina attentivement.

— C'est leurs numéros de téléphone, à côté des noms ?

— Non, c'est le numéro de l'hôtel où il descendent habituellement quand ils sont à Paris.

— Si tu veux, proposa Aimé, je vais appeler tous les hôtels et demander chaque fois si l'homme est dans sa chambre. En général, on va me répondre qu'il n'a pas réservé de chambre. Si on me répond « ne quittez pas », alors je raccroche et ça passera pour une erreur...

— C’est exactement ce qu'il y a de mieux à faire...

— Et pour les trois, là, qui sont soulignés ?

— Pour ceux-ci, précisa Boris, c'est le numéro de l'ambassade qui les loge quand ils viennent. Tu dois pouvoir les demander de la même façon, en mettant plus de respect dans ta voix...

— Je vais aussi donner une copie de ta liste à la Police de l'Air et des Frontières, pour demander s'ils sont en France. Il y a peu de chances que ça marche, mais on ne sait jamais... Et puis, je vais chercher dans les ordinateurs des compagnies aériennes des pays de ces messieurs avec le terminal qu'on a maintenant. Si je trouve une réservation de Paris vers le pays du bonhomme pour aujourd'hui ou un jour prochain, je dois pouvoir en déduire qu'il se trouve en France...

— Tu sais te servir de ces machines, toi ? Bravo, mon vieux !...

— Que veux-tu... Il faut bien vivre avec son temps...

— Bon, ben moi pendant ce temps-là je file au labo, voir où en est l'autopsie de la fille. A tout à l’heure.

Tout en mastiquant son sandwich sur le chemin de l'institut médico-légal, Boris pensait au jeune cadavre du matin. Il en avait vu, des cadavres de tous âges, dans tous les états possibles, au cours de sa carrière, mais l'image de celui-ci, du visage calme et détendu, très jeune, l'obsédait particulièrement. Il se dit que le légiste avait déjà ouvert le crâne — c'est l'opération qu’on pratique en premier lieu pour détecter d'éventuels hématomes du cerveau — et essaya de chasser de son esprit cette vision morbide de la scie mordant le front délicat. Ensuite, on avait dû inciser le ventre afin de chercher des traces de poison dans l'estomac...

Avant le légiste, il rencontra le commissaire Vaujour, celui qui avait fait les premières constatations. Le résultat de la perquisition était décevant.

— Pas de carnet d'adresses, aucun numéro enregistré dans la mémoire du téléphone, rien dans le sac à main, conclut Vaujour triomphant. Vous voyez qu'il n'y a rien d'anormal.

— Parce que vous trouvez normal qu'une fille comme elle n'ait eu ni carnet d’adresses ni de rendez-vous ? dit Boris qui sentait l'agacement monter.

— On ne peut pas savoir...

— Pas d'empreintes ?

— Aucune, sauf les siennes un peu partout.

— La vaisselle de la veille était rangée ?

— Oui, sauf deux verres. Mais aucune empreinte dessus. Vous voyez bien...

— Ce que je vois, c'est que quand vous buvez, un seul verre vous suffit, et vous n'effacez pas vos empreintes en le mettant sur l'évier. Donc, elle a reçu quelqu’un après dîner, après avoir fait sa vaisselle, et ce quelqu'un devait avoir de bonnes raisons d'effacer toute trace de sa présence puisqu’il a lui-même porté les verres dans la cuisine et les a essuyés, ce qu'Anne Laurent n'aurait certainement pas fait spontanément...

— Oui, évidemment... admit Vaujour.

Mais Boris ne l’écoutait plus et poursuivait intérieurement son raisonnement. Si le visiteur avait porté les verres sur l’évier, c’est qu’il — ou elle — était un familier ou alors qu’à cet instant Anne n’était plus en état de le faire. Par exemple, si un des verres avait servi à la droguer. Et si on l’avait droguée, c’était vraisemblablement pour la faire dormir... Dormir... Mais pas dans son lit, trouvé non défait... Alors... Eh bien, dans l’eau de la baignoire, bien sûr... Baignoire laissée à demi pleine de façon qu'Anne ne se noie pas dans son sommeil forcé. On voulait qu'elle meure électrocutée à huit heures du matin, pas avant.

Boris réprima un cri de joie consécutif à sa brillante conclusion et, plantant là un Vaujour éberlué, fonça interroger le médecin légiste.

Il déboula dans le bureau de ce dernier et attaqua sans préambule:

— Bonjour docteur. C'est pour Anne Laurent. Elle avait des traces de somnifère dans l'estomac ! Un somnifère puissant, probablement absorbé la veille au soir !

— Et ça sert à quoi que Ducros se décarcasse, si vous savez tout, plaisanta le médecin, qui s'appelait réellement Ducros... C'est bien ce que j'ai trouvé. Par ailleurs, elle est effectivement morte d'électrocution avec son sèche-cheveux, juste avant qu'on la découvre. Il y avait des fragments de sa peau sur le métal à l'endroit du court-circuit.

— Rien d'autre ?

— Non... Ah, si. Une petite quantité de sperme dans le vagin.

*

**

C’est avec l’impression d’avoir nettement avancé que Boris revint à son bureau. Il se passait et repassait le déroulement du crime tel qu’il

l’imaginait. Après le rendez-vous avec son client, Anne était rentrée chez elle, donc assez tard dans la nuit. Là, elle avait retrouvé un homme, ou du moins quelqu’un assez fort pour la soulever, qui l’avait droguée, déshabillée, installée dans la baignoire, fait couler juste assez d’eau pour que la scène soit vraisemblable, préparé l’électrocution. Il restait cependant quelques questions épineuses que Boris se posait à lui-même, dans sa tête, tout en conduisant machinalement.

« — Dites-moi, Boris, pourquoi cette mise en scène, pourquoi ne pas l’avoir tuée tout de suite ?

« — Pour la vraisemblance. On prend généralement son bain le matin...

« — On peut très bien aussi en prendre un dans la nuit en revenant de se faire sauter. Non, Boris, trouvez autre chose.

« — Alors, c'est parce qu’on s’est préparé un solide alibi à l’heure de l’électrocution, donc à huit heures. Ce n’est peut-être pas le même homme qui a drogué Anne et qui a branché le sèche-cheveux. Et rien ne nous prouve que la femme de ménage n’est pas l’assassin ou son complice.

« — Et cet appartement glacial, bien que le chauffage soit en marche, Boris ?

« — Vous m’embêtez. Je ne sais pas encore... »

Quand Boris retrouva Aimé dans son bureau, ce dernier avait terminé ses investigations.

— Regarde. J'ai éliminé tout le monde sauf ces trois-là.

— Tu n'as pas eu de problème avec ceux qui logent dans leurs ambassades ?

— Aucun. J'ai téléphoné en demandant simplement qu'on me passe le type, sans dire qui j'étais. On m'a toujours répondu qu'il n'était pas en France en ce moment.

— Voyons nos trois oiseaux. Ce sont donc Bryan Reeves, David Hall et Richard Greening...

— Regarde d'abord Richard Greening, dit Aimé. Il est arrivé hier soir de Seattle et il a dîné à son hôtel, le Hilton, avec une fille. Intéressant, non ?

— Intéressant en effet, docteur Watson. Dismoi tout ce que tu as sur lui.

Aimé prit un ton professoral:

— J'ai fait un début d'enquête. Arrivé à l'hôtel vers vingt heures. Disparaît aussitôt dans sa chambre. Reparaît à vingt et une heures au bar où il retrouve une fille, comme il fait à chaque voyage, un lundi sur deux. Il dîne avec la fille, ce qui par contre est exceptionnel, puis l'emmène dans sa chambre vers vingt-trois heures. Il quitte l'hôtel à six heures du matin, revient à huit heures quinze et repart, on ne sait quand. Il est plus difficile de savoir ce que font les clients dans la journée. Il y a trop de va-et-vient... Ça fait un beau suspect, non ?

— Ouais... Trop beau, peut-être... Il a réservé sa chambre pour combien de jours ? Et son avion pour le retour, à quelle date ?

— Je l'ignore, admit Aimé. Je n'ai pas encore eu le temps de me renseigner. Attends, je m'en occupe tout de suite.

Pendant que son coéquipier saisissait son téléphone, Boris rêvait devant le nom sur la feuille de papier. Richard Greening... Un coupable idéal, le dernier à avoir vu Anne vivante, un homme sans alibi, ayant eu le temps de tout faire... Son instinct disait à Boris que Richard Greening représentait sûrement un élément, une étape sur la piste menant à la solution, mais il se refusait à croire qu'un crime aussi bien monté l'ait été par un homme qui attire ensuite si lourdement l'attention sur lui.

Aimé le sortit de ses pensées.

— Il a réservé sa chambre jusqu'à jeudi. Et son billet de retour est pour jeudi, également.

— Tu sais à quoi je pense, dit Boris ? Ton Américain avait forcément pris son rendez-vous avec Anne Laurent avant de quitter les USA. Je me demande comment il fait, d'habitude. J'ai cru comprendre, d'après madame Meyer, que c'est elle qui choisit parmi les filles disponibles celle qui va se faire sauter par le client. Ce qui ne colle pas avec la préparation que le meurtre a demandée. S'il ne savait pas que la fille serait Anne, comment Greening pouvait-il organiser la mise en scène et pourquoi diable la tuer ?...

Aimé eut un geste vague et soupira.

— Il y a tant de détraqués qui tuent pour le seul plaisir de tuer... Mais pourquoi ne pas demander à la maquerelle comment se passent les prises de rendez-vous ?

— J'y pensais... Je vais appeler cette chère dame tout de suite.

Elle répondit immédiatement et Boris alla droit au fait:

— Quand Richard Greening vous appelle pour commander une de vos hôtesses, il le fait de Seattle ou de Paris, en arrivant ?

— Ah, c'est lui que vous soupçonnez... D'habitude, ce n'est pas lui qui me téléphone. C'est une de ses relations d'affaires, Marcel Doussot.

Boris eut un sourire carnassier de fauve qui sent la proie.

— Merveilleux ! Naturellement, vous avez son numéro ?

— Un instant... C'est le 55 74 23 32. C'est le numéro de son bureau, 1 800 quai de Seine à Saint-Cloud. Je n'ai pas celui de son domicile.

— On trouvera. Vous me confirmez bien que c'est ce Doussot qui aurait normalement dû vous appeler la semaine dernière ?

— Si c'est bien avec Greening qu'Anne a passé la soirée d'hier, alors oui.

— Je vous remercie... Attendez... Vous allez téléphoner immédiatement à la copine d'Anne, vous vous souvenez, celle qui vous a informé du rendez-vous de la malheureuse...

— Michèle, oui.

— Demandez-lui si le nom qu'elle a oublié ne serait pas Greening.

— Je le fais tout de suite et je vous rappelle.

Boris raccrocha lentement et continua à fixer intensément le combiné.

— Le moins clair des deux, fit Aimé, en réalité c'est Doussot. Greening a agi trop maladroitement pour quelqu'un qui aurait monté un crime si élaboré.

— Tout à fait d'accord... Mais je crois que tout les deux ont des choses passionnantes à nous dire...

Il n'y avait pas cinq minutes qu'ils échangeaient leurs points de vue lorsque Adeline Meyer rappela. Au son de sa voix, Boris sut immédiatement qu'elle, avait du nouveau.

— La copine est sûre et certaine que c'est bien de Greening qu'Anne a parlé. Je lui ai lu plusieurs noms de ma liste et c'est quand je suis arrivée à notre homme qu'elle a réagi. Aucun doute.

— Merci infiniment...

L'air satisfait, Boris se tourna vers son collègue.

— Il ne nous reste plus qu'à aller voir nos deux hommes... Essayons tout d'abord d'appeler l'hôtel de l'Américain pour savoir s'il est rentré.

Mais celui-ci n'était toujours pas revenu dans sa chambre et on ne savait ni où il se trouvait ni quand il reviendrait.

— Alors, commençons par Doussot, conclut Boris. Il m’intéresse beaucoup, lui aussi. Je vais téléphoner à son bureau, histoire de m'assurer qu'il s'y trouve...

Il prit l'appareil et fit le numéro.

— Secrétariat de M. Doussot, j'écoute, dit une voix maniérée.

Il en fallait davantage pour impressionner Boris.

— Bonjour. Passez-moi votre patron.

— Bonjour monsieur. C'est à quel sujet ?

— Je le lui dirai. C'est personnel.

Il y eut un instant de silence. La secrétaire devait se demander s'il convenait ou non de passer la communication. Elle dut avoir peur de faire une gaffe, impressionnée, elle, par l'autorité de la voix de Boris, et aussi parce que peu nombreux étaient ceux qui connaissaient le numéro de la ligne personnelle du patron.

— Il est parti à l’extérieur. Si c'est vraiment urgent, je peux essayer de le joindre par le téléphone de sa voiture. Il rentre vers dix-sept heures.

— Eh bien, je passerai le voir à cette heure-là.

— Qui dois-je annoncer ?

— Boris Corentin. Dites à monsieur Doussot que je viens de la part de mademoiselle Laurent.

Boris consulta sa montre.

— Il est quatre heures, constata-t-il. On a le temps de faire un petit rapport à Baba avant d'y aller.

— Tu peux le faire sans moi, dit Aimé. Je me propose d'aller au Hilton avec la photo d'Anne que j'ai prise ce matin chez elle. Je la montrerai aux garçons ou au maître d'hôtel. Il faut être sûr que c'est bien elle, ne rien négliger... Ensuite je fonce à Saint-Cloud et on se retrouve devant le bureau de Doussot.

— D'accord. A tout à l'heure...

*

* *

Charlie Badolini, penché sur sa table, était en train de signer des piles de notes de frais. Quand il réalisa que c'était Boris qui venait d'entrer, il lâcha son stylo et se redressa immédiatement.

— Alors, Boris, quel est le nom de l'assassin ?

— Marcel Doussot !

Le patron de la Brigade Mondaine sursauta vivement.

— Le Marcel Doussot des Constructions Aéronautiques et Spatiales ?

— Je ne sais pas, répondit Boris. Je n'y avais pas pensé. Elle est bien à Saint-Cloud cette boîte ?

— Oui.

— Alors c'est bien lui. J'ai l'adresse de son bureau, ça correspond.

Charlie émit un petit sifflement entre ses dents, laissa son regard errer sur le plafond puis fixa de nouveau son collaborateur.

— J'espère que vous avez des preuves solides. Avec ces gens-là, on ne peut pas se permettre une erreur.

— Pour l'instant, je n'ai absolument aucune preuve, rien que mon instinct...

— Vous me faites peur... Expliquez-moi toujours.

*

**

Le vent humide soufflait en rafales qui agitaient furieusement les arbres et retournait les parapluies. Boris rejoignit les quais, passa devant la Maison de la radio, tout près de chez Anne, où il était venu le matin même pour commencer son enquête, puis s'engagea dans l'avenue de Versailles. Il aboutit ainsi porte de Saint-Cloud d'où il prit la route de la Reine jusqu'au pont de Saint-Cloud. Il n'avait plus ensuite qu'à suivre les quais. Il arriva vers dix-sept heures à l'usine que dirigeait Doussot. Aimé Brichot l'attendait patiemment, frileusement emmitouflé dans son manteau au col relevé, à l'abri d'un platane qui lui coupait le vent.

Les Constructions Aéronautiques et Spatiales étaient abritées dans un grand bâtiment de trois étages en ciment gris et briques rouges au toit en

dents de scie, du style de l'entre-deux-guerres, précédé d'une petite cour cimentée et entourée d'une grille solide. A l'entrée, une porte pour les visiteurs, une barrière mobile pour les quelques voitures que la cour pouvait contenir et deux gardiens dans une petite construction légère pour surveiller les entrées. Il faisait presque nuit et les fenêtres du bâtiment étaient toutes éclairées.

Comme les deux inspecteurs s'approchaient du poste de garde, la barrière se leva et ils virent entrer une BMW 735 avec chauffeur à casquette et passager à l'arrière, qui se gara dans le parking intérieur, sur une place marquée « Direction Générale ».

— Voici notre homme, certainement, dit Boris.

Ils s'arrêtèrent pour observer. L'homme était simplement vêtu d'un complet bleu uni. Il était assez grand, un peu enveloppé, le cheveu encore noir mais déjà bien clairsemé, à la fois un peu mou de visage et brusque dans ses gestes. Il attrapa un attaché-case et s'éloigna à grands pas vers le bâtiment.

— Il a l'air nerveux, dit Aimé à travers son cache-nez.

— C'est ce que je pensais aussi. Allons-y. Non. Attends. Regarde le chauffeur. Il a l'air de s'ennuyer, le malheureux. Si tu essayais de le faire un peu parler ?

— Le faire parler de quoi ? demanda Aimé.

— De ce que faisait son patron ce matin un peu avant huit heures, et hier soir aussi, si tu peux.

Abandonnant son collègue, Boris se présenta aux vigiles. Le filtrage des indésirables était bien fait dans cette entreprise et un gardien téléphona à la secrétaire du patron, qui donna son accord pour qu'on lui amène le visiteur. Boris suivit le gardien obligé de retenir sa casquette d'une main, ils traversèrent la cour sous les rafales qui les poussaient dans le dos, entrèrent dans un grand hall puis longèrent un couloir.

Sur la gauche, des bureaux aux fenêtres dépolies, sur la droite des ateliers d'électronique classiques avec des techniciens entourés d'appareils empilés et appliqués à des choses qu'ils étaient seuls à comprendre, puis une grande salle puissamment éclairée où des hommes habillés comme des chirurgiens s'affairaient autour d'un satellite dont les immenses panneaux bleus se déployaient avec lenteur. Boris se dit que l'homme qui dirigeait tout ceci, suspect ou témoin, ne pouvait pas être traité comme un simple

détraqué raflé au bois de Boulogne. Enfin, le gardien frappa à une porte marquée « Secrétariat Direction », l'ouvrit et s'en fut sans un mot.

Boris se trouvait devant une grande blonde trop décolorée, aux lèvres trop peintes, un vrai chef-d’œuvre de snobisme hautain.

— Vous êtes monsieur Corentin ? Vous allez être reçu immédiatement. Veuillez me suivre.

« Dommage qu’elle se croie obligée de se prendre tellement au sérieux, pensa Boris. Elle serait plutôt mignonne en plus naturel. Il faudrait que quelqu'un s'occupe de lui remettre les pieds sur terre. Une carafe d'eau sur la tête, d’abord, pour défaire cette coiffure idiote et enlever le plus gros du maquillage. Ensuite, bien sûr, la sauter immédiatement et bien la faire jouir, ajouter quelques fessées fumantes... Si j’avais un week-end à perdre, j’en ferais une gentille fille sympathique, moi... »

Le bureau du patron devait occuper cinquante mètres carrés et ne respirait pas la pauvreté. Moquette épaisse au sol, satin sur les murs, meubles d'antiquaire, fleurs fraîches, rien n’y manquait.

Marcel Doussot affectait de terminer la lecture d'un document urgent, pauvre astuce qu'utilisent ceux qui savent bien que leur seule personnalité ne suffit pas à impressionner les autres. Boris en fut satisfait. Il pouvait examiner son vis-à-vis plus facilement. Souvent, les gens nerveux parviennent à bien contrôler l'expression de leur visage mais oublient que les petits mouvements de leurs pieds ou de leurs mains les trahissent aux yeux d'observateurs un peu doués en psychologie, et Boris était de ceux-là. Le regard de Doussot était trop fixe pour lire réellement. Les jointures des doigts étaient blanchies par la tension musculaire. Les pieds, croisés, bougeaient nerveusement.

Enfin le directeur posa sa feuille et plongea son regard dans celui de Boris. Il avait bien surmonté sa nervosité et les deux hommes se regardèrent dans les yeux, visages fermés, silencieusement. Boris savait utiliser le silence. Il n'y a rien de plus fort dans un affrontement en tête à tête qu'un long silence. La tension monte jusqu'à devenir insupportable et le premier qui parle est déjà presque vaincu.

Les deux hommes avaient des volontés très fortes et l'affrontement dura un temps interminable. Un véritable bras de fer moral. Enfin Doussot cilla, baissa les yeux, vaincu, et grommela:

— C'est pour examiner ma tête que vous êtes venu ?

— Excusez-moi de devoir vous déranger. Je suis obligé de faire certaines vérifications au sujet d'une personne que vous connaissez, Anne Laurent.

— Je la connais peu. Je l'utilise pour certains de mes clients. C'est tout. Et mon cher ami Lucien Jambart du ministère du Commerce extérieur est parfaitement au courant. Il fait appel à elle, lui aussi, parfois.

Il y avait un avertissement voilé dans l'allusion à l'ami du ministère. Boris n'en tint pas compte.

— Quand avez-vous fait appel à ses « talents » la dernière fois ?

Doussot ouvrit la bouche, hésita, se décida:

— Il y a deux ou trois semaines, pour un client africain.

— Rien, depuis ?

— Non, rien. Mais pourquoi ? Elle a fait quelque chose ? De toute façon, je ne fais jamais appel aux filles directement. Je m'adresse toujours à madame Meyer. C'est elle qui les choisit et les envoie à mes relations. Je ne les vois même pas. Je me contente de payer la facture lorsqu'il s'agit d'un client important.

— Combien de clients ou relations avez-vous qui vous demandent ce genre de service ?

— Trois ou quatre. Mais ne me demandez pas leurs noms. Il n'est pas question que je révèle une chose aussi personnelle. Et je vous préviens aimablement dans votre intérêt que si vous mettez votre nez dans ce genre d'affaires vous allez mécontenter gravement ces hommes et faire échouer de gros contrats à l'exportation. Votre carrière risque d'en subir de lourdes conséquences.

— Merci beaucoup pour votre sollicitude, dit doucement Boris d'un ton qui donna soudain à l'autre l'envie de se modérer. Savez-vous que mademoiselle Laurent est morte ce matin ?

— C'est impossible ! La malheureuse !... Mais comment ?

Il avait l'air sincèrement surpris mais Boris trouva qu'il en faisait trop.

— Elle s'est électrocutée dans son bain.

— Quelle horreur... Une si gentille fille...

Une bien jolie petite fille, répéta Boris en lui-même, revoyant le corps tiède dans l'eau froide.

— Excusez-moi encore une fois, ajouta-t-il, mais les règles et habitudes de mon métier m'obligent à vous demander ce que vous faisiez ce matin avant huit heures.

Doussot sursauta, ouvrit la bouche sans parler, prit nerveusement un paquet de cigarettes neuf, le reposa.

— Vous n'allez quand même pas (il se mit à crier) soupçonner un homme comme moi, qui donne du travail à cinq mille employés, d'avoir assassiné une pute ! Vous savez ce que je peux faire contre vous ? Et qu'est-ce qui vous prouve qu'elle ne s'est pas électrocutée toute seule avec son sèche-cheveux ?

— Qui vous a parlé de sèche-cheveux ?

— Je la vois mal avec un rasoir électrique...

— Je sais ce que vous pouvez faire contre un homme comme moi, dit posément Boris en regardant l'autre bien en face, mais pourquoi le feriez-vous ? Je ne vous accuse pas, je suis simplement obligé de me renseigner sur ce qu'Anne Laurent a fait au cours de ses dernières heures en posant des questions à tous ceux qui la connaissaient.

Doussot se calma un peu.

— Je vais tout vous dire, monsieur l'Inspecteur...

Il y avait de l'ironie et un solide mépris dans sa voix.

— ... Je n'ai rien à cacher. Hier soir, je suis allé à un cocktail à l'ambassade des États-Unis. J'y suis arrivé vers vingt et une heures. Si vous voulez l'heure exacte, demandez à mon chauffeur, c'est un ancien gendarme et il a une redoutable mémoire. Au cocktail, j'ai cinquante témoins. J'y ai fait la cour à madame Ducat, oui monsieur l'Inspecteur, Marie-Laure Ducat, la femme du préfet. Comme son mari est en mission je ne sais où, et ma femme je ne sais pas où non plus, nous avons décidé de passer la nuit chez moi. Mon chauffeur nous y a emmenés. C'est à Jouy-en-Josas. A huit heures, ce matin, toujours avec le chauffeur, je suis reparti de chez moi vers mon bureau où je suis arrivé vers huit heures trente. Ça vous va ? Vous pouvez interroger mon chauffeur et même madame Ducat. Elle ne cache pas ce qu'elle appelle ses moments de défoulement. Je n'ai été seul à aucun moment de huit heures du soir à huit heures et demie du matin. Vous pouvez vérifier, n'hésitez pas.

— Je vous crois. Je pense qu'il sera inutile de vérifier.

Doussot regarda Boris avec un sourire condescendant.

— Un cigare, monsieur l'Inspecteur ? Vous ne serez pas venu pour rien.

— Non merci, répondit Boris. Je suis sûr de n’être pas venu pour rien, rassurez-vous...

En se levant, il planta son regard noir dans celui de Doussot dont le sourire se figea.

En raccompagnant son visiteur à la porte du bureau, le directeur des Constructions Aéronautiques et Spatiales lui dit:

— Bonne chance dans votre enquête !

Mais la voix manquait d'assurance...

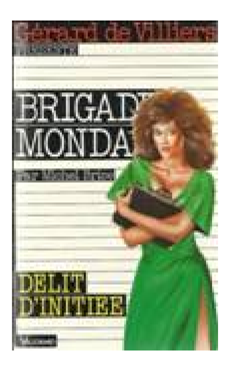
La secrétaire avait refait son maquillage et mis de l'ordre dans ses papiers. Elle se leva vivement et s'approcha de Boris.

— Je vous reconduis ?

— Inutile. J'ai repéré le chemin. Mais je reviendrai bientôt. Si ce n'est pas pour votre patron, ce sera pour vous...

Ne sachant que répondre, elle le laissa partir.

CHAPITRE VII



Le front appuyé sur la vitre de la fenêtre, Doussot regardait intensément Boris traverser la cour vers la sortie. Quand ce dernier eut disparu derrière la guérite des gardiens, il revint à son bureau, sortit une boîte de cigares, prit un long havane et s'absorba dans l'allumage.

Ses mains tremblaient.

Après la première bouffée, il se mit à fixer le plafond, songeur. « Je me demande si je l'ai convaincu, ce flic ? En principe oui, avec mon alibi en béton... Pourtant, il a l'air intelligent. Et ses sous-entendus, cette façon de me dire doucement qu'il n'est pas venu pour rien, c'est du bluff, ou ?... Il faudra me méfier sérieusement si, par extraordinaire, l'enquête n'est pas arrêtée tout de suite. Intelligent ou pas, il ne peut rien contre mes alibis... Ce n'est pas tout le monde qui peut aligner comme témoins un ambassadeur et une femme de préfet, sans compter un chauffeur ancien gendarme et décoré d'un tas de médailles... »

Doussot sourit béatement, voulut tirer une nouvelle bouffée de son cigare, vit qu'il l'avait presque rompu en le triturant nerveusement.

« Si jamais ce flic a l'idée d'interroger Marie-Laure Ducat, il saute aussitôt, avant d'avoir compris ce qui lui arrive et sans que j'aie moi-même à intervenir. Il se retrouvera dès le lendemain à régler la circulation en province. Elle a beau être une sacrée salope, elle et son mari n'aiment pas qu'on les chatouille... En tout cas, il va falloir que je fasse attention, surtout à cause de la fatigue. Je n'ai pas dormi une minute depuis hier matin. »

Il tenta de se relaxer, yeux fermés, basculé en arrière mais il était trop tendu pour pouvoir se reposer. Devant ses yeux clos passait une nouvelle fois le visage d'Anne... Anne folle de terreur devant le couteau qui approchait de son œil... Elle ne l'avait jamais aimé, il l'avait toujours su. Mais demande-t-on à ces filles d'aimer leurs clients ? Et de quel droit avait-elle tenté de se mettre en travers de ses projets en refusant le simple service qu'il demandait ? Elle n'avait eu que ce qu'elle méritait ! Et pourquoi avait-il fallu qu'elle remarque la bizarre couleur du jus d'orange... Il avait pris soin de vérifier que le produit se dissout bien dans l'alcool mais n'avait pas pensé aux jus de fruits. Si elle avait eu de la sympathie pour lui, elle aurait bu sans se méfier et aurait eu une mort plus douce...

Décidément, il ne pouvait plus tenir dans ce bureau. En outre, il fallait absolument qu'il voie Fabienne, maintenant. S'il restait un point faible, c'était bien celui-là. Si Fabienne apprenait que la prostituée avait été

assassinée, elle ferait vite le rapprochement et irait immédiatement tout dire aux flics.

Quand Boris fut sorti de l'usine, il regarda autour de lui sans voir son collègue, non plus que le chauffeur de Doussot. Il supposa qu'ils étaient ensemble dans le petit café voisin et décida d'attendre dans sa voiture à l'abri de la bruine. Par radiotéléphone, il appela le Hilton. On lui répondit que monsieur Greening n'était toujours pas rentré. Il ne pouvait donc rien faire de plus pour l'instant.

Aimé n'était toujours pas en vue et Boris se mit à réfléchir sur l'attitude de Doussot. Il était évident que celui-ci avait dit la vérité sur son emploi du temps de la nuit. Il n'avait donc absolument pas eu le temps de tuer Anne Laurent après qu'elle eut quitté l'Américain. Pourtant son instinct de policier suggérait à Boris que Doussot était pour quelque chose dans l'affaire. Il avait hésité avant de parler et calculé ses dires en fonction de ce qu'il supposait que Boris savait. Celui-ci avait-il eu raison de ne pas parler de Greening ? Il s'était privé de l'effet de surprise mais possédait un bon argument pour prouver le mensonge lorsqu'il aurait interrogé l'Américain et lui aurait fait confirmer que Doussot était effectivement au courant de sa rencontre avec Anne.

En tout cas, la solution paraissait s'éloigner. La même lancinante question revenait: pouvait-on imaginer un complice tuant Anne dans la nuit après son retour du Hilton ? Mais qui ? Avait-elle été droguée par Greening à l'hôtel ? Et pourquoi cet appartement mal chauffé ? Cela indiquait-il qu’Anne était effectivement partie de chez elle dans la nuit, avait été ramenée le matin à son appartement par un complice de Doussot, qui aurait ouvert la porte avec les clés prises dans le sac à main et l’aurait tuée ensuite ? Si l'explication était là, le tueur avait eu beaucoup de chance de ne pas tomber sur la femme de ménage...

Boris serra les dents. Il avait l'impression d'avoir sous les yeux toutes les pièces d'un puzzle sans pouvoir encore le résoudre, exactement le genre de situation dont il avait horreur et qu'il ressentait comme une insulte personnelle à son flair de flic.

La porte de la voiture s'ouvrit, faisant sursauter Boris et l'arrachant à ses pensées.

— Ouf, dit Aimé. Il a une solide descente, ton chauffeur. Moi, je buvais des cafés et je ne vais pas dormir de huit jours !

Boris mit le moteur en marche et le chauffage au maximum par charité pour Aimé qui claquait des dents.

— Alors ? demanda-t-il ensuite, il t'a appris des choses intéressantes ?

— Oui, dit Aimé fièrement. Figure-toi que son patron couche avec la femme de Ducat, le préfet.

— Je sais.

— Ah... fit Aimé, visiblement déçu. Je n'ai rien de mieux.

— Attends, tu as dit « couche »... Tu veux dire qu'il la saute régulièrement ou bien qu'il l'a draguée lundi soir ?

— Il couche avec elle de temps en temps depuis quelques mois...

— Ça c'est passionnant. Félicitations.

Boris était sincère. Marcel Doussot n'avait donc pas rencontré fortuitement Marie-Laure Ducat. Pourquoi avait-il présenté la chose comme le résultat d'un hasard ?

— On reviendra lui poser des questions quand on aura la preuve que c'est bien lui qui a arrangé le rendez-vous entre Anne et Greening. En attendant, voici ce que je te propose: tu rentres au bureau et tu demandes à Baba d'obtenir tout de suite un examen du compte en banque de Doussot sur, disons, les six derniers mois.

— C'est illégal, en tout cas si vite.

— Il le fera...

— Je vois d'ici les titres des journaux. « Encore une bavure policière... »

— La prochaine chose à faire est de rencontrer Greening au Hilton. On essayera demain matin.

Aimé fut secoué par une quinte de toux.

— A propos du Hilton, ils n'ont pas reconnu Anne sur la photo. Ils ne peuvent dire si c'est ou non la fille avec qui Greening a dîné hier soir.

— Nos affaires ne s'arrangent pas, soupira Boris, après avoir allumé une Gallia.

— Regarde, dit Aimé, montrant du menton la porte de l'usine devant laquelle ils étaient toujours stationnés.

La barrière venait de se lever et la BMW 735 manœuvrait dans la petite cour.

— Je me demande combien le chauffeur a d'alcool dans le sang, reprit Aimé, songeur. Pour un ancien gendarme...

— Suis-le, dit précipitamment Boris. Par radio tu demanderas qu'on t'envoie quelqu'un pour te relayer. Quand ce sera fait, tu vas au bureau faire ce qu'on a dit. Moi, je vais me taper une corvée épouvantable. Je vais tenter de séduire la jeune et jolie secrétaire.

— Pauvre malheureux, je te plains, ironisa Aimé en partant vers sa voiture.

Boris arriva en courant devant le poste de garde. En passant sans s'arrêter, il fit un geste de la main au gardien qui se levait.

— Juste oublié un truc. Ne vous dérangez pas. Je connais le chemin.

Normalement, le gardien aurait dû lui courir après pour l'intercepter, un visiteur ne devant jamais circuler seul dans l'établissement mais il faisait si froid, l'autre avait l'air si honnête...

Boris retrouva vite le bureau de la secrétaire, toqua légèrement et entra sans attendre. Sous l'effet de la surprise, elle eut un faux mouvement et se mit du rouge à lèvres sur le menton.

— Monsieur Doussot vient juste de partir, prévint-elle.

— Ah, bon ? Quel dommage... Après tout, peut-être pas... Je peux aussi bien parler avec vous.

— Parler de quoi ?

L'expression du visage était méfiante.

— Il faut que je vous explique... Je suis chargé de mission au ministère du Commerce extérieur.

— Ah bon...

La méfiance disparut au profit de la curiosité.

— Je ne suis pas venu voir votre patron pour un contrat particulier mais pour une étude générale que le ministre m'a demandé de faire sur les conditions dans lesquelles les chefs d'entreprise doivent travailler pour atteindre une efficacité optimale...

La secrétaire fixa Boris d'un air perplexe.

— Je vois...

— Or, vous êtes ici la mieux placée pour avoir une opinion valable sur ce genre de considérations de prospective macro-économique placée dans son

cadre évolutif.

— C'est-à-dire...

Il s'appuya des mains sur le bureau et se pencha vers elle, plongeant son regard dans les yeux verts.

— J'en étais sûr ! Je suis heureux de constater qu'on peut échanger des idées générales avec vous. Figurez-vous que la secrétaire du patron de Matra, avant-hier, n'avait aucune idée sur ce sujet ! Voyons, il est bientôt dix-huit heures. Nous serions mieux au bar du *Fouquet's* pour bavarder de ça autour d'un verre. On y va ?

Il se redressa sous le regard un peu hébété de la jeune femme. Dans le cerveau de celle-ci se mélangeaient la surprise, la peur de paraître aussi stupide que la secrétaire de Matra, l'image du *Fouquet's* où elle n'était jamais entrée, et aussi la séduction naturelle du beau et grand mâle devant elle. Elle se leva et suivit.

*

**

La circulation n'était pas trop intense et la filature assez facile, surtout que la BMW roulait lentement. Par radio, Aimé Brichot demanda qu'on lui envoie un équipe relais. Ce fut fait assez rapidement et il fut bientôt appelé par une voix qu'il reconnut, celle de Paul Tardet qui demandait la direction à prendre. Aimé lui ordonna de se diriger d'abord vers la porte de Saint-Cloud, promettant de nouvelles indications ultérieures.

*

**

Dans sa voiture, Doussot essayait de se détendre mais ne parvenait qu'à ruminer ses inquiétudes. Avait-il bien effacé toutes ses empreintes, chez Anne ? Une seule oubliée pouvait démolir toute la construction savamment montée. Une fois de plus, il se repassa en frémissant le film de la visite. D'abord, la sonnette, la poignée de la porte. Ça, il se souvenait parfaitement de les avoir nettoyées et, de toute façon, la femme de ménage était passée ensuite.

Anne avait été peu agréablement surprise de le voir et il avait eu du mal à lui faire décrocher la chaîne de sécurité. Pendant qu'il lui racontait ses bobards, elle se méfiait de plus en plus. Il s'était assis dans le fauteuil du salon en prenant garde toutefois de ne pas le toucher avec ses mains, mais il avait là aussi passé le chiffon, à tout hasard. Le problème c'est qu'il était sûr d'avoir essuyé partout où il était conscient d'avoir posé les mains mais il est bien difficile de se souvenir de tous les endroits qu'on a touchés au cours d'une heure...

Anne avait continué à l'écouter avec une hostilité croissante. Sentant venir le moment où elle allait se lever pour le chasser, il avait essayé autre chose:

— Bon, d'accord, je vais tout vous dire... Servez-nous d'abord un verre, s'il vous plaît...

Elle avait gardé son visage buté.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un whisky.

Avec une mauvaise volonté non dissimulée, elle avait sorti deux verres, servi du whisky sec pour lui, négligeant de proposer de la glace, un jus d'orange pour elle, tandis qu'il avait glissé le sachet dans sa main.

— Vous disiez donc ?

— Une seconde... Vous avez de la glace ?

Pendant qu'elle allait en chercher, il avait versé la poudre dans le verre. Quand il fut servi, elle avait insisté, le visage de plus en plus hostile:

— Alors ?

— Eh bien, j'avoue... Je suis venu pour faire l'amour avec vous. Je vous trouve si belle... Je me suis dit qu'il n'est pas juste que ce soit toujours les autres qui profitent de vous, et pas moi. Et en plus, c'est moi qui paye, enfin, ma société...

Au moins, comprenait-elle mieux ce langage.

— C'est madame Meyer qui fixe toutes les rencontres. Vous lui avez demandé ?

— Non, mais quelle importance... Elle me connaît bien. Je suis un de ses meilleurs clients. Je régulariserai demain.

— Eh bien, moi, je n’ai pas envie de me faire baiser par vous ce soir. Je vais appeler madame Meyer. Si elle me dit de le faire, d’accord. Sinon...

La barrière de la politesse venait de craquer. Anne s’était levée et avait pris son verre. Les mains de Doussot s’étaient crispées. Il avait cru un instant que c’était gagné. Mais, sur le point de boire, elle avait sursauté.

— Mais qu'est-ce qu’il a, ce jus ?

Il avait réalisé alors avec terreur que le jus de fruit avait pris une sale couleur grisâtre sous l'effet de la drogue. Doussot s'était senti envahi par la panique. Au moment où elle avait voulu se lever pour aller changer son verre à la cuisine, il avait bondi, couteau en main.

— Reste assise, connasse !

Elle s’était mise à hurler.

— Ta gueule, ou je te crève l’œil !

Elle avait, à ce moment, perdu toute capacité de raisonnement. Penchée en arrière sur sa chaise pour fuir le couteau qui avançait vers ses yeux, elle gardait la bouche ouverte et hoquetait avec des petits soubresauts nerveux. Il avait pris le verre.

— Bois ça !

Elie était bien incapable de faire un geste cohérent, trop paralysée par la terreur pour obéir, claquant des dents, visage blanc. Il ne fallait pas qu'elle s'évanouisse. Il n'avait qu'un seul sachet, surtout ne pas renverser le liquide... Il fallait attendre qu'elle se domine un peu, pour devenir capable d'obéir à l’ordre qui allait la tuer, mais pas trop cependant pour comprendre qu'en renversant le verre elle lui ôtait toute raison de vouloir sa mort...

— Mais... Mais...

Elle essayait de parler, n'arrivait qu'à bafouiller. Vite, tenter le tout pour le tout.

— Bois ça ! Bois ça ou je te crève cet œil !

Il savait qu'elle avait une sorte de phobie de tous les objets pointus, au point de ne pas être capable d'utiliser une aiguille pour simplement recoudre un bouton, et pouvait effectivement constater la terreur absolue que provoquait la pointe du couteau, maintenant à quelques millimètres du globe oculaire.

— P-pourq-quoi... qu'est-ce...

La voix était rauque, déformée, presque incompréhensible.

— C'est pour mieux jouir en baisant ! Bois ! Je compte jusqu'à trois et je crève...

Il appuyait le verre contre les lèvres décolorées. De sa main droite, il avançait le couteau jusqu’à toucher la cornée, attentif à ne pas marquer. La tête était bloquée contre le dossier de la chaise.

— Un... Deux...

Elle avait fait un mouvement des lèvres et une joie démente avait envahi Doussot. Elle cédait... Il avait penché un peu plus le verre. Quelques gouttes avaient glissé sur le menton mais le liquide avait commencé à couler dans la bouche. Ça avait été long, difficile. Elle ne parvenait pas à déglutir, s’étouffait, cherchait encore à crier et il fallait à nouveau avancer le couteau jusqu’à toucher le blanc de l’œil...

Quand elle eut bu, il s’était demandé combien de temps elle allait tenir encore. Il avait un peu relâché la menace du couteau. Elle hoquetait des sanglots secs. Pourvu qu’elle ne vomisse pas...

— Qu'est-ce... Vous... m’avez... empoisonnée...

— Mais non, calme-toi. C’est pour mieux jouir...

— Menteur ! C’est du poison ! Mon Dieu... Au secours !

— Tais-toi, ou je te crève les yeux !

Mais elle s’était remise à crier de plus en plus fort, aigu, comme une furie.

— Au secours ! Oh, mon Dieu, Au secours ! Pas mourir ! Non ! Je ne veux pas ! Non !

Lâchant le couteau, il l’avait giflée de toute sa force mais elle avait dépassé le stade de la peur, elle n’était qu’une bête qui hurle pour survivre, ayant enfin compris par son instinct que c’était la seule solution, la dernière. Avec toute la violence dont il était capable, il l’avait jetée contre le canapé. Elle hurlait toujours, de plus en plus démente. Il avait enfoui la tête dans un coussin. Elle n'avait pas beaucoup de force, trop terrorisée pour se débattre. Le coussin étouffait bien les cris et on ne risquait plus de l'entendre de l'extérieur. Au bout d'un temps interminable, le corps s'était fait mou, les cris étaient devenus râles, puis avaient cessé. Doussot avait desserré l'étreinte. Elle avait essayé encore quelques mots indistincts et s'était effondrée lourdement.

Ouf, avait-il pensé. Il était inondé d'une sueur grasse. Il était allé vers le whisky, avait pris la bouteille d'une main tremblante et en avait avalé de grandes lampées.

Avait-il pensé à essuyer les empreintes sur la bouteille ? Pour les verres, il en était certain, mais pour la bouteille ? Ah, oui, il se souvenait maintenant, il l'avait bien fait...

Après, il fallait, pour que la mise en scène soit cohérente, que la fille ait du sperme dans le vagin quand on l'autopsierait. C'est une des premières choses que font les légistes, à l'autopsie des femmes, la recherche d'une éventuelle présence de sperme. Doussot avait tiré le corps sur le tapis. La respiration lui semblait normale. Il avait commencé par enlever les chaussures puis les bas, la culotte. La jupe était venue assez facilement. Le plus difficile avait été le chandail. Enfin, il avait ôté le soutien-gorge après l'avoir retournée.

L'ayant mise sur le dos de nouveau, il avait soufflé un peu, était allé ranger les vêtements dans la chambre puis était revenu la regarder. Avec ce genre de filles nettement plus petites que son mètre quatre-vingts, très jeunes et paraissant plus jeunes encore, il avait l'impression de faire l’amour à des gamines, et c'est d’ailleurs à cause de ce goût pour les fillettes qu'il en était là...

Il voyait Anne nue pour la deuxième fois seulement. Quelques mois plus tôt, il l'avait « essayée », quand elle était entrée chez Adeline Meyer, et avait, dès la pénétration, senti que la fille le trouvait antipathique. Mais pourquoi aussi cette pute se permettait-elle d'avoir des sentiments ?... Elle était payée pour écarter les cuisses ou présenter son cul, pas pour juger le client.

Et pourquoi toutes les autres le détestaient-elles aussi, à la fin ?...

Pour arriver à mettre du sperme dans le corps, il fallait commencer par avoir une érection, et celle-ci ne venait pas vite. Alors, il s'était penché, avait écarté davantage les jambes, posant un pied sur une chaise, l'autre sur un fauteuil et fixé son regard sur l'étonnant petit sexe au minuscule triangle sombre. Le petit sexe faisait vraiment penser à celui d'une fillette et Doussot avait senti une onde de chaleur se propager dans son ventre. Baissant pantalon et slip, il s'était mis à se masturber pour amplifier et assurer son érection.

Ça avait été long et il avait cru qu'il n'y parviendrait jamais. Enfin, bien que peu glorieuse, la raideur lui avait paru suffisante. Il s'était couché sur le corps inerte, avait réussi à pénétrer et s'était mis à besogner. Pour s'aider, il avait fantasmé qu'il était sur une morte — elle le serait bientôt par sa volonté — et ceci lui avait procuré un sentiment de monstrueux dégoût, d'un acte répugnant qui, loin de lui faire perdre ses moyens, l'avait excité vigoureusement. Son membre avait pris une rigidité honorable et c'est avec une jouissance dont il ressentait pourtant l'horreur malsaine qu'il avait fini par atteindre son but.

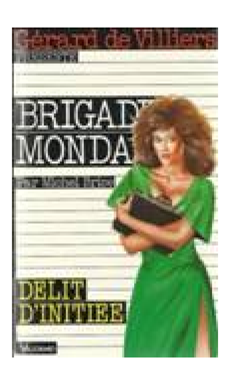
Aimé n'avait aucun mal à suivre la voiture de Doussot. Celui-ci avait pris les quais vers le pont de Sèvres qu'il traversa. Il continua vers la porte de Saint-Cloud mais obliqua dans une des petites rues qui rayonnent autour de la place Marcel-Sembat, à Boulogne, et s'arrêta devant l'entrée d'un grand immeuble moderne au 224 rue Thiers. Là, il descendit, laissant son chauffeur garer la voiture un peu plus loin. Aimé cria l'adresse par radio à Tardet, arrêta sa voiture à un endroit interdit et se précipita. Quand il arriva dans le hall de l'immeuble, les portes de l'ascenseur se refermaient.

Comme il n'y avait aucune indication de l'étage atteint, Aimé se lança dans l'escalier, espérant ne pas avoir à courir jusqu'au dernier des dix ou douze étages de l'immeuble. Au premier, il avait encore quelques secondes de retard qu'il rattrapa avant le deuxième où il vit la lumière passer entre les panneaux métalliques de la porte de l'ascenseur, mais où il fut retardé par une dame sortant de chez elle encombrée de sacs, qui le regarda courir avec une curiosité non dissimulée. Au troisième, encore un peu de retard et un souffle bien court... Par chance, un peu avant d'arriver au quatrième, il entendit les portes coulisser et s'arrêta pour ne pas être vu. Il y avait deux appartements par étage. C'est à celui de gauche que Doussot alla sonner. On lui ouvrit immédiatement. Quand l'inspecteur Brichot arriva, il n'y avait rien à voir, sauf le nom près de la sonnette: Fabienne Landau.

Aimé réfléchit. Il ne pouvait rien faire de plus ici, et surtout pas sonner pour demander des explications. Reprenant son souffle, essayant de dominer sa toux, il se mit à redescendre posément les quatre étages, croisa en bas la même dame qui le dévisagea d'un air ahuri et retrouva sa voiture dont une contractuelle s'occupait déjà. Il dut sortir sa carte de police pour éviter un P. V.

Pendant ce temps, Boris était arrivé sur les Champs-Élysées et avait pu garer sa voiture presque en face du *Fouquet's*. Il avait eu largement le temps d'apprendre que sa fausse blonde s'appelait Sylvie Chalande, d'endormir le reste. de sa méfiance et de commencer à sympathiser. Quand elle eut absorbé son deuxième kir au champagne, Boris avoua qu'il avait été séduit par l'exceptionnelle distinction de son charme raffiné et qu'il ne faisait en vérité aucune étude sur l'efficacité optimale. Elle reconnut qu'elle préférait cela, vu qu elle n'avait vraiment rien à dire sur le sujet. Ils éclatèrent de rire. Elle accepta sans se faire prier de dîner sur place et Boris se dit qu'il n'aurait aucune peine à lui faire dire tout ce qu'elle pouvait savoir sur son patron.

CHAPITRE VIII



Arrivé chez Fabienne Landau, Doussot entra sans un mot, s'effondra dans un des fauteuils du salon et attaqua tout de suite:

— Tu as fait tout ce que je t'ai dit ?

— Oui, répondit-elle en s'asseyant sur une chaise éloignée.

— Parfait.

— L'employé m'a fait remarquer que je n'avais pas dix-huit ans depuis bien longtemps.

— Ce n'est pas son problème. Même à dix-huit ans et un jour, on a le droit d'avoir un compte en banque et d'acheter des actions.

— Maintenant, il faut qu'elles montent, si tu ne veux pas perdre tes cinq millions. Tu es vraiment sûr de toi ?

— Oui... Enfin, j'aurais préféré que Greening ne s'affole pas comme ça. Je suis sûr que c'est à cause de sa disquette. Je voudrais bien savoir ce qu'elle contient. En tout cas, je me serais bien passé de ce problème. On ne pouvait pas prévoir... S'il n'avait eu que le dossier Lamibal dans sa serviette, il se serait certainement écrasé. Il n'a rien à gagner à ce qu'on en parle et rien à perdre à se taire... C'est quand même bien emmerdant d'avoir été obligé de tout piquer au lieu de noter seulement le nom de Lamibal et les conditions de l'acquisition.

— Tu peux me réexpliquer, demanda Fabienne, comment on peut gagner tant d'argent avec les achats à terme ? J'avoue que j'ai du mal...

— Pourtant c'est bien simple. Tu as commandé ce matin pour cinquante millions d'actions Lamibal, à un prix ferme et payables à la fin du mois boursier. Tu as versé dix pour cent de la somme, donc cinq millions, en acompte. Si les actions baissent de, par exemple, dix pour cent, elles ne vaudront plus que quarante-cinq millions. D'accord ?

Elle releva une mèche blonde qui descendait sur son front.

— Pour l'instant, je te suis. Cinquante moins dix pour cent, ça fait bien quarante-cinq.

— Donc, à la fin du mois, tu revends tes actions pour les quarante-cinq millions qu'elle valent à ce moment-là. Comme tu les avais achetées cinquante, tu perds cinq, soit la totalité de ton acompte.

— Espérons qu'elles vont plutôt monter, même si c'est ta mise à toi, par la mienne.

Avant de répondre, il prit le temps d'allumer une cigarette et Fabienne se leva pour aller chercher un cendrier dans une autre pièce.

— Si l'acquisition de Lamibal est maintenue, reprit Doussot, elle va forcément être annoncée la semaine prochaine, ou même avant. Alors, les actions ne vont pas baisser du tout mais doubler. Elles vaudront alors cent millions. Tu les revendras à ce prix le jour même où il faudra que tu payes le reste du prix d'achat. Comme tu les auras achetées pour cinquante, le bénéfice est facile à calculer.

— C'est fascinant que l'on puisse se faire tant d'argent si facilement.

— C'est facile... quand on est au courant. Mais quand on est légalement au courant, comme les dirigeants de Lamibal ou ceux de la boîte de Greening, c'est interdit car on est « initié » et ces gens sont très surveillés. C'est pour ça que cette lope de Greening n'a jamais voulu me dire avec quelle boîte française il négociait, bien qu'on soit en relation pour de nombreux sujets.

— Tu veux un verre ?

— Non, pas le temps. Je vais juste te sauter en vitesse. Fous-toi à poil. Tu vas me sucer pour que je bande. Après, tu me montreras tes fesses.

Fabienne Landau se détourna pour se déshabiller. Ce n'était pas par pudeur, mais pour que Marcel ne voie pas l'expression de dégoût qu'elle ne pouvait dissimuler sur son visage. Plus que les actes, la grossièreté des mots qu'il employait pour les décrire lui paraissait chaque jour plus insupportable. Heureusement que tout cela allait bientôt se terminer...

En regardant Fabienne se détourner pour se mettre nue, Marcel Doussot ne put retenir un rictus de plaisir malsain. Une fois de plus, il avait réussi à l'écœurer. Il en était arrivé à jouir davantage par les mots sales, par les idées nauséeuses que grâce au plaisir que l'on tire des femmes par les mains et le sexe.

D'ailleurs, ses véritables rapports sexuels étaient de moins en moins fréquents, il devenait de plus en plus pervers, le savait et en était heureux. Il avait joui comme rarement dans sa vie sur le corps agonisant d'Anne. Il savait que, bientôt, il ne pourrait plus du tout éjaculer mais s'en moquait.

Le plaisir parfait, désormais, ce serait une gamine de seize ans que l'on déculotte, que l'on touche du bout des doigts entre les fesses, que l'on souille, surtout, que l’on salit avec des mots obscènes, des attitudes répugnantes, que l'on oblige elle-même à des gestes qui la rendent malade de honte...

« Voyons, se dit-il en regardant le slip tomber. Je suis un assassin soupçonné. Mais j'ai un alibi absolument parfait. Ma femme a fichu le camp à cause de mes mineures. Pourtant cette morue ferait mieux de se cacher, après tout ce qu'elle a fait... Dans très peu de temps, elle va s'apercevoir que je lui ai fauché les trois quarts de son héritage. Mais d'ici là, j'en aurai mis dix fois plus dans ma poche et j'aurai changé de pays.

« Fabienne en est arrivée à me haïr. Là, faire attention. J'ai besoin d'elle pour récupérer mon fric. Bien tout verrouiller avant qu'elle comprenne que je vais la larguer sans un rond. Dommage que je n'aie pas pu faire toute l'opération à mon nom. Trop risqué... Avec ma combine, le temps qu'ils remontent tout le système, si par malheur ils y arrivent un jour, je serai dans un pays plus civilisé où on peut se payer un gosse pour un plat de viande et où la police a d'autres chats à fouetter que de protéger les enfants... »

Fabienne s'approchait. Doussot posa son veston sur le dossier d'une chaise. Elle l'aida à baisser le pantalon. Il s'assit sur le canapé et elle prit la totalité du membre dans sa bouche. Le contraste était saisissant entre le frais visage de fille jeune et le corps mou et prématurément fatigué de cet homme de quarante-cinq ans. Elle suçait habilement mais rien ne venait. Alors, elle se mit à lui piquer les reins d'un ongle vif et une petite raideur se manifesta. A la limite de la nausée, elle continua à sucer, à exciter le bout sensible d'une langue agile.

Elle aurait voulu être sourde pour ne plus l'entendre rabâcher « Elle a bon goût ? Je ne l'ai pas lavée depuis ce matin. Elle sent fort, non ? » Enfin l'érection se développa, finit par devenir suffisante. Il fallait se dépêcher. Fabienne se mit le torse sur la table, le ventre en porte-à-faux, chaque genou sur une chaise, écartelée. La position était pénible. Il se plaça debout derrière elle. La mince tige entra sans forcer et il commença aussitôt ses « Dis-moi ce que tu as dans le cul... ».

« Comment ai-je pu en arriver là ? » se demanda-t-elle une fois de plus. Parfois, elle essayait de trouver dans ses souvenirs, souvent heureux, des raisons de ne pas haïr Doussot. Elle se répétait dans ces moments tout ce qu'il avait réellement fait pour elle. Elle était consciente qu'elle ne serait aujourd'hui, si elle ne l'avait pas trouvé sur son chemin, qu'une ouvrière sans qualification, abonnée au chômage et avec une vie désespérée en perspective... Oui, c'est vrai, elle serait tout sauf cette brillante étudiante en première année de droit, après avoir rapidement rattrapé son retard scolaire et passé son bac l'été dernier... Pourtant, tout en étant parfaitement consciente de tout ce qu'elle lui devait, elle le haïssait.

C'est tout à fait par hasard que Fabienne avait fait la connaissance de Doussot. A l'époque, elle avait quatorze ans et ses parents étaient morts depuis six mois au bord d'une route, comme tant d'autres, dans de la tôle broyée. C'est chez la sœur de sa mère et le mari de celle-ci qu'un juge de

tutelle indifférent l'avait placée. Elle était déjà d'un caractère révolté, la mort de ses parents l'avait fermée un peu plus. La baisse de ses conditions de vie n'avait rien arrangé. La tante Marie était dactylo par épisodes, entre ses périodes de chômage et tonton Roger Durain, câbleur dans une usine d'électronique où Marcel Doussot était un directeur en vue.

Tout avait commencé quand l'oncle eut découvert un moyen, une astuce, pour accélérer certaines opérations de soudure et en améliorer la qualité. La direction lui accorda une prime et l'invita quelques mois plus tard, un peu avant Noël, avec les autres employés méritants de l'année et leurs familles (ainsi que quelques journalistes qui ne manqueraient pas de commenter dans les journaux professionnels les méthodes de motivations en vigueur dans l'entreprise) à un petit cocktail dans la cantine, décorée pour la circonstance d'un sapin et de branches de houx.

Fabienne but du champagne. C'était le premier de sa vie. Doussot engagea la conversation avec elle. Il était charmant, surtout vu à travers l'émotion de l'alcool. Il parlait bien, elle ne comprenait pas grand-chose de ce qu'il disait, mais se sentait heureuse. Les deux heures du coktail passèrent comme un rêve. En sortant son oncle dut la soutenir par le coude.

C'est dès le lendemain, d'après ce qu'elle apprit plus tard, que tonton, malade de timidité, fut appelé à l'imposant bureau de Marcel Doussot. On le fit asseoir, la secrétaire servit le café dans des tasses en porcelaine. C'est lui, alors, qui croyait vivre un rêve... Doussot fut obligé de se répéter beaucoup car l'autre était trop abasourdi pour que son intelligence fonctionne normalement.

Ce qui ressortait des explications patientes était que Doussot, sans enfant et souhaitant aider ceux qui le méritaient autour de lui, avait remarqué en Fabienne une nature fière et capable de monter haut dans la vie, pourvu qu'on lui en donne la possibilité.

Doussot et sa femme proposaient donc tout simplement à tonton de prendre en charge l'éducation de sa nièce sans rien demander en échange que la possibilité de la voir épisodiquement pour suivre ses progrès.

Tonton avait déjà remarqué que Fabienne était fière et ombrageuse. Il ne se doutait pas qu'elle pût avoir de l'ambition, mais pourquoi pas... Avant d'avoir réalisé ce qui lui arrivait, il avait accepté d'en « discuter entre amis » le lendemain à l'heure de l'apéritif chez les Doussot.

Pour le cas où un doute serait né dans l'esprit des Durain quant à la pureté des intentions des Doussot, madame Rolande Doussot fut présente et parla beaucoup des actions qu'elle menait dans différentes associations caritatives. Et puis, peut-on avoir des idées malhonnêtes dans une villa de trois cents mètres carrés à Jouy-en-Josas, une des plus chères banlieues de Paris ?

Tout alla très vite ensuite. Fabienne fut inscrite dans un établissement scolaire privé pour enfants de riches et à des cours particuliers intensifs de remise à niveau.

Le premier jour, les autres élèves snobèrent sa robe de Prisunic. Mais quand on vit madame Doussot venir à la sortie avec le chauffeur et la BMW pour amener Fabienne faire les magasins, et la tenue de celle-ci le lendemain, on se disputa son amitié... Aux vacances scolaires de février, Fabienne partit apprendre à skier en Autriche avec les Doussot. A Pâques, elle les suivit à Madère. Avant les grandes vacances, l'habitude était établie qu'elle passe un week-end sur trois ou quatre avec ceux qu'elle appelait parfois ses « parrains ». Cette période fut merveilleusement heureuse.

C'est donc tout naturellement qu'elle les suivit sur la Côte d'Azur pour une semaine en juillet. Elle se retrouva au centre naturiste du cap d'Agde avant d'avoir compris ce qui lui arrivait. Elle voulut protester mais n'osa pas. Silencieuse, yeux baissés, elle sortit de la voiture et monta avec les Doussot dans l'appartement qu'ils avaient retenu.

— Ça va nous faire énormément de bien de vivre au naturel pendant quelques jours, dit Rolande. N’est-ce pas, ma chérie ?

— Oui, balbutia Fabienne.

— Il fait horriblement chaud, constata Marcel. Quand on sort de la voiture climatisée, on a l'impression d'entrer dans un four. Je vais me mettre en tenue immédiatement.

Fabienne s’affola. Elle croyait qu'il allait baisser son short devant elle mais il se dirigea vers la salle de bains.

— C'est la première fois que tu fais du naturisme ? demanda Rolande.

— Oui.

— Alors, ça va te faire drôle, au début. Viens avec moi dans ma chambre. Je vais t'aider.

Elle n'avait pas dit « Veux-tu faire du naturisme ? » mais « Tu fais du naturisme ». « Elle n'imagine pas, se disait Fabienne, que je puisse ne pas vouloir. Et si je refuse ? Je leur gâche leurs projets. Ils ne peuvent pas rester ici avec moi habillée. Ils vont me trouver trop conne. Vont-ils se fâcher, ne plus s'occuper de moi, me renvoyer à tonton ?... Ils ne me doivent rien, moi je leur dois tant... »

Rolande venait de refermer la porte de la chambre.

— Tu vois ma chérie, c'est tout simple. Tu fais comme moi. Fais comme moi, je te dis ! D'abord les chaussures, la robe... Tiens, tu as un jupon. Tu es folle, par cette chaleur... Maintenant, le soutien-gorge. Voilà, c'est bien. Tu sais que tu as une très jolie poitrine ? Ne fais donc pas cette tête de chien battu... Il serait vraiment stupide de la cacher. Tous les gens qui sont ici voient davantage de corps nus dans leur journée qu'un médecin dans une année, et tu n'es pas gênée devant ton docteur... Allez, baisse-moi cette culotte de bonne sœur qui ne t'arrange pas... Voilà... Tu vois bien que tu y arrives...

« En fait, se disait Fabienne, affreusement malheureuse, ce serait moins difficile devant des inconnus. Mais avec Marcel, me montrer comme ceci, voir son... »

C'est dans un état second qu'elle se laissa pousser dans la salle de séjour. Doussot s'y trouvait déjà, nu, bien sûr, un verre à la main. Il fit semblant de ne pas remarquer la gêne de la petite qui marchait jambes serrées, bras à la hauteur des seins.

— On y va, dit-il. Je suis en manque d'eau salée comme un drogué de sa morphine.

Il y allèrent. Fabienne constata qu'elle s'habituait extrêmement vite. Dès le soir, elle se promenait dans l'appartement devant ses hôtes juste vêtue d'une chemise courte qui s'arrêtait au ras des fesses, ne sachant pas que cette tenue était infiniment plus érotique qu'une totale nudité. Au bout de trois jours, elle s'étonnait qu'on puisse éprouver le besoin de mettre un maillot pour se baigner...

C'est le quatrième jour que Rolande repartit. Fabienne ne sut pas pourquoi et trouva tout naturel de rester seul avec son ami, son parrain. Dans l'après midi, ils allèrent se baigner, comme à l'habitude. Au retour, vers six heures, elle commença à se doucher dans la baignoire pour enlever le sel de sa peau, ne voyant aucun mal à ce qu'il entre aussi dans la salle de

bains. Comme elle répandait un peu d'eau sur le carrelage en se douchant le dos, il dit:

— Attends, je vais t'aider.

Lui prenant la poignée de la douche, il augmenta la puissance du jet et se mit à l'arroser. C'était si agréable, ces gouttes à peine tièdes, après la morsure du soleil, qui picotaient la peau, ruisselaient sur les reins... Marcel l'arrosait des cheveux aux genoux, de loin, inondant toute la pièce. Ils riaient. Puis elle se mit de face, yeux fermés, offrant son visage aux éclaboussements. Du visage, le jet descendait, remontait. Le bout des seins se durcit, et c'était bon. Ce n'est qu'avec plusieurs secondes de retard qu'elle réalisa l'arrêt du jet sur son sexe et les frissons qui y prenaient leur source.

— Arrêtez... Pas là, voyons...

A cet instant, elle ne voyait dans la scène qu'un jeu innocent, avec peut-être quelque maladresse involontaire.

— Pourquoi ? Au contraire, il faut laver cet endroit encore plus soigneusement.

Et le pommeau de la douche se rapprocha, le jet frappa fort, très précis. Fabienne eut tout de suite une sorte de secousse brutale, incontrôlée dont elle ne comprit que plus tard qu'il s'agissait d'un début d'orgasme...

Par réflexe, elle se remit face au mur.

— Bon, on va arrêter là, dit-il. Je vais te passer du savon dans le dos et tu n'auras plus qu'à te rincer.

Fabienne fut tentée de refuser, mais pour quelle raison ? Ce même après-midi, elle lui avait bien demandé de lui passer de l'huile solaire dans le dos et n'avait trouvé aucun mal ni éprouvé aucune sensation particulière lorsque les mains de l'homme étaient descendues jusque sur les fesses... Seulement sur la plage, au milieu de la foule, certains gestes n'ont pas la même signification que dans l'intimité de deux corps nus qui se frôlent... Elle voulut le lui dire mais ne trouva pas les mots, l'esprit encore trop confus par ce qu'elle venait d'éprouver et qui était si fort, si... délicieux.

Les mains savonneuses qui commencèrent à masser les épaules étaient celles qui avaient passé l'huile solaire, et leurs mouvements peu différents. D'où venait alors cette sensation si trouble ? Les gestes étaient habiles. Elle avait beaucoup nagé et le massage effaçait admirablement les traces de

fatigue musculaire. Au bout de quelques instants, Fabienne se détendit. Le massage n'avait rien de répréhensible, et il était si agréable... Marcel était gentil, un point c'est tout. Elle sentit sans crainte les mains descendre sur les omoplates, le haut des reins, les fesses, les cuisses. Ses muscles se détendaient. Elle se sentait bien. Dommage que ça soit en train de se terminer... Mais les mains remontèrent sur les fesses. Le massage se transforma en caresse érotique.

— C'est agréable, non ?

— Oui... Mais...

— Pourquoi « mais »... Il n'y a pas de mal. Tourne-toi, maintenant.

— Mais...

— N'aie pas peur...

Elle obéit pour qu'il cesse de lui palper le derrière. Il remit du savon sur ses mains, preuve de l'innocence de ses intentions. Il recommença par le cou, les épaules et, de nouveau, ce fut bien agréable. Elle eut un sursaut quand les deux mains emprisonnèrent ses seins.

— Non, pas là, s'il vous plaît. Non, je vous en prie...

— Eh bien, j'arrête tout de suite...

Les mains glissèrent sans hâte vers les hanches et Fabienne s'étonnait du plaisir qu'elle en éprouvait. Elle se rendait compte qu'elle perdait la maîtrise d'elle-même et l'acceptait. Après les hanches, il massa l'extérieur des cuisses jusqu'aux genoux, remonta.

— Mets un pied sur le bord de la baignoire, là, comme ceci, que je puisse finir.

Fabienne avait l'impression d'être ivre, elle qui ne l'avait jamais été. Le peu de raison qu'elle conservait lui criait qu'on n'écarte pas largement ainsi les cuisses sous le nez d'un homme. Mais son corps était merveilleusement bien, les caresses de l'homme étaient si agréables... Et Marcel avait tant vu son sexe depuis quelques jours qu'il devait y être habitué...

— Bon, je vais finir. Il faut se laver partout, tu le sais bien. N'est-ce pas que tu sais qu'il ne faut négliger aucun endroit ? N'aie pas peur, je sais ce que c'est, une fille. Laisse-toi faire. On est entre copains...

Les mots parvenaient à la conscience de Fabienne dans une sorte de nuage qui voilait leur sens. Elle laissa Marcel lui ceinturer brutalement la taille du bras gauche pour l'empêcher de glisser, et une main se plaqua sur

son sexe offert. Elle serait tombée sans le soutien du bras tant l'impression fut forte. Elle voulut se reprendre, s'enfuir, mais il la tenait fermement. Et le plaisir montait si vite, si violemment, donné par le doigt glissant dans la fente, le clitoris habilement manipulé... Elle cria et ce fut cette fois plus de plaisir que de protestation.

Dans un brouillard, elle se sentit emportée, posée toute savonneuse sur le lit, entendit vaguement Marcel qui parlait de gentille petite fille, puis se rendit compte qu'on lui écartait fortement les jambes avant de se sentir écrasée par le poids de l'homme. Elle redescendit un instant sur terre à cause de la douleur qui frappa brutalement au plus profond de son ventre et se laissa de nouveau emporter comme par une vague puissante...

Fabienne n'en voulut pas immédiatement à Marcel de ce qu'il lui avait fait. Elle avait l'impression d'avoir été consentante. De plus, elle était trop bouleversée par la découverte du plaisir pour penser à autre chose pendant quelque temps. Les dix jours qu'elle passa seule avec lui, car la semaine prévue se prolongeait, furent une sorte de lune de miel.

Ils ne fréquentèrent presque plus la plage. Ils faisaient l'amour trois fois par jour et c'était chaque fois des orgasmes plus violents. Il fut gentil pendant toute cette période. Il n'exigea pas d'elle des gestes ou des actes qui lui répugnaient, comme il le fit plus tard. Par exemple, elle refusait de lui toucher le sexe et il devait se mettre lui-même les préservatifs qu'ils utilisèrent jusqu'à ce qu'elle commence à prendre la pilule.

Elle n'acceptait pas davantage les caresses buccales ni, à plus forte raison, toute idée de sodomisation. Parfois il en plaisantait:

— Pour tes quinze ans, je vais t'offrir une magnifique minette. Tu vas jouir comme une folle. Tu verras...

— Non, je vous en supplie, pas ça... Pas encore...

Ce n'est que plus tard, après le retour à Paris, que Fabienne fut contrainte de se livrer à ces pratiques qui la rebutaient auparavant. La minette promise fut la première. C'est par surprise qu'il plaqua la bouche sur son sexe et qu'il se mit à aspirer, à jouer de la langue avec le clitoris qui gonflait. Après une courte lutte, Fabienne fut vaincue par son plaisir et accepta avec bonheur l'idée de recommencer.

La première sodomisation fut un viol. Une fois de plus, il avait réussi à l'emmener en week-end seule, sans Rolande. C'était en octobre, à Biarritz. Il faisait admirablement beau. Ils avaient passé l'après-midi sur la grande

plage, bien qu'on ne puisse s'y mettre nu. Pendant qu'il était parti se promener en direction du phare, elle avait engagé la conversation avec une bande de copains, deux garçons et une fille de son âge. Un marchand de glaces passant, elle n'avait vu aucun mal à prendre de l'argent dans le porte-monnaie de Marcel pour acheter quatre esquimaux.

Les autres étaient partis bien avant que Marcel revienne. Il s'était aperçu immédiatement du larcin et avait traité Fabienne de « petite voleuse ». Elle avait protesté, pleuré, mais il avait rapidement raflé leurs affaires de plage et était parti à grands pas. Elle avait dû courir derrière lui pour, au moins, arracher du sac un soutien-gorge afin de ne pas quitter la plage les seins à l'air.

A l'hôtel, elle avait recommencé à essayer de s'expliquer en pleurant. Mais il ne voulait pas écouter.

— Tu mérites une bonne fessée. Baisse ton slip !

Elle se mit nue et se coucha sur le dos, cuisses ouvertes, espérant lui donner d'autres idées, sans résultat.

— A plat ventre ! Montre-moi ton cul !

C'était la première fois qu'il utilisait ce mot devant elle et cela augmenta son désarroi. Elle obéit avec un sentiment d'impudeur, bizarre, devant un homme qui l'avait déjà tant vue et tant caressée.

Elle avait espéré une correction symbolique. Le premier coup lui arracha un hurlement. Elle ne pouvait pas supporter ça...

— Non... Je vous en supplie... Arrêtez... Je ferai tout ce que vous voulez, mais pas ça...

— Alors, prépare-toi à une nouveauté.

Elle comprit instantanément.

— Non, je vous en supplie...

— Tu préfères que je continue à te battre ?

Pour toute réponse, elle se remit à pleurer, vaincue.

Elle hurla de souffrance quand il la força, avait l’impression d'être entièrement déchirée. Elle était anéantie de honte. Une phrase l'obsédait: « Je suis une voleuse enculée, je suis une... » L'homme sur son dos avait commencé ses coups de reins rythmés. La douleur était moins forte. Restait l'humiliation... Il avait passé ses mains sous elle pour lui prendre les seins, mains qui savaient donner tant de plaisir quand elles voulaient se faire

douces... Il murmurait des « Ma petite fille chérie, ma toute petite qui joue au docteur ». Il n'était pas si méchant, au fond, et c'est vrai qu'elle méritait une punition pour avoir fouillé dans la sacoche personnelle de son parrain...

Un nouveau coup de reins déclencha en elle une curieuse onde de chaleur. Ce n'était pas le plaisir précis et pointu d'un attouchement du clitoris mais, quoique beaucoup plus diffus, tout aussi réel et s'étendant progressivement... Elle avait cessé de pleurer. Elle lutta un peu pour refuser son plaisir, un peu par honte d'en éprouver de cette façon et aussi par pudeur vis-à-vis de Marcel, puis se laissa complètement aller. Elle soupira, gémit, cria les mêmes « Oui, oui, oui... » que dans ses orgasmes habituels et en éprouva un puissant juste au moment où il se répandit.

Fabienne s'arracha à ses souvenirs et revint dans le présent. Elle se dit que sa vie avec Doussot était heureusement presque finie. Bientôt, cette période des quatre dernières années ne serait plus qu'une parenthèse, un souvenir...

« Bientôt, je vais lui piquer l'argent qu'il est en train de voler et partir avec Xavier. Avec Xavier, l'amour est une fête que l'on fait à deux sans chercher à salir l'autre. Je n'aurai pas de remords. Mon dépucelage à quatorze ans et tout ce qu'il a fait avec mon corps valent mille fois plus que l'argent des études et des robes... Une vraie prostituée lui aurait certainement coûté beaucoup plus... »

Le temps paraissait interminable à Fabienne. La position était vraiment inconfortable et ce membre qui allait et venait, le même qui autrefois lui donnait tant de plaisir, ne provoquait plus aujourd'hui qu'une simple gêne physique locale au muscle distendu. Elle essaya de s'imaginer que c'était Xavier qui la pénétrait, mais en vain... Marcel avait de plus en plus de mal à jouir...

Enfin, elle sentit le membre se dégonfler et sortir. Elle put se remettre debout. Ses jambes ankylosées étaient douloureuses et ce n'était pourtant pas le moment de manquer de réflexes.

Comme à son habitude, Doussot se dirigea vers les toilettes, vêtu de sa chemise et de ses chaussettes vertes, toujours cravaté de soie verte.

Alors Fabienne glissa une main rapide sous les coussins du canapé, sortit une feuille de papier pliée en huit, lança l'autre main dans la poche intérieure gauche du veston toujours sur le dossier d'une chaise, sortit le portefeuille, l’ouvrit fébrilement, en tira une feuille de papier d'apparence

identique à l'autre, fit la substitution, puis remit le portefeuille à sa place et le papier volé sous les coussins. Déjà la chasse d'eau se faisait entendre. Quand Marcel revint, il la vit en train de remettre ses bas.

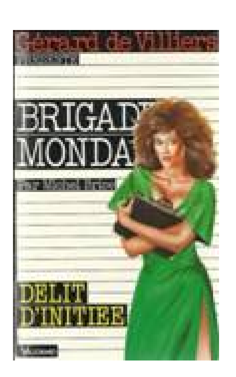
Lorsqu'il fut parti, elle reprit le papier qu'elle venait de subtiliser et le déplia avant de finir de se rhabiller. C'était bien le bon, cette fois... Elle pouvait relire les mots qu'elle avait écrits deux semaines avant: « Je soussignée Fabienne Landau... », et par lesquels elle donnait procuration et tous pouvoirs à Marcel Doussot sur le compte ouvert par elle chez Aymard-Duffié, l'agent de change. Avec ce papier qu'elle lui avait signé, il aurait pu revendre à tout instant les actions et encaisser les bénéfices.

Le lui reprendre n'avait pas été le seul problème. Ce qu'il fallait, c'était le lui laisser tant que l'achat de Lamibal ne serait pas public et qu'il n'avait aucune raison de se méfier, et récupérer le document après la publication de l'accord, quand les actions auraient bondi. Or, dès cet instant-là, Marcel n'aurait absolument plus besoin d'elle et il aurait toutes raisons de surveiller son papier devenu extraordinairement précieux...

C'est Xavier qui avait trouvé la solution. En substituant à la vraie procuration, dans une période où Marcel n'avait rien à craindre à ce sujet, un papier d'aspect identique, il était hautement probable qu'il ne s'en apercevrait qu'au moment de le présenter à l'agent de change.

Fabienne avait donc soigneusement recopié un texte presque identique au premier. Seuls deux mots avaient été ajoutés. « Je donne pouvoir... » avait été remplacé par « Je ne donne pas pouvoir... ». Il fallait bien relire le texte pour s'en rendre compte. En principe, Marcel n'avait aucun motif de le relire. Fabienne espéra qu'il ne le ferait pas, car sa réaction, alors, serait épouvantable.

CHAPITRE IX



Au premier étage du *Fouquet's,* Boris et Sylvie, la secrétaire de Doussot, se trouvaient installés à une table près d'une fenêtre sur les Champs-Élysées où ils pouvaient voir les voitures glisser lentement et les gouttes de pluie étinceler sur les carrosseries. Le cadre du restaurant était élégant et le service empressé. En voyant les prix sur la carte, Boris espéra que Charlie Badolini accepterait de rembourser l'addition sur les bons roses...

Pendant le repas, il fit beaucoup boire Sylvie et la première bouteille de margaux ne dépassa pas le saint-pierre à l'oseille. Ils en firent venir une autre avec le carré d'agneau en rognonnade et ce n'est que quand elle fut bien entamée que Boris orienta doucement la conversation sur le patron de sa compagne. Après quelques louanges prudentes sur l'intelligence et la capacité de travail de Marcel Doussot, elle se mit à parler plus sincèrement:

— Vous savez combien on a eu d'augmentation, l'année dernière ?

— Non, dit Boris.

Il sentait que la conversation arrivait sur le sujet qui l'intéressait et camoufla un éclair dans ses yeux noirs.

— Deux virgule vingt-cinq pour cent ! Avec tous les efforts qu'on nous demande et une inflation à trois virgule six ! Vous trouvez ça normal, vous ?

— Certainement pas. Mais ce doit être passionnant de travailler près d'un homme honnête, si droit, d'après sa réputation...

— D'après ceux qui n'en savent rien, vous voulez dire, ricana-t-elle.

— Ah bon ? Évidemment, personne n'est parfait, mais je ne peux vraiment pas croire qu'il puisse mal agir... Il a fait un beau mariage. Il a l'air heureux...

Sylvie resta un instant la bouche ouverte, hésita, finit par se décider:

— Possible, mais c'est un cochon. D'abord, je peux vous dire que son ménage ne marche pas et qu'ils vont divorcer bientôt. J'ai entendu sans le faire exprès une discussion avec sa femme, un jour au téléphone, et ce n'était pas triste ! On avait changé de bureau parce qu'il ne voulait plus être au premier étage et il y avait eu une erreur dans le renvoi de sa ligne. Pendant quelques jours ses appels passaient par mon bureau. Ce n'était pas de ma faute... Vous savez pourquoi elle l'a plaqué ?

Boris s'efforça de ne pas avoir l'air d'attacher trop d'importance à la question.

— Je ne voudrais pas être indiscret...

— Je vais vous le dire quand même. C'est parce qu'elle ne peut plus supporter qu'il la trompe avec des mineures. Des mineures, vous vous rendez compte, ce vieux salaud...

— Au moins, relança Boris, il doit faire ça en dehors du travail...

Elle avala une solide bouchée d'agneau.

— Vous croyez ? Eh bien, je vais vous dire... Il y a trois ou quatre ans, il a acheté, oui, on peut dire acheté, la nièce d'un de ses ouvriers, un smicard. C'était dans sa boîte précédente. Elle avait quatorze ou quinze ans. Elle était orpheline. Il l'a installée dans un appartement loué pour elle. Une gamine de cet âge toute seule dans un appartement... Et l'oncle qui fermait les yeux... Ça s'est su par hasard, je ne sais comment, mais il y a eu un beau scandale et il a été obligé de quitter sa boîte. C'est pour ça qu'il est venu chez nous... Quand je lui apporte son courrier à signer, il regarde tout le temps dans mon corsage, et moi, en été, je ne peux quand même pas toujours porter un soutien-gorge...

Boris lui remplit son verre une nouvelle fois.

— Je suppose qu'il l'a installée près de son usine, pour pouvoir la retrouver plus facilement.

— Il paraît, dit-elle, que c'était à Boulogne-Billancourt.

— Maintenant, il me semble me souvenir... Attendez... On m'avait parlé d'une aventure avec une, comment s'appelait-elle... Cécile...

— Celle dont je parle, c'est Fabienne Landau. Tout le monde connaît ce nom, chez nous.

— Alors, je dois confondre...

— En tout cas, continua Sylvie avec une certaine excitation, cela lui fera les pieds que sa bonne femme le plaque. C'est elle qui a tout le fric... D'après ce que j'ai compris, au téléphone, elle le supportait autrefois parce qu'elle même se laissait sauter par tous les garçons qui passaient. Seulement, elle serait devenue lesbienne...

A la fin du repas et de la deuxième bouteille de margaux, Sylvie Chalande aurait été fort déçue si Boris ne lui avait pas proposé de la raccompagner pour « boire un café » chez elle. Elle demanda simplement la permission de s'absenter une minute. Boris sauta sur l'occasion et lui dit de prendre son temps, lui même ayant un coup de fil à passer.

Il connaissait par cœur le numéro du domicile d'Aimé. Celui-ci répondit tout de suite.

— Je ne te dérange pas ? s'enquit Boris. Tu ne te couchais pas ?

— Pas du tout, au contraire. Je pensais à notre affaire devant un grog, en lisant un manuel sur la navigation aérienne pendant que mon épouse regarde James Bond à la télévision. C'est passionnant, tu sais, la navigation aérienne. Et il faut vivre avec les technologies de son temps... J'ai réussi à suivre Doussot, sans problème. Je peux t'informer qu'il s'est rendu chez une certaine...

— Fabienne Landau, à Boulogne ?

— Il faut toujours que tu me démoralises, plaisanta Aimé. Vraiment, je ne vais bientôt plus supporter de travailler avec toi...

— Ne te fâche pas, Aimé... Toi, tu as son adresse, à cette Fabienne...

— Parce qu'il y a enfin une chose que tu ne sais pas ? Tu baisses... C'est au 224 de la rue Thiers.

— Parfait. Il faut absolument examiner son compte en banque, à elle aussi.

— C'est quoi, sa banque ?

— Comme cette jeune personne est la maîtresse de Doussot, c'est soit la même banque que lui, soit la première qu'on trouve en sortant du 224 de la rue Thiers...

— Justement, insista Aimé, on ne la connaît pas encore, la banque de Doussot. J'espère l'avoir demain matin.

— Pour en revenir à ta filature, après avoir vu Fabienne Landau, qu'a fait notre bonhomme ?

— Il est resté chez elle jusqu'à huit heures du soir. Ensuite, il est rentré chez lui, à Jouy-en-Josas où il a une magnifique villa dans un parc. Là, j'ai dit à Tardet de laisser tomber.

— Tu as eu raison conclut Boris. A demain.

*

**

Sylvie habitait au sixième étage d'un vieil immeuble en briques rouges du treizième arrondissement, à la limite du quartier chinois. Un assez beau désordre régnait dans son studio. Il y avait les restes d'un petit déjeuner sur la table, une pile de linge sale dans un coin et la jeune femme rougit un peu en tirant rapidement les draps du lit laissé défait le matin, tandis que Boris posait son manteau sur une chaise en affectant de ne rien remarquer. Elle s'accrocha ensuite au cou du policier. Son haleine était lourdement chargée, mais Boris se dit qu'il en était le responsable. Il suffirait qu'il se retienne de respirer en l'embrassant... Quand il voulut commencer à la déshabiller elle refusa.

— Non, laisse...

— Mais alors... dit Boris.

— Enlève-moi juste la culotte.

Passant les mains sous la jupe, il caressa au passage les cuisses nerveuses, arriva à l'entrejambe, passa un doigt, trouva l'endroit déjà bien humide puis tira le léger vêtement. Pendant ce temps, elle avait remonté son pull pour découvrir les seins sans l'enlever. Elle se jeta alors sur le lit et releva sa jupe aux hanches.

— Je te tente, comme ceci ? J'aime bien faire l'amour tout habillée...

Boris s'avoua que le spectacle de cette fille sur le dos, pull et jupe relevés montrant l'un des seins aux bouts foncés, l'autre un triangle très noir mais bien fendu par les petites lèvres roses qui dépassaient largement, ne manquait pas d'attrait...

— Tu es très belle... Je vais rester habillé, moi aussi.

Il s’approcha, Sylvie entreprit de défaire la ceinture du pantalon. Boris l’aida à dégager d’abord la partie de son corps qu’elle convoitait puis se coucha contre elle et lui massa le sexe. Au bout de très peu de chatouilles sur le petit bouton, elle eut une sorte de sursaut.

— Viens, je t’en supplie ! Mets-toi sur moi, vite...

On ne résiste pas à ce genre de demande. Il s’enfonça aussitôt et commença des aller et retour vigoureux. Elle se mit alors à pousser des petits cris aigus qui trouvèrent leur apothéose dans une sorte de sanglot incontrôlé tandis qu’il l’inondait généreusement.

Quand Sylvie fut calmée, Boris se glissa à côté d’elle, voulut lui parler et s'aperçut qu’elle dormait, toujours dans la même position, jambes écartés, sexe et seins bien découverts, chaussures encore aux pieds.

Il se leva, regarda pensivement le corps abandonné. Sylvie ne lui avait pas donné d’indice ni d’élément permettant de faire progresser significativement son enquête. Il n'en attendait pas d'elle d'ailleurs. Du moins avait-il maintenant une vue précise de la personnalité de Doussot, un obsédé de chair trop fraîche et probablement sur le point de perdre beaucoup dans son prochain divorce. Boris se dit que, à défaut d'avancer rapidement dans l'enquête sur l'assassinat d'Anne Laurent, il pourrait toujours contre-attaquer sur l'axe « détournement de mineures ».

Il arma la sonnerie du réveil pour le lendemain, ôta les chaussures de la secrétaire, tira une couverture sur le corps abandonné et partit.

Boris arriva chez lui, rue Turbigo, vers une heure du matin. Il avait roulé lentement tout en cherchant une nouvelle fois comment Doussot avait pu participer au meurtre d'Anne. Celle-ci avait forcément été droguée entre la fin de sa rencontre avec Greening, soit probablement vers une ou deux heures du matin, et l'arrivée de la femme de ménage, à huit heures. Et Doussot n'avait pas été seul un instant pendant cette période...

Boris avait l'impression de buter contre un mur, un mur dressé par son propre esprit. Il était certain qu'après avoir trouvé, il se dirait, devant la simplicité de la solution, « Comme j'ai été stupide... ». Absorbé par son problème, il heurta presque, avant de la voir, une femme accroupie devant sa porte. C'était Adeline Meyer, la « patronne » d'Anne Laurent.

— Bonsoir, dit-elle en se dressant.

— Bonsoir...

— Je suis venue parce que j'ai un petit renseignement à vous communiquer. Enfin, non, avec vous il est inutile de tenter de mentir... Je suis venue parce que j'avais une immense envie de vous voir, et j'ai cherché une raison pour me justifier...

Boris s'attendrit. Et puis, elle avait peut-être une information intéressante...

— Entrez. Vous allez me dire ce que vous avez. Je vous préviens, je ne vis pas dans le même luxe que vous...

Il voulut la faire asseoir dans un fauteuil du salon mais elle préféra un coussin aux pieds du policier.

— Vous m'attendiez depuis longtemps ?

— Quelle importance... Le temps d'une femme comme moi n'est rien pour un homme comme vous... Je vous aurais attendu ici jusqu'au matin et ensuite à votre bureau...

Elle avait l'air sincère et il en fut un peu ému.

— Vous vouliez me dire...

— Trois petites choses. Depuis que vous m'avez quittée, cet après-midi, j'ai mis toutes mes filles sur l'affaire. Voici ce que j'en ai obtenu. Richard Greening tombe amoureux de toutes ses partenaires. Il leur promet à chacune l'exclusivité, leur demande leur adresse, ce qu'elles refusent, naturellement, leur envoie des cartes postales par mon intermédiaire... Un vrai collégien boutonneux. Donc, une de mes hôtesses a retrouvé le numéro de téléphone personnel de notre homme sur un répertoire en crocodile qu'il lui avait offert. Le voici.

— Parfait. Je vous remercie. Vous m'évitez du travail.

— La deuxième chose, c'est les références bancaires de Marcel Doussot. Il me paye souvent par chèque...

— Par chèque ? s'étonna Boris.

— Oui. Comme je vous l'ai dit, ma petite organisation ne se cache pas. Je paye des impôts...

— Continuez.

— Doussot a trois banques. Voici les noms et adresses des trois avec les numéros des comptes...

Boris n'avait pas pensé que Doussot pût avoir plusieurs banques et fut reconnaissant à Adeline de lui avoir peut-être évité de passer à côté de quelque chose d'important.

— Et la dernière ?

— C'est que Doussot avait téléphoné, il y a une quinzaine de jours et réservé Anne pour la soirée d'hier. Il a rappelé dans le courant de la semaine dernière pour annuler.

Boris se pencha en avant, regardant Adeline avec intensité. Il tenait là un élément intéressant, bien qu'il ne vît pas immédiatement comment l'exploiter. Si Doussot avait annulé, pourquoi le rendez-vous avait-il eu lieu quand même ?

Adeline s'était tue et regardait Boris, immobile. Dans sa large robe rouge étalée en corolle, elle faisait penser à une grande fleur. Combien de temps avait-elle passé, accroupie devant sa porte ? Quatre heures ? Cinq heures ? Et sans aucune certitude de le voir rentrer... Il ne pouvait pas la renvoyer comme ça...

Il se pencha, tendit la main.

— Levez-vous.

Il se mit debout aussi.

— Je peux me déshabiller ? demanda-t-elle comme une faveur.

— Vous savez, ajouta-t-elle avant qu'il eût répondu, il faut penser seulement à votre plaisir, pas au mien...

— Ne vous méprenez pas, dit Boris, je ne suis pas sadique. Je ne trouve pas ma joie dans l'humiliation des autres. Vous êtes très désirable. Passons donc simplement un moment agréable ensemble, sans nous torturer l'esprit sur une façon de dominer que je ne recherche pas...

Un sourire illumina son visage. Elle fit rapidement tomber sa robe et ses bas, et fut nue, debout devant Boris. Il se demanda quelle expression convenait le mieux à ce corps sans défaut.

— Vous êtes magnifique...

— Merci...

Il se déshabilla à son tour.

— On va se mettre sur le lit, tout simplement.

Il la prit sous les fesses, la souleva, la posa sur la couverture. Le contact de la peau soyeuse de la femme nue avait suffi à le mettre dans les dispositions nécessaires mais il voulut attendre encore un peu. D'abord, couché contre Adeline, il lui permit de passer des doigts légers sur son cou, sa poitrine, puis la colonne de chair dure... Elle s'assit, entreprit un massage délicat et précis avec une main, effleura le bout dévoilé du membre érigé d'un ongle de l'autre main... C'était délicieux parce que léger et lent. Il se laissa faire un moment puis décida de ne pas être égoïste et renversa Adeline sur le dos. A son tour, il commença à caresser, passant le bout du doigt de haut en bas dans la fente offerte. Il voulut aussi connaître la douceur des seins et joua à rendre dures leurs pointes, revint au sexe, plongea un doigt profond, titilla le clitoris, insista jusqu'à ce qu'elle se torde et gémisse.

Boris décida de cesser ces attouchements préliminaires. Il se coucha sur le corps qui l'attendait, le pénétra d'un seul mouvement des reins et commença à chevaucher avec toute l'ardeur dont il était capable, et il était capable de beaucoup dans ce domaine aussi...

Elle haleta, gémit beaucoup, eut des paroles incohérentes, et enfin exprima son plaisir en râles bruyants tandis qu'il concluait aussi.

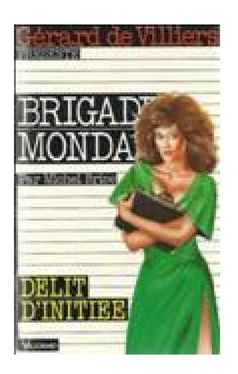
Un long moment après, elle dit:

— Je vais vous laisser vous reposer. Vous travaillez tôt, demain...

Elle quitta comme à regret le lit, remis ses bas, sa robe, son manteau, hésita à embrasser Boris, n'osa pas et partit sur un « au revoir » chargé d'émotion.

Malgré l'heure tardive, Boris n'avait pas sommeil. Arpentant de long en large son studio, il prit le temps de refaire le point. Son attention se concentrait sur ce rendez-vous entre l'Américain et Anne, rendez-vous qui avait été annulé, qui avait eu lieu quand-même et qui, pourtant, si Doussot était le coupable, ne pouvait théoriquement pas avoir eu lieu...

CHAPITRE X



Boris arriva à la Brigade Mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, à huit heures tapantes. Pour lutter contre son manque de sommeil, il s'arrêta au distributeur de boissons dans le couloir, prit un café et emmena le gobelet en plastique dans le bureau qu'il partageait avec Aimé, attendant que le breuvage refroidisse assez pour être buvable. Tendu comme un fauve en chasse, il tournait à grands pas autour de la pièce essayant de mettre en ordre les quelques éléments qu'il avait pu glaner la veille.

Aimé le rejoignit rapidement, puis Charlie les appela dans son bureau aux portes capitonnées pour un rapport détaillé sur l'affaire.

Boris, autant pour lui-même que pour son chef, donna une description détaillée de la personnalité de Doussot, parla du rendez-vous pris puis annulé qui avait eu lieu quand même, rappela sa conviction sur la culpabilité de Doussot tout en reconnaissant que celui-ci avait un alibi apparemment parfait. Aimé raconta quant à lui sa filature jusqu'à l'appartement d'une Fabienne Landau dont on ne connaissait encore que le nom.

Après avoir écouté attentivement ses deux collaborateurs, Charlie réfléchit avec une intensité qu'on pouvait mesurer à la vitesse à laquelle se consumait sa cigarette.

— Ce qu'on peut imaginer, au point où nous en sommes, dit-il, c’est que Doussot a de gros besoins d'argent parce que sa femme l’a quitté et va divorcer, et que la chair fraîche coûte cher. Vous êtes d'accord, Boris ?

— On peut penser à quelque chose dans ce genre, patron.

— Mais ça ne nous dit pas comment ce besoin d'argent a pu l'entraîner à faire tuer cette jeune prostituée.

— Ou la tuer lui-même...

— Sauf qu'il a un alibi imparable pendant tout le temps où le meurtre a pu être commis. C'est donc forcément un complice... Boris, un conseil: abstenez-vous rigoureusement d'interroger madame Ducat. Vous vous brûleriez les doigts.

— Je n'avais pas l'intention de le faire. Mais je ne crois pas trop à un complice. Les truands en trouvent autant qu'ils en veulent pour leurs coups, les gens du milieu de Doussot, moins facilement. A moins qu'il n'ait réussi à embaucher un tueur à gages... Ce qui m'irrite, c'est que je suis persuadé que l'alibi a une faille, tout parfait qu'il paraisse, et que je ne la trouve pas.

— N'en faites pas un complexe d'infériorité. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes sur cette affaire. Je veux bien vous laisser jusqu'à vendredi pour arrêter l'assassin.

Boris comprit que Charlie plaisantait et renchérit:

— Vendredi à quelle heure ?

— Midi pile, sourit Charlie. Après, il faut que je déjeune en vitesse pour aller rendre compte de l’enquête au directeur de la PJ...

— Avec votre permission, j’ai envie d’aller interroger Richard Greening à son hôtel. Je veux qu’il m’explique comment il a rencontré Anne Laurent puisque madame Meyer n’y est pour rien.

— Vous avez raison, confirma Charlie. C’est un témoignage capital.

Il sortit une nouvelle cigarette qu’il alluma sans se presser.

— C’est parce que vous pensez que l’argent est derrière tout ça que vous voulez qu’on examine les comptes de Doussot et de son amie ?

— Exactement.

— Avec les numéros qu’Adeline Meyer vous a donnés, ça va être facile. Vous n’ignorez pas comment les employés des agences bancaires peuvent tout savoir sur les comptes des clients en consultant leurs terminaux d’ordinateur. Ces terminaux sont reliés à l’ordinateur central de la banque par de vulgaires lignes téléphoniques, comme votre minitel. Il suffit d’avoir des amis bien placés dans la banque en question pour connaître les « mots de passe » de l’ordinateur et consulter tout ce qu’ils appellent la « base de données clients ».

— Et vous avez des amis bien placés, dit Boris. Ce qui explique la présence du terminal qui a été installé la semaine dernière au sous-sol...

— Je n’ai que des amis, assura modestement le commissaire divisionnaire. Et vous, vous êtes un enquêteur redoutable.

*
**

Quand ils arrivèrent au Hilton, Aimé fit remarquer à Boris qu’ils auraient dû s’assurer que Dick était bien encore là. L’employé à la réception les rassura tout de suite: non seulement monsieur Richard Greenning, l’occupant de la suite 407, n’était pas reparti mais, en outre, comme il n’avait pas déposé sa clé, il devait être dans sa chambre.

Les deux inspecteurs refusèrent qu’on les annonce et se rendirent au quatrième étage.

Ils se dirent qu’ils avaient de la chance. L’homme qui leur ouvrit, déjà en manteau, s'apprêtait visiblement à partir. Il comprit instantanément à qui il avait affaire et sembla se tasser en reculant pour les laisser entrer.

— Monsieur Greening ? dit Boris, ne sachant trop si l’autre comprenait le français.

— Oui...

— Inspecteur Corentin...

— Inspecteur Brichot, ajouta Aimé.

— Qu'est-ce que...

L’Américain reculait pas à pas, l'air affolé.

— Monsieur Greening, reprit Boris, pouvez-vous nous accorder un moment ?

— Mais... Enfin, oui, bien sûr...

— Merci. Nous enquêtons sur une personne que vous avez vue récemment. Anne Laurent.

— Vous l'avez... dit précipitamment Dick avant de suspendre sa phrase.

— Nous l’avons quoi ?

Boris avait répliqué du tac au tac. L’Américain resta interdit, bouche ouverte.

— Nous l’avons quoi, à votre avis ? insista Boris.

— C'est-à-dire...

— Terminez votre phrase !

— Rien, je ne voulais rien dire de spécial...

Il transpirait. Boris le regarda dans les yeux et Dick ne put soutenir le regard de l’inspecteur. Il s’en tira par une diversion.

— Asseyez-vous...

La table principale de la chambre était occupée par un grand plateau portant la vaisselle d’un petit déjeuner dont il ne restait pas une miette.

Les trois hommes s’installèrent autour de la petite table du coin salon. Aimé choisit la place près du radiateur mais n’ôta pas son manteau pour autant.

— Parlez-moi de vos relations avec Anne Laurent, reprit aussitôt Boris qui voulait profiter de l’avantage que lui procurait le trouble de l’Américain.

— Je ne l’ai vue qu’une seule fois...

— Quand et où ?

— Eh bien... lundi, avant-hier soir. Ici.

Il parlait lentement, avec beaucoup d’hésitations.

— Racontez-moi, dit Boris.

— Eh bien...

L’Américain reprenait un peu d’assurance.

— On s’est rencontrés vers neuf heures au bar, en bas. Ensuite...

— Vous aviez rendez-vous ? coupa Boris.

— Oui, évidemment...

— Comment avez-vous organisé cette rencontre ? insista le policier.

— Comme d'habitude...

L’Américain s’interrompit, comme regrettant d’en avoir trop dit.

— Et comment faites-vous, d’habitude ?

— Elles viennent me trouver à l'hôtel, ici, c'est tout...

— Écoutez, monsieur Greening, dit posément Boris, si vous refusez de répondre maintenant, nous poursuivrons la conversation dans mon bureau, et probablement sur un autre ton. Si vous préférez parler maintenant, il vaudrait mieux ne pas me prendre pour un enfant de chœur...

La courtoise fermeté de Boris et aussi le regard intense de ses yeux noirs sapèrent les défenses de Greening.

— Bon... Je demande à un ami français de me les trouver.

— Cet ami, c'est Marcel Doussot ?

Il s'agissait en fait d'une affirmation plus que d'une question.

— Oui...

— Bien. Revenons à mademoiselle Laurent. Racontez-moi votre soirée avec elle.

— Il n'est pas interdit de faire appel à une prostituée, en France, que je sache...

— Non. On ne vous reprochera pas ça, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Nous avons dîné ensemble, au restaurant de l'hôtel. Ensuite nous sommes montés dans ma chambre...

« Il rougit », constata Boris qui commençait à se faire une opinion sur son témoin. Le grand corps solide cachait un gamin timide certainement capable de faire des bêtises non préméditées mais en aucun cas d'organiser un crime élaboré. Et pourtant, il mentait.

— A quelle heure est-elle partie ?

— Je ne sais pas bien... Un peu avant deux heures, peut-être...

— Vous avez une belle santé, ironisa Boris dans le seul but de le troubler un peu plus.

Il y réussit effectivement. Son vis-à-vis devint écarlate.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je me suis couché et endormi. J'étais fatigué, vous comprenez, après une nuit dans l'avion. Vous savez, il y a neuf heures de décalage horaire entre Seattle et la France. Et le voyage dure quatorze heures. Il y a un arrêt à Londres pour changer d’avion...

Le flot de paroles précipitées était visiblement destiné à détourner l’attention. Boris leva la main pour l'endiguer.

— A quelle heure vous êtes-vous levé ?

— La femme de chambre est venue porter le petit déjeuner à neuf heures.

— Ma question était: à quelle heure vous êtes-vous levé ?

— A neuf heures, forcément... Elle m'a vu. J'étais au lit. Vous pouvez lui demander...

Boris s'amusait intérieurement beaucoup. La maladresse de cet homme et la façon dont il éludait les points qui le gênaient le rendaient attendrissant. Si tous les suspects se comportaient aussi maladroitement, le travail de la police serait bien facile. En outre, son accent américain, normalement très léger, devenait beaucoup plus net quand il était embarrassé. Boris avait l'impression de jouer au chat et à la souris... Du coin de l'œil, il vit qu'Aimé, silencieux et frileux, s'amusait également entre deux éternuements.

— Où êtes-vous allé entre six heures et huit heures, hier matin ?

La question avait claqué sèchement, prenant F Américain totalement par surprise au moment où il croyait s'en sortir. Boris s'était penché vers lui et le fixait de toute la puissance d'un regard qui en avait dominé de bien plus coriaces...

Dick resta un long moment la bouche ouverte sous le regard qui le fouillait... Enfin, lentement, il baissa les yeux, vaincu, soupira.

— Cette petite idiote a trouvé malin de me faucher mon attaché-case en partant. Dedans, il y avait un contrat très important...

« Enfin une information passionnante, se dit Boris, un fil sur lequel je vais tirer... »

— Quel genre de contrat ?

— Un contrat pratiquement prêt à signer sur l'achat d'une entreprise française par ma société.

— C'est tout ? Ça n'a aucune valeur...

— Ça n'a aucune valeur pour un voleur ordinaire. Par contre, quelqu'un qui apprendrait en le lisant le nom de la société française pourrait faire un magnifique coup en Bourse, car les actions de cette société vont augmenter fortement. C'est pour ça que je me suis affolé et que je me suis mis à sa recherche.

— Vous êtes allé chez elle ?

— Exactement. J'ai téléphoné à Marcel Doussot qui m'a prié de me rendre immédiatement chez lui. Il m'a donné la clé de l'appartement d'Anne en me conseillant d'y aller sans tarder. Vous savez, je ne voulais que reprendre mon dossier, rien d'autre...

— Donc vous êtes entré, vous avez repris votre dossier, intervint Aimé avec une pointe de brutalité étudiée, et vous l'avez assassinée... Avouez !

— *You guys are crazy*[11]... hurla l'Américain, oubliant son français.

Les deux policiers le fixaient. L'homme les regardait alternativement, tournant sa tête de droite et de gauche. Il avait l'air sincèrement ahuri de l'accusation.

— Je n'ai pas tué cette fille ! Et je n'ai pas retrouvé mon dossier. L'appartement était vide. Elle était partie au ski. C'est Marcel qui me l'a dit. L'électricité était même coupée. C'est moi qui l'ai remise... Je vous jure que je ne l'ai pas tuée... Je vous le jure...

Il transpirait abondamment. Boris se dit qu'il était sincère. Pourtant, il était forcément présent dans l'appartement au moment du crime...

Boris se laissa aller en arrière. Il sentait le frémissement annonciateur de la compréhension... Donc, l'Américain avait remis le courant... Et Anne avait été électrocutée. La vérité soudain surgit, lumineuse... C'est en remettant le courant que Greening avait foudroyé Anne droguée, endormie dans son bain, Anne placée là quelques heures plus tôt par un homme qui avait coupé l'électricité avant de partir, ce qui expliquait l'appartement glacial au matin.

Dick recouvrait son sang-froid, quelque peu rassuré par l'expression satisfaite du visage des deux policiers, car Aimé avait compris, lui aussi. Ce n'est qu'avec retard qu'il réalisa ce qu'impliquait la question de Brichot.

— Elle a été assassinée ? C'est ce que vous avez dit ?

— Vous ne le saviez pas ? rétorqua Boris pour la forme, connaissant par avance la réponse.

— Mais non, comment voulez-vous ?... Je ne savais pas... Malheureuse petite...

Il avait l'air abattu, au bord des larmes...

— Je m'y étais attaché, à cette fille. Malgré le vol, je crois que j'aurais eu envie de la revoir... Mais quand, et comment a-t-on fait ça ?

Boris préféra ne pas répondre et laissa passer un long moment de silence, un peu par tactique, un peu pour réfléchir. Une chose l'intriguait encore dans le comportement de l'Américain. Il insista:

— Ce que le voleur cherchait, c'est uniquement le nom de la société que vous allez racheter, si j'ai bien compris.

— Oui. J'avais verrouillé le cadenas de mon attaché-case avec la combinaison à chiffres. Je suis sûr que c'est pour cela qu'elle l'a emporté. Si elle avait pu l'ouvrir pendant que je dormais, elle aurait simplement jeté un coup d'œil aux papiers et aurait tout laissé. Je n'en aurais jamais rien su.

— Seulement, un cadenas de ce genre ne résiste pas longtemps à une pince ou un simple cutter... Une heure après le vol, votre mallette était en pièces et le voleur savait tout ce qu'il voulait savoir. Pourquoi donc, alors, lui courir après ? Pour l'assassiner ?

— Je n'ai pas tué ! Je vous jure que je n'ai pas tué !

Greening criait de nouveau, avec désespoir. Il se leva à demi, comme tenté de fuir, puis retomba lourdement.

Boris décida d'augmenter la pression:

— Alors pourquoi aller chez la fille ? Pourquoi ? Où voulez-vous coucher ce soir, ici ou en prison ?

L'Américain se tassa sur sa chaise, vaincu.

— Voilà...

Il murmurait presque.

— Avec le dossier, j'avais aussi une disquette qui contenait des informations très importantes que j'ai... volées à mon employeur. Il s'agit de l'enregistrement informatique de tout un dossier sur une vente d'avions à des pays du Proche-Orient. Cette disquette était destinée à votre société de fabrication d'avions, la SNIAS. C'est la disquette, que je cherchais, pas le dossier.

Il se tut une seconde, cherchant ses mots.

— Je suis un... informateur de la SNIAS. D'ailleurs, vous devriez être contents. J'aide l'industrie française... Cette disquette est importante, vraiment importante. Pour moi, d'abord, parce qu'elle risque de me coûter très cher si tout se sait aux USA, et aussi pour votre SNIAS qui va rater une grosse vente sans elle et les informations qu'elle contient.

Boris observa un nouveau silence. Le silence est aussi une arme quand on l'utilise bien, et l'inspecteur Corentin était maître dans cet art, également.

Il subodorait que la solution, l'explication du meurtre, était toute proche, dans ce que Greening venait de révéler. Une fois encore il reprit son raisonnement: « Si Greening n'a pas tué Anne, comme j'en suis persuadé,

c'est Doussot, Doussot qui m'a raconté des blagues, hier soir. Seulement, il n'a pu la droguer qu'après deux heures du matin... »

Mais cette voie, il l'avait déjà mille fois explorée. Elle ne donnait rien. Il fallait aborder le problème autrement, à l'envers.

« Recommençons, pensa-t-il. Doussot ayant assassiné Anne..., Doussot ayant assassiné Anne...

Il l'a fait avant d'établir son alibi, forcément, donc avant huit heures du soir, lundi... Mais alors, comment Anne a-t-elle pu rejoindre Greening à neuf heures, dîner et coucher avec lui ? Si je suppose définitivement admis et démontré qu'Anne a été droguée et placée dans sa baignoire avant d'avoir rejoint Greening, alors... Alors, elle ne l'a pas rejoint, voilà, c'est tout. Par conséquent, c'est une autre fille qui a couché avec Greening, pas Anne... Donc, soit Greening ment, soit il ne sait pas que la fille qu'il a sautée n'est pas Anne... »

Boris fut tellement heureux de sa déduction qu'il secoua la table d'un mouvement incontrôlé.

— Vous avez l'air bien content, tout à coup, remarqua sobrement Greening.

— Et je le suis ! Je viens d'arriver à la conclusion que ce n'est pas la fille que vous avez vue qui a été assassinée. Et je viens de comprendre comment tout a été fait.

— Alors, elle est encore vivante... *My God*... Si vous pouviez dire vrai...

— Voilà...

A mesure que Boris parlait, les derniers détails se mettaient en place dans son cerveau, tout devenait limpide...

— ... Quelqu'un voulait voir le contenu de votre contrat. Cet homme savait qu'Anne, la vraie, devait... passer un moment avec vous. Il a dû envisager de lui demander de vous voler le contrat directement mais ceci n'a pas marché, peut-être parce qu'elle a refusé, tout simplement. Alors, ce quelqu’un l'a tuée et vous a envoyé une autre fille, une complice, qui s'est présentée à vous sous le nom d'Anne... Et moi, j'ai eu un mal fou à admettre cette évidence parce que je savais qu'Anne, la vraie toujours, devait vous voir. Elle l'avait dit à une copine et vous-même confirmiez que vous aviez vu une fille appelée Anne. J'ai cru jusqu'à maintenant que la vôtre était la vraie, et donc qu'elle avait été droguée après vous avoir quitté, donc entre

deux et huit heures du matin. Or, mon suspect a un alibi irréfutable pour cette période... A présent, je sais que cela a pu être commis *avant* et que cet alibi ne vaut rien.

— Vous êtes absolument sûr de tout ça ?

— On a un moyen facile de s'en assurer, dit Aimé. J'ai une photo de la vraie Anne Laurent. Je vais vous la montrer.

— Et moi une photo de la mienne, dit Greening.

Pendant qu'Aimé dénouait son cache-nez, déboutonnant son manteau, son blouson et fouillait dans son portefeuille, l'Américain était allé chercher la photo prise au Polaroïd. Boris s'en empara. On y voyait parfaitement la fille, nue, sortant d'une pièce. Seul le bras droit était flou, certainement à cause d'un geste réflexe pour se dissimuler. Elle était très jeune. Ce n'était pas Anne Laurent.

Boris la regarda avec attention. Elle avait au maximum dix-huit ans. Elle était mignonne, presque blonde, les jambes fines et longues, les seins en pomme parfaits comme une jolie fille peut les avoir à cet âge.

— Je comprends, maintenant, disait Dick, euphorique, devant la photo de la vraie Anne remise par Aimé, pourquoi je n'avais pas l'impression d'avoir affaire à une professionnelle... Cela dit, le coupable est un homme qui savait que la vraie Anne devait me voir et aussi que je menais des négociations avec une société française. Cette deuxième condition exclut les amis de la fille et madame Meyer... A propos, savez-vous comment on dit patronne de bordel ou maquerelle en anglais ? On appelle ça une madame, oui, le mot français... Pour en revenir à notre assassin, ce ne peut être que Marcel Doussot ou un complice à lui, non ?

— Vous ne m’avez pas dit avec quelle société française vous négociiez, répondit Boris en éludant l'hypothèse sur la culpabilité de Doussot. Je peux garder la photo ? Si vous y tenez, je vous la rendrai après avoir fait une copie.

— La société, c'est Lamibal. Je fais confiance à votre discrétion. Pour la photo, d’accord. Gardez-la mais jurez-moi que vous me la renverrez. C'est un très bon souvenir. Et si vous voyez la fille, dites-lui que je voudrais bien la revoir, malgré ce qu'elle m'a fait. J’aimerais bien savoir son vrai prénom, aussi.

— Je n’y manquerai pas.

Très satisfaits de leur avancée, et persuadés de l'innocence de Dick, les inspecteurs arrêtèrent là leur interrogatoire sans avoir appris la deuxième visite de Dick à Jouy-en-Josas, ni que celui-ci détenait la bande magnétique du répondeur d'Anne Laurent. Ils se levèrent pour prendre congé. Boris mit la photo dans son portefeuille.

— Tenez, dit-il à Dick, voici ma carte. Vous avez le numéro de téléphone de mon bureau, pour le cas où vous auriez des informations nouvelles sur cette affaire. En tout cas, ne tentez pas de quitter la France sans notre autorisation. D'accord ?

— Tout à fait d'accord.

*
**

En arrivant à son bureau Boris tomba sur un message laissé en son absence par Ghislaine Duval-Cochet, sa « régulière » depuis des années. Elle arrivait à Orly à cinq heures le soir même, venant de Londres, repartait le lendemain matin à huit heures pour Genève et lui demandait de l'accueillir à l'aéroport s'il pouvait se libérer. Il avait à peine eu le temps de se dire qu'il aurait du mal à s'y rendre lorsque le téléphone sonna. C'était Charlie Badolini.

— J'ai les résultats de l'examen des comptes en banque. Venez donc chez moi une minute, avec Brichot.

— Alors ? dit Boris quand ils furent assis autour du bureau Empire.

— Sur ceux de Doussot, on a trouvé de très gros retraits en liquide répartis sur les trois derniers mois, un total de cinq millions de francs. Il semble qu'il ait fait des hypothèques pour cela. Et sur celui de Fabienne Landau...

— Un dépôt de cinq millions ? espéra Aimé.

Charlie eut une moue.

— Non, rien de semblable, aucun mouvement significatif. On a simplement remarqué un chèque de huit cents francs à l'ordre d'un agent de change.

— Curieux, remarqua Boris... Ces braves gens-là n'ont pas l'habitude de manipuler des sommes de quelques centaines de francs... A moins qu'il ne

s'agisse simplement des frais d'ouverture d’un compte ou du paiement d'une opération quelconque.

Le chef de la Brigade Mondaine se donna le temps d'allumer une nouvelle Celtique.

— C'est bien possible. Pourquoi ne lui demandez-vous pas, je veux dire à l'agent de change ?

— Je vais le faire ce matin, proposa Aimé. Je me suis un peu documenté ces derniers temps sur le fonctionnement de la Bourse et sur les délits d'initiés. Ça m'intéressera de voir de plus près.

Il regarda sa montre.

— Déjà onze heures ! J'y vais tout de suite.

Quand Aimé fut sorti, Boris et son patron continuèrent à parler de l'affaire. Charlie Badolini admettait que Doussot était le principal suspect mais constatait qu'aucun mobile solide n'avait encore était trouvé et aucune preuve matérielle établie. Sortant de derrière son bureau Empire, il marcha dans la pièce, ne s'arrêtant que pour saisir son briquet et son paquet de Celtiques et finit par s'appuyer contre le radiateur.

De Doussot, la conversation dériva sur la fille qui avait couché avec Greening. Boris sortit la photo prise par l'Américain. Badolini se pencha dessus sans déplaisir.

— Jolie fille, n'est-ce pas ?

Boris la fixait, lui aussi.

— Je voudrais bien la voir en chair et en os.

— Je vous crois bien volontiers, ironisa Charlie Badolini.

— Uniquement pour vérifier qu'il s’agit bien de...

— ... cette Fabienne Landau chez qui Doussot s'est rendu hier soir... Je vois que nos idées sont parallèles. Le plus simple serait de la convoquer ici, mais avec des gens du niveau de Doussot, il vaut mieux attendre d'avoir des éléments tangibles avant d'agir à découvert... Je vais faire faire tout de suite une ou deux copies de cette photo et demander à quelqu’un de disponible de se planquer devant chez elle jusqu'à ce qu’il la voie passer. Cela étant dit...

Badolini écrasa lentement son mégot, sortit une nouvelle cigarette. Il avait l'air intensément préoccupé. Il finit par soupirer:

— Vu la dimension que prend tout ceci, je suis obligé de passer l'affaire à la Criminelle.

— Ne faites pas ça, patron ! cria presque Boris.

— Je n'ai pas envie de le faire, mais j'y suis bien contraint. On ne sait pas trop si le mobile du meurtre est le désir de gagner beaucoup d'argent en Bourse, ou si on touche à l'espionnage industriel, mais on sort en tout cas du domaine de la Brigade Mondaine...

— Mais si on garde l'enquête, on va la boucler vite et bien. Si on la passe à quelqu'un d'autre, le temps qu'il soit au courant et se mette à agir en respectant les procédures administratives, Doussot se sera envolé et on ne retrouvera jamais la disquette de Greening...

Badolini soupira.

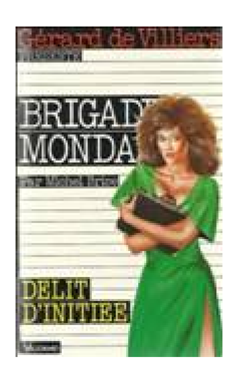
— Le pire, c'est que vous avez certainement raison... Donnez-moi du feu...

— Écoutez, reprit-il, je vais leur passer un coup de fil en disant la vérité. Enfin... Presque toute la vérité... Je vais insister autant qu'il le faudra et essayer de garder l'affaire disons... deux jours de plus. Et vous, vous faites l'impossible, comme à votre habitude, et vous m'apportez le coupable dans les plus brefs délais.

— D'accord, dit Boris. Je vous jure...

— C’est bon. Rendez-vous tout à l’heure, à quatorze heures, ici. Aimé nous dira ce qu'il a appris chez l’agent de change et moi, je vous dirai ce que j’ai pu faire.

CHAPITRE XI



Aimé Brichot résista à la tentation de garer sa voiture sur un passage pour piétons de la rue Bergère, juste en face de l'immeuble où il se rendait, et se mit à chercher sans grand espoir une place autorisée. Il finit par y renoncer, revint vers son passage pour piétons et le trouva occupé par une Porsche dont le propriétaire ne devait pas en être à une contravention près. Il dut se lancer à nouveau dans les embouteillages et finit par trouver une place loin dans la rue Saint-Denis.

Remontant le col de son imperméable, il se dépêcha, rasant les murs mais mouillé quand même par les rafales tourbillonnantes, vers la société d'agents de change Aymard-Duffié où il avait pris rendez-vous avant de quitter son bureau, se disant tristement que les enquêtes sont plus confortables quand on peut convoquer témoins et suspects dans un bureau bien chauffé...

La maison Aymard-Duffié occupait la totalité d'un banal immeuble moderne de six étages en béton brut. Au rez-de-chaussée, une réceptionniste envoya l'inspecteur au cinquième. Là, une secrétaire le guida dans un long couloir. Par les portes ouvertes des bureaux, on voyait des hommes penchés sur des écrans de terminaux d’ordinateurs. Tous étaient silencieux et le glissement des pas dans l'épaisse moquette rouge accentuait encore une impression de monde irréel, à part. L'homme qui travaillait dans le bureau où on fit entrer Aimé leva péniblement la tête de son écran et le dévisagea plusieurs secondes avant de revenir sur terre.

— Monsieur Brichot ? Entrez donc, je vous attendais.

— Bonjour, monsieur Delabarre. Comme je vous l’ai dit au téléphone, je voudrais que vous me parliez du compte que mademoiselle Fabienne Landau a ouvert chez vous.

L'employé eut un instant d'hésitation puis

E longea avec délice sur sa machine et pianota fiévreusement. Une imprimante cracha alors une feuille de papier.

— Voilà, s'écria-t-il. Elle a ouvert un compte chez nous il y a trois mois.

— Et combien d'argent y a-t-elle déposé ? demanda Aimé.

— Vous êtes sûr d'avoir le droit de me poser ces questions, et qu'il ne faudrait pas un juge, un avocat ou je ne sais quoi...

— J'en ai le droit et vous devez me répondre, affirma Aimé. Mais si vous préférez, je peux vous faire envoyer une convocation au bureau du juge d'instruction.

— Si vous le dites, je vous crois.

François Delabarre se pencha sur son papier.

— Elle a fait plusieurs versements successifs, pour un total de cinq millions. D'ailleurs, le plus simple est que je vous laisse le papier. Je n'en ai pas besoin.

— Et qu'a-t-elle fait de cet argent ?

— Elle a acheté à terme pour cinquante millions d'actions Lamibal. A terme, ça veut dire que vous versez juste un acompte et que vous payez à la fin du mois, après avoir tout revendu, éventuellement. Elle doit penser que ça va monter, sûrement. Vous savez quelque chose, vous, sur Lamibal ?

— Rien du tout, répondit Aimé.

Il savait ce qu'il voulait savoir. Les cinq millions de Doussot avaient bien été remis à Fabienne Landau qui agissait comme prête-nom pour une opération financière sur Lamibal. Cette information donnait à penser que c'était elle qui avait volé l'attaché-case de l'Américain. Elle confirmait aussi que Doussot n'était pas étranger à l'affaire puisque c'était lui qui avait financé l'opération. Aimé n'avait aucune autre question à poser et prit congé.

Quand il arriva à sa voiture, trempé jusqu'aux os, toussant et tremblant de fièvre, il trouva une contravention sur le pare-brise et se dit que le monde est bien injuste, parfois.

A quatorze heures Boris et Aimé retrouvèrent une nouvelle fois Charlie Badolini dans son bureau. Ce dernier souriait béatement.

— Ça y est, dit-il avec une certaine emphase. Messieurs, j'ai obtenu de garder l'enquête deux jours de plus. A vous de jouer, maintenant.

— Merci, dit Boris. On va essayer de ne pas vous le faire regretter.

— Je n'ai aucune crainte là-dessus... Brichot, qu'ont donné les résultats de votre visite chez l'agent de change ?

Aimé se redressa, gratta sa moustache, fier de voir les deux autres suspendus à ses paroles.

— Je commence à comprendre le mécanisme de ce qu'on appelle pompeusement les délits d'initiés. C'est tout simplement le fait de gagner de l'argent sans risque en achetant des actions dont on sait, par une information confidentielle, qu'elles vont augmenter. Il y a aussi les achats à terme. C'est comme si on empruntait l'argent qu'on n'a pas pour acheter les actions, et qu'on les rembourse en les revendant lors du terme, qui est le dernier jour du mois boursier. Avec ces deux mécanismes, un bon tuyau et un achat à terme, on peut gagner des sommes fantastiques...

— Très intéressant, dit le commissaire divisionnaire Charlie Badolini. Je croyais que c'était plus compliqué. Et sur mademoiselle Landau ?

— Elle a acheté des actions Lamibal, hier matin. Pour cinquante millions. A terme, en ne versant donc qu'un acompte de cinq millions.

— Il faut déjà les avoir, les cinq millions, dit Boris. Tout ceci fait curieusement penser aux cinq millions qui ont été retirés par Doussot sur ses banques à lui.

— J'y ai pensé aussi, dit Aimé. Doussot n'a pas voulu faire l'opération lui-même afin de ne pas attirer l'attention sur lui, alors il se sert de cette fille comme prête-nom. Quand l'achat de Lamibal sera connu, et que les actions auront bondi, elle va tout revendre, récupérer le fric et filer avec Doussot dans un pays plus chaud que le nôtre.

— Mais elle est déjà connue, la vente, répliqua Charlie. Je l'ai entendu tout à l'heure sur France-Infos.

— Alors, nous avons intérêt à agir vite, dit Boris. Il ne faut pas oublier que Doussot est probablement un tueur. Rien ne nous prouve qu'il n'a pas l'intention de tuer aussi sa complice pour partir seul et supprimer un témoin gênant.

— Vous avez...

Avant que le chef de la Brigade Mondaine ait pu finir sa phrase, son téléphone sonna. Quand il eut raccroché, il regarda le plafond un instant puis déclara:

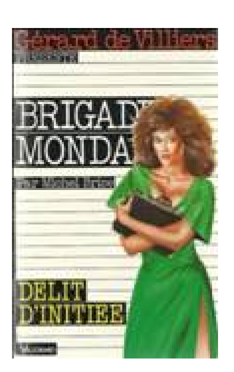
— Figurez-vous que c'est le directeur de la SNIAS en personne qui vient de m'appeler. Greening lui a tout dit. Il arrive de Saint-Nazaire par hélicoptère, car Orly est fermé à cause du brouillard. Il veut nous voir. Il paraît que le travail ou le chômage de milliers d'ouvriers dépendent de cette fichue disquette... On a rendez-vous tous les trois à l'héliport d'Issy-les-Moulineaux à seize heures...

— Moi, je suis très inquiet pour Fabienne Landau, dit Boris. Avec votre accord, on va aller la voir avant, Aimé et moi. Et puis Issy-les-Moulineaux n'est pas très loin de Boulogne-Billancourt.

— Vous avez raison. A tout à l'heure...

Boris déploya son grand corps d'athlète. Son visage était dur. « Un fauve qui se met en chasse, pensa Charlie. L'action ne va pas tarder. »

CHAPITRE XII



Ce même jour, Marcel Doussot, conduisant lui-même, arriva à treize heures trente rue Bergère, devant la société Aymard-Duffié, agents de change. Il gara brutalement sa voiture sur le passage protégé pour piétons, juste en face. La tête rentrée dans les épaules, il traversa rapidement la rue, répondit par une insulte à un conducteur qui avait dû freiner pour l’éviter.

Il connaissait le chemin et se rendit directement au cinquième étage de l'immeuble, vers le bureau du chef du service « Gestion Clients Privés ». Celui-ci, alerté par la réceptionniste, l'attendait, obséquieux, à la porte de l'ascenseur.

— Bonjour Lérot.

— Mes respects, monsieur le directeur. Pas trop de problèmes dans cette horrible circulation ? Mais j'oubliais que vous avez un chauffeur.

— Il a pris une semaine de congé.

Doussot avait horreur de conduire mais avait préféré se débarrasser du chauffeur durant quelques jours. Il ne voulait pas trop de témoins pour ce qu'il voulait faire au cours de cette période.

— Entrez ici, cher monsieur. Tenez, asseyez-vous. Madame Doussot va bien ? Que puis-je faire pour vous aujourd’hui ?

Doussot sortit son portefeuille, l’ouvrit, prit un papier plié en huit — celui mis par Fabienne à la place du document volé par elle — et le déplia.

— Je vais vous le dire. Une amie à moi a ouvert un compte chez vous. Fabienne Landau.

— C’est possible, dit prudemment le chef du service.

Il était pourtant parfaitement au courant mais sentait dans le compte Landau une fine odeur de magouille et ne voulait pas se mouiller. Il observa Doussot avec plus d’attention, en homme qui, par son métier, au fil des années, a pu longuement analyser les gens dans ce qui révèle probablement le mieux leur personnalité: leurs rapports avec l’argent. Son vis-à-vis, sous une fausse indifférence, cachait une nervosité intense. Un observateur moins entraîné ne s’en serait pas rendu compte, mais Lérot le détectait sans peine dans la tension de la voix, les contractions des muscles des mâchoires, la brusquerie des gestes...

— Cette personne, pour des raisons qui la regardent, poursuivait Doussot, m’a donné une procuration totale sur son compte. La voici.

Roger Lérot jeta un coup d’œil sur le papier. Le texte en était classique pour ce genre de documents et commençait très normalement par: « Je soussignée Fabienne Landau... »

— Je vois.

— Je veux, comme ce papier m’y autorise, que vous mettiez dans votre ordinateur que j’ai désormais accès à toutes les opérations sur ce compte, en particulier pour tout vendre et recevoir le produit sous la forme d’un chèque à mon seul nom. Il faut aussi que tous les ordres que mademoiselle Landau pourrait vous donner, elle, par exemple de vendre, soient soumis à mon accord préalable.

Lérot sentait de plus en plus fort cette odeur morbide qui lui déplaisait. Pourquoi Doussot s'était-il dérangé lui-même pour apporter le document, et pourquoi était-il si tendu ? Pourtant, tout semblait en règle... Lérot se pencha sur l'interphone.

— Mademoiselle, dites à Genet de venir.

Il se redressa face à Doussot.

— Je vais demander à un de nos gestionnaires de faire le travail tout de suite avec ça... Moi, il y a longtemps que je ne sais plus me servir de ces machines.

Il montrait l'inévitable terminal d'ordinateur sur une petite console proche de son bureau.

Un homme jeune, un peu effacé, se présenta. Il exhibait son faible niveau dans la hiérarchie par son absence de cravate.

— Bonjour Genet. Asseyez-vous là et visualisez le compte Landau. Il faut créer un droit d'accès au profit de monsieur Doussot qui a le compte 56439.

Pendant que l'employé tapotait sur son clavier, Lérot se dit qu'il n'aimait pas ce qu'il faisait. Mais qu'y pouvait-il ? Et qu'est-ce qui prouvait que la dénommée Fabienne Landau n'était pas tout à fait d'accord ? Après tout, la procuration était correcte et avait peut-être été rédigée en toute connaissance de cause... « Je soussignée Fabienne Landau... » Un trouble bizarre naquit dans l'esprit du chef du service « Clients Privés ». Quelque chose clochait.

Ce n’est qu’à la troisième lecture qu'il réalisa l’énormité de la chose. Il avait tant vu de pouvoirs donnés pour toutes sortes d'excellentes raisons, tous utilisant les mêmes mots dans les mêmes formules, qu'il avait bien failli ne pas remarquer le « Je ne donne pas pouvoir ».

Le sang se retira de son visage. Il avait devant lui le document le plus extravagant de sa carrière... On ne fait pas un papier pour dire qu'on ne

donne rien... Il en avait les jambes coupées. Devant lui, Doussot attendait tranquillement que Genet ait terminé son travail.

Dans un brouillard glacé, il s'entendit dire à son employé:

— C'est bon, Genet. Je vous rappellerai.

— Mais...

— Je vous dis que je vous rappellerai.

Genet les regarda alternativement sans

comprendre, ne vit pas d'autre solution qu'obéir et sortit.

— Il y a un problème ? demanda Doussot.

De toute évidence, il ignorait que son papier ne valait rien.

— Euh... Oui... Enfin, ce serait bien possible... Un petit problème... Une erreur, certainement, monsieur le directeur. Ce document paraît difficile à utiliser.

— Et pourquoi ? aboya Doussot qui s'énervait. Il est pourtant tout à fait dans la forme légale.

— Dans la forme, oui, très certainement. Mais le texte dit...

Doussot lui arracha le papier des mains et mit plusieurs secondes à comprendre. Et là, subitement, il y eut comme une explosion sauvage:

— La pute !

Son hurlement s'entendit au bout du couloir.

Son visage se décomposait et prenait une sale couleur verdâtre.

Il relut la phrase « Je ne donne pas pouvoir... ». Quand Fabienne avait-elle pu faire ça ? Ce n'était certainement pas lors de la rédaction initiale, puisqu'il la regardait écrire. Donc, elle avait substitué le papier ensuite. Quand ? Peu importait.

Il siffla plusieurs fois encore « La pute, la pute », se leva, regarda autour de lui d'un air égaré et partit en courant sans un mot, abandonnant un Lérot qui commençait à transpirer et à se dire qu'il venait de mettre involontairement le doigt sur quelque chose qui allait faire très mal.

Doussot tentait de se calmer place de l'Opéra, au milieu des embouteillages, après dix minutes de sur-place. Il fallait absolument qu'il se ressaisisse. C'est vrai, la petite salope l'avait bien possédé, avec ses airs de jeune oie blanche... Mais personne ne pouvait se vanter d'avoir victorieusement affronté Marcel Doussot. Tout son passé montrait

admirablement la puissance de son intelligence, la force de son caractère et, mais ça il était le seul à savoir à quel point, sa ruse et son absence de scrupules.

Il devait recouvrer son sang-froid et établir un plan d'action... Profitant d'un feu rouge, il relut le papier « Je ne donne pas pouvoir... », ne put s'empêcher de hurler une fois de plus: « La sale pute ! »

Fabienne avait-elle fait ça seule ? Difficile à déterminer... Pourtant, il fallait coûte que coûte qu'il sache. « La salope est désormais totalement libre de faire ce qu'elle veut de ce fric, à commencer par le retirer immédiatement en renonçant au gain possible... » Il eut un frisson de terreur. « Cinq millions pour une jeune conne comme elle, c'est une somme énorme... Il faut que je la tue. Que je la crève, même si c'est trop tard et que tout est foutu... Bon Dieu... Si elle réussit et que je perde mon fric, je suis foutu. Dans trois semaines, au maximum, Rolande va s'apercevoir que je lui ai piqué son héritage. Elle va porter plainte aussi sec, cette pourriture, et moi je risque de me retrouver en tôle. Et pas un rond pour foutre le camp à l'étranger... Allons, du sang-froid... Grâce à ton intelligence tu vas te démerder pour récupérer ton pognon, faire ton bénéfice, et la tuer... »

Avec l'argent, il pourrait terminer ses jours dans un pays de cocagne. Il se voyait passant ses après-midi dans une chaise longue, face à la forêt tropicale, avec une fille, jamais deux fois la même, sur ses genoux. Sur ses genoux, mais le visage en bas, tourné vers le sol de façon à présenter son derrière. Il repousserait la robe misérable, se rincerait l'œil sans se presser. Il n'aurait pas d'érection, mais qu'importe ! Tout serait dans sa tête. Finalement, il enlèverait la culotte. A cause de la position, le plus simple serait de la couper aux ciseaux à l'entrejambe. Alors, il passerait des heures sublimes, à regarder, à sentir, à toucher un peu, parfois, du bout des doigts...

Ramené sur terre par un coup d'avertisseur, il embraya et passa enfin le feu vert.

S’efforçant de se concentrer, il se reposa le problème. D'abord savoir si Fabienne a agi seule ou avec un complice. Pour savoir... Eh bien, pour savoir, il faut enquêter. Mais non, beaucoup trop long, trop compliqué ! Le mieux était de foncer chez elle et lui faire tout avouer, par tous les moyens.

*

**

Prise par ses révisions sur le droit civil, Fabienne Landau. avait déjeuné tard. Quand elle eut fini sa pomme, elle s’occupa de se faire du café. Pendant qu'il passait, et que la bonne odeur se répandait dans la cuisine, elle fit le plan de son après-midi. Ses révisions étaient pratiquement terminées. A la fin de cette semaine de vacances scolaires, elle serait à la fois en forme et parfaitement prête à entamer la deuxième partie de l'année. Elle regarda sa montre, quatorze heures juste, décida d'écouter la radio tout en desservant la table. Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes de commentaires qu'elle réalisa qu'on parlait de Lamibal et une sorte de décharge électrique la secoua.

Maintenant, l'affaire était publique et Doussot allait sans aucun doute se précipiter immédiatement chez l'agent de change et découvrir le stratagème. Fabienne s'efforça de ne pas s'affoler en se remémorant la succession des choses qu'elle et son ami Xavier avaient prévues pour ce moment.

Elle se précipita quand même sur le téléphone.

— Allô, Xavier ? Ça y est !

— Bonjour, ma chérie. Qu'est-ce qui se passe ?

— Lamibal... Ils viennent de le dire à la radio. Il faut absolument que je parte d'ici tout de suite...

— Bonne nouvelle ! Alors Doussot n'aura pas eu le temps de s'apercevoir que tu lui a remplacé la lettre de procuration...

— Sauf s’il décide de la relire avant d'aller chez Aymard-Duffié.

— Tu as raison. Ne prends surtout pas de risques. Tu te souviens, je t'avais dit que mes vieux s'offraient un grand week-end à la neige. Ils sont partis cette nuit. Je suis tout seul jusqu'à dimanche. Tu te prépares une petite valise avec une brosse à dents et un pyjama et je viens te chercher. Dimanche, on avisera...

— Tu es gentil. Je t'adore... Mais je préfère prendre le RER. C'est plus simple.

— Tu oublies que le RER est en grève... Attends-moi à l'angle de ta rue et de la place Marcel-Sembat. Il vaut mieux que tu quittes ton appartement en vitesse. Pour le pyjama, en y repensant, tu peux t'en dispenser... Et je te prêterai ma brosse à dents. A tout de suite...

*

**

Doussot entra sans sonner, fonça dans l'appartement de Fabienne, jura. Personne ! Il n'avait pas prévu ça. Regardant autour de lui, il remarqua la table de cuisine avec des miettes de pain, la bonne odeur de café frais, la cafetière pleine. Jamais Fabienne ne serait sortie en laissant du désordre. Donc, elle s'était enfuie.

Avec rage, il se mit à fouiller. Connaissant bien ses habitudes, il alla tout de suite à l'armoire de la chambre dont un côté était réservé aux papiers personnels et aux affaires scolaires. Ce fut immédiat. Trois lettres étaient sur le dessus des papiers du tiroir. Toutes signées Xavier. Une d'elles était restée dans son enveloppe avec une adresse au revers: 5 rue du Ruisseau, 91470, Les Molières.

Doussot continua à fouiller, sans autre résultat. Le seul endroit où il avait des chances de trouver Fabienne était chez ce Xavier. Il se dit qu’une fille qui veut fuir pense d'abord à son amoureux et recouvra un peu d'optimisme. En allant aux Molières, il passerait chez lui et prendrait son revolver. Il en profiterait pour jeter un coup d'œil à l'ordinateur. Il y avait maintenant plus de vingt-quatre heures qu'il « tournait » et le décodage devrait bientôt être terminé.

*

**

Dans la RI9 de service qui avançait lentement dans l'épaisse circulation, Boris se tourna vers Aimé qui conduisait.

— On va pouvoir interroger Doussot, maintenant. On n'a toujours aucune preuve formelle, mais quand même assez d'éléments pour lui poser quelques questions gênantes...

— On peut lui demander de nous recevoir ce soir, après la réunion à Issy.

— C'est ce que je pensais.

Il prit le radiotéléphone. Il se souvenait du numéro des Construction Aéronautiques et Spatiales. La voix de la secrétaire interrompit la deuxième sonnerie.

— Secrétariat de monsieur Doussot, j'écoute...

— Sylvie ? Bonjour mon petit chat...

— Oh, bonjour Boris... Comme je suis contente... Tu sais, je suis confuse de m'être endormie après, hier soir. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la première fois que ça m'arrive.

On ne me l’avait pourtant jamais si bien fait et je m'étais bien promis que la deuxième fois serait dans ma bouche...

Boris jeta un coup d'œil à Aimé qui en était devenu tout rouge.

— Ce sera pour la prochaine occasion.

— A la fin de la semaine prochaine, alors. En ce moment, j'ai mon fiancé sur le dos et si tu savais comme il est jaloux...

— On se rappellera quand tu seras libre. En attendant, ton patron est là ?

— Non. C'est bizarre, d'ailleurs. Il a pris deux jours de vacances, aujourd'hui et demain. Il avait pourtant un tas de rendez-vous importants. Je passe mon temps à prévenir les gens que c'est annulé et à me faire engueuler.

— Alors je vais l'appeler à son domicile. Tu as le numéro sous la main ?

— Oui, mais ce n'est pas la peine. J'ai essayé. Il n’y est pas.

— Alors, je t'embrasse partout... A bientôt.

— Moi je t'embrasse sur le bout de ce que tu sais, mon chéri !

Boris raccrocha.

— Tu as entendu, Aimé, dit-il en ne pensant plus du tout à Sylvie.

— Pour ça, oui. J'ai bien entendu. Je constate que tu restes toujours prêt à payer de ta personne pour faire avancer tes enquêtes.

— Il ne s'agit pas de ma petite personne. Doussot a disparu. Il faut lui mettre la main dessus.

— Excuse-moi. Je plaisantais. Notre seul lien avec notre homme, c'est mademoiselle Landau, non ?

— Parfaitement. Tu as ton gyrophare ? On le met et on fonce.

Ils arrivèrent à quatorze heures trente au 224 de la rue Thiers.

— Qu'est-ce qu'on lui dit ? demanda Aimé.

— On essaie de l'avoir à l'estomac.

— Et si elle est partie faire des courses en ville pour dépenser son argent ?

— On entre et on cherche.

— Tu es sûr qu'on peut faire ça ?

— Cette fille est peut-être en danger de mort. Quel étage ?

— Quatrième. Cette fois, je prends l'ascenseur.

Ils sonnèrent. En vain. Alors Boris sortit des outils de ses poches, bricola la serrure et ils entrèrent.

L'appartement ne comptait que deux pièces, une jolie chambre moderne de jeune fille, avec des spots et une grosse poupée de chiffon sur le lit, et une salle à manger avec un coin salon. Il y avait aussi une minuscule cuisine et une salle de bains. Pendant qu'Aimé, ravagé d'inquiétude, guettait le bruit de l'ascenseur, Boris se livra à une perquisition que la nécessité de ne pas laisser de traces rendait forcément superficielle. Il ne trouva strictement rien hormis les traces d'un déjeuner récent. Il ne restait plus à exploiter que le répondeur associé au téléphone très design.

La bande en était à son début et ne contenait que deux messages. Tous les deux commençaient par: « Allô, ma chérie, c'est Xavier... » Le premier annonçait ensuite que Xavier était d'accord mais on ne pouvait savoir sur quoi. Le second ajoutait: « Je viens de trouver ton message sur mon répondeur. Je viens tout de suite. Depuis Les Molières, j'en ai pour une demi-heure avec ma deuche. A cette heure-ci, ça roule bien. Donc, je suis à Boulogne avant huit heures et on a largement le temps, pour le cinéma. Je t'embrasse. »

— On peut mener d'interminables dialogues par répondeur interposé, fit observer Aimé. Malheureusement, nous ne sommes guère plus avancés.

Boris restait debout immobile, regard fixé sur le téléphone. Il mit plusieurs secondes pour répondre:

— Un peu, quand même. L'occupante des lieux est partie il y a peu de temps. Elle est même partie précipitamment, sans rien ranger, sans même boire son café. En outre, nous savons que cette jeune et jolie demoiselle trompe son vieux barbon avec un certain Xavier, jeune d'après la voix, qui habite aux Molières et roule en 2CV Citroën. Combien y a-t-il de ce type de voitures dans ce village à ton avis ?

— Je suppose que tu vas me suggérer de prendre le téléphone pour appeler le service compétent et demander la liste des propriétaires de 2CV des Molières, en espérant que l'un d'eux se prénomme Xavier.

Ils avaient gardé leurs manteaux, Aimé parce qu'il avait froid malgré la température élevée de l'appartement; Boris trop pris par son enquête, trop conscient de l'urgence pour y penser.

— On pourra essayer ça, dit-il. Regardons plutôt d'abord si on peut exploiter le téléphone.

— Il n'est pas à mémoire. Il a quand même la touche « Bis », remarqua Aimé. Elle mémorise le dernier numéro composé.

— Mais on n'a pas les moyens, ici, de retrouver ce fameux numéro.

— En cinq minutes, je peux te le trouver, moi, dit Aimé. On va appeler un collègue du service des écoutes, que je connais bien. Il va se brancher sur cette ligne. Ensuite, on appuiera sur la touche « Bis » et il pourra déterminer quel numéro elle compose... Laisse-moi faire. Je vais appeler mon copain depuis la voiture. On ne peut évidemment pas l'appeler d'ici. Ça effacerait le numéro qu'on cherche...

— Très astucieux... Je vais rester à la fenêtre. Tu me feras signe quand je pourrai appeler...

Il ne fallut à Aimé pas beaucoup plus des cinq minutes promises pour faire le signe convenu. Boris décrocha, appuya sur la touche « Bis », attendit. Quelqu'un, un garçon à la voix jeune, répondit:

— Allô ?

— Sébastien ? dit Boris.

— Non, vous faites erreur...

— Ah... Je ne suis pas au 45 22...

— Non. Vous êtes dans l'Essonne.

— Alors veuillez m'excuser.

— Ce n'est rien. Au revoir.

Aimé arrivait.

— Mon copain doit nous rappeler ici dès qu'il a identifié le numéro.

Effectivement, la sonnerie se fit tout de suite entendre.

— C'est toi ? dit Aimé. Alors ?

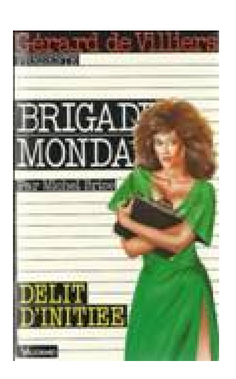
Boris le vit prendre un crayon et noter des choses sur son calepin.

— Merci beaucoup. A bientôt. Mes amitiés à ton épouse...

En se tournant vers Boris, il rayonnait:

— Non seulement j'ai le numéro, mais aussi le nom et l'adresse de l'abonné... C'est aux Molières ! C'est là qu'on va maintenant, non ?

CHAPITRE XIII



Pendant que Boris et Aimé se dirigeaient vers les Molières, Fabienne posait amoureusement sa tête sur l'épaule de Xavier. Malgré son inquiétude sur les quelques jours qui allaient venir et sur les réactions de Doussot, qui seraient violentes sans aucun doute, elle se sentait envahie par un immense sentiment de bonheur. L'idée de ne plus jamais le revoir, de ne plus être touchée par lui était tellement magnifique qu'elle avait du mal à bien réaliser.

Que serait demain, qu'allait désormais être sa vie ? Elle ne reviendrait plus à son appartement de Boulogne, ne serait plus importunée par Doussot... Elle n'avait plus revu la tante Marie depuis son divorce, deux ans avant, et tonton depuis presque aussi longtemps, depuis qu'elle l'avait surpris à la regarder par le trou de la serrure de la salle de bains, tonton qui l'avait pratiquement vendue contre une promotion à un poste de contremaître.

Ayant enfin compris ceci, à seize ans, elle en avait fait une véritable dépression. « Vendue contre une augmentation... » Combien de fois s'était-elle répété cette phrase: « J'ai été vendue contre une augmentation de salaire... » Elle était rigoureusement seule, maintenant. A l'exception de Xavier. Xavier qui la rendait folle de bonheur, rien qu'à la regarder, à lui toucher la main...

En arrivant chez lui, aux Molières, ils avaient fait l'amour avant toute chose. Il l'avait mise nue et elle, la nudiste expérimentée, était toute tremblante du regard sur son corps. Elle avait fondu sous les caresses, écarté les cuisses pour demander que la main soit encore plus précise, le doigt plus profond dans son sexe, imploré la bouche après le doigt. Ensuite, elle s'était couchée sur le dos, l'avait attiré, senti le poids de Xavier sur son ventre, la pénétration. A la fin, elle avait crié sans retenue, son plaisir bien sûr, mais encore davantage son bonheur et sa joie d'être aimée, aimée de façon propre, saine...

Maintenant, assise contre lui dans le salon, face à la porte-fenêtre qui donnait sur le champ labouré voisin où tournoyaient des corbeaux, elle se sentait comme purifiée de toute la saleté mise sur elle par Doussot, plus forte pour le combat contre lui, pour voir la vie de face, sans peur, enfin.

Dans quelques minutes, Richard Greening allait arriver et reprendrait sa disquette. Xavier et elle étaient d'accord. Après en avoir longuement parlé, ils avaient décidé de la lui rendre. Le fait que l'Américain ait pris le risque de venir chez Doussot ne pouvait pas se comprendre par le seul désir de récupérer son dossier concernant Lamibal et ne pouvait s'expliquer que par cette disquette codée. Fabienne ne voulait pas que Greening ait des ennuis à cause d'elle. Le vol du dossier était suffisant et lui donnait déjà suffisamment de remords. Si Greening tenait à sa disquette, il fallait la lui rendre sans chercher à savoir ce qu'elle contenait... Après un grand nombre de tentatives, ils avaient finalement réussi à le joindre par téléphone au Hilton et c'est lui qui avait proposé de venir aussitôt. Curieusement, Dick savait déjà que Xavier habitait aux Molières, preuve qu'il avait commencé une enquête pour les retrouver...

*

**

En arrivant aux Molières, peu après que Boris et Aimé eurent quitté Boulogne, Doussot avait ralenti, repéré un panneau avec le plan du village devant la mairie et était allé voir où se trouvait la rue du Ruisseau. Il trouva rapidement ensuite le numéro 5 et gara sa voiture sur l'herbe qui bordait le chemin.

Doussot se trouvait devant un portail de bois fermant une allée d'une trentaine de mètres. Elle était coincée entre un immense champ labouré et une propriété dont les arbres masquaient presque un vrai petit château aux volets clos. Au bout de l'allée, le terrain où était construite la maison ne se voyait qu'en partie. Il avait l'air d'être étroit et profond et la demeure avait sa façade principale perpendiculaire à la rue.

Le portail n'était pas verrouillé. Doussot entra, avança dans l'allée. Il se demanda si Fabienne était bien dans la maison et si la famille du garçon s'y trouvait aussi. Si Fabienne était absente, il l'attendrait. Si la famille était là, il commencerait par tuer tout le monde. Les gens qui se mettaient en travers de ses intérêts méritaient tous de crever. Quoi qu'il arrive, il ne laisserait aucun témoin vivant...

Parvenu au bout de l'allée, il vit une antique 2CV bleue, se souvint d'en avoir vu la photo dans les papiers de Fabienne et fut rassuré. Le garçon était sûrement présent, et elle avec lui. Marcel Doussot s'avança avec précaution. La maison étant de côté par rapport à l'allée, cela lui rendait facile d'approcher sans être dans le champ des fenêtres. Sa première intention était de sonner puis de montrer son revolver à celui qui ouvrirait mais il changea d'idée. La chance lui souriait. La fenêtre la plus proche était entrouverte. Elle donnait sur une chambre. Doussot la franchit silencieusement, alla jusqu'à la porte. Aucun bruit.

La chambre était desservie par un couloir. Vers la gauche, la salle de bains, vers la droite, le hall d'entrée. Doussot se glissa dans cette direction. De l'autre côté du hall, un salon. Arrivant à proximité, il perçut une conversation. Le salon était séparé de l'entrée par une porte vitrée aux carreaux biseautés. Le cœur de Doussot se mit à cogner. Lès deux tourtereaux étaient bien là, lui en slip, assis sur un fauteuil, de dos, elle seulement vêtue d'un court peignoir de bain, sur ses genoux, de profil. Une onde de rage folle l'envahit. Il ouvrit la porte avec violence.

— Taisez-vous, salauds !

Fabienne se mit à hurler.

Penché en avant, revolver armé, il les menaçait alternativement, regard haineux.

— Vos gueules ! Tais-toi ou je tue ton mec !

Xavier n'avait rien dit. Il était blanc mais pas totalement envahi par la panique comme Fabienne. Par réflexe, ils s'étaient levés. Doussot se tourna vers le jeune homme.

— Tes parents... Où sont tes parents ?

Xavier resta silencieux.

— Tu réponds ou je te fous une balle dans le genou ?

Avec un rictus de dément, il baissa l'arme. Son doigt se crispa sur la détente.

Ce fut Fabienne qui répondit:

— Ils ne sont pas là... Au ski...

Elle claquait des dents. Xavier s'était dominé et cherchait visiblement comment se sortir de sa situation. Doussot eut envie de le tuer tout de suite mais décida d'attendre. S'il abattait son copain devant Fabienne avant d'avoir obtenu la signature, il risquait de la mettre dans un état tel qu'elle deviendrait complètement incapable d'obéir et d'écrire. Refrénant sa folle impulsion de tuer, il jeta un coup d'œil dans la pièce. Le salon ne comportait, très classiquement, que des fauteuils, un canapé, une chaîne haute fidélité et une petite table basse en métal doré et verre fumé. Dans une cheminée d'angle un maigre feu brûlait. La pièce se prolongeait sur une salle à manger, avec une table ronde entourée de chaises. Fabienne gémissait, s'appuyant à son compagnon qu'on sentait prêt à la lâcher pour bondir.

— Passez à côté. Tu vas me signer un autre papier.

Toujours debout, ils ne bougeaient pas, Xavier par répugnance à obéir, Fabienne paralysée de frayeur. Le peignoir était remonté, découvrant le ventre de la fille mais aucun des trois n'était capable d'y prêter attention.

— Avancez ! Sinon, à trois, je tire... Un...

Fabienne eut un mouvement pour avancer, et Xavier suivit pour la soutenir. Ils firent les trois pas qui les amenèrent vers la salle à manger. Doussot avait tout prévu. De sa poche, il sortit une feuille, un crayon-bille, les disposa et s'adressa à Fabienne:

— Toi, ma salope, tu vas me signer ce pouvoir. Sinon, je te le répète, je fous une balle dans la peau à ton mec. Tu entends ?

Elle remua les lèvres comme pour dire oui.

— N'obéis pas, dit Xavier. Après, il nous tuera tous les deux. Monsieur, je vous propose...

Doussot le coupa:

— Toi, un seul mot de plus et je commence par te tirer dans les couilles.

Trop paniquée pour raisonner, Fabienne s'approcha d'une chaise près de la table. Pendant une seconde, elle masqua l'arme. C'était l'occasion que Xavier espérait depuis le début. Sachant qu'il jouait sa vie ou sa mort, il lâcha Fabienne, bondit, s'empara du bras de Doussot, commença à le tordre. Il faillit réussir. Sur le point d'être désarmé, Doussot pressa la détente sans pouvoir viser. La balle traversa la jambe de Xavier, de haut en bas, cassant le fémur. Il s'effondra lourdement.

D'un coup de pied dans le ventre, Doussot repoussa Fabienne qui venait au secours de son ami. Elle se remit à hurler, cassée en deux. Doussot plaça le canon du pistolet contre la tempe de Xavier.

— Tu es sage ou je tire.

— Non, je t'en supplie...

Les mots de Fabienne étaient entrecoupés de sanglots incontrôlés.

— Signe ce papier !

— Tu vas nous tuer...

— Regarde ton mec. Si tu refuses de signer, je l'achève...

Terrorisée par la menace, Fabienne s'approcha de la table, saisit le stylo, ne réussit qu'à froisser le document. Doussot avait prévu ça aussi.

— Prends celui-ci. C'est ta dernière chance ! Fabienne mobilisa tout son reste d'énergie, signa. Doussot vérifia. C'était correct. Il était bien le plus fort. Il avait toujours été le plus fort. Personne au monde n'était à la fois aussi intelligent et vicieux que lui.

Le timbre de la sonnette les frappa tous les trois comme un fouet. Doussot fut le premier à réagir. Empoignant la chevelure de Fabienne de la main gauche, il la tira violemment en l'emmenant vers la porte. Elle trébucha. Il la jeta par terre en ouvrant la porte à la volée, revolver pointé.

— Entrez ou je vous tue !

Il avait parlé avant de reconnaître le visiteur. Dick Greening, son grand corps paralysé par la stupeur avant même que la peur n’agisse, restait planté sur le seuil, bouche ouverte. Doussot recula, le tirant par la cravate et refermant la porte d’un coup de talon.

— Du calme ou je vous flingue !

Un coup d’œil à Fabienne. Elle se relevait, trop tard pour s’échapper. D’un coup de pied au flanc, il la fit rouler dans le salon, souffle coupé par la douleur.

Xavier rampait vers le téléphone laissant une large traînée sanglante sur le carrelage jaune. Un geste de l'arme l’arrêta. Doussot s’écarta, les prenant tous les trois sous la menace de son arme. Il ne put retenir un rire hystérique en les observant tour à tour. Fabienne était couchée sur le sol, le visage livide, à demi nue dans son peignoir défait. Xavier, grimaçait de souffrance à côté du téléphone si proche et pourtant éloigné à l'infini par la menace du revolver prêt à cracher la mort au moindre geste pour le prendre. Dick, apparemment résigné, recouvrait peu à peu son sang-froid.

Une joie violente envahit Doussot. Une fois de plus, il était le plus fort. Il avait toujours été le plus fort...

— Et maintenant, bande de petits merdeux, lequel je tue le premier ? Fabienne, relève-toi ! Je vais t'enculer une dernière fois. Rien de plus divin que de sauter une agonisante.

— Non...

Elle hurlait de nouveau, un terrifiant hurlement de démente.

— Tu la fermes, ou j'achève ton mec tout de suite.

Elle tenta de se taire, n'y parvint pas. Doussot décida d'abréger. La maison avait beau être isolée et la rue très peu fréquentée, il ne fallait pas prendre trop de risques. Et puis, pénétrer une vraie morte était peut-être encore bien plus fort qu'une agonisante. Alors, il s'adressa à Xavier et Dick:

— Regardez, connards. Regardez-la bien. On l'a baisée tous les trois mais c'est moi qui vais la tuer. Regardez ce que fait une balle dans une tête de pétasse !

Avec une jouissance exacerbée, il leva lentement son arme vers le visage de Fabienne.

Pour aller de Boulogne à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, par le pont de Sèvres et la nationale 118, il fallut dix minutes à Boris et Aimé. Ensuite le

village des Molières ne fut plus qu’à quatre kilomètres en direction de Limours. Un plan, devant la mairie, leur indiqua où était la rue du Ruisseau. Le numéro 5 correspondait à une allée privée au fond de laquelle ils distinguèrent une banale maison neuve de style Ile-de-France, comme on en construit tant dans la grande banlieue parisienne.

Comme ils l'avaient dépassé, Aimé décida de faire demi-tour au carrefour de la route de Limours plutôt que de manœuvrer dans la rue étroite.

— Même dans ces petits patelins, fit-il observer, ils ont les moyens. Regarde cette belle BMW...

— On peut être riche et aimer le calme de la campagne, commenta Boris.

Puis il sursauta.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit Aimé.

— Regarde... Elle ne te dit rien cette voiture ?

Aimé pâlit, fit une marche arrière rapide.

— Mais c'est vrai. C'est la BMW de Doussot...

— Si Doussot est venu ici, chez le petit ami de Fabienne, ce n'est pas pour la féliciter... A moins qu'ils ne soient complices tous les trois, ajouta Boris. Il faut être prêt à tout, et d'abord au pire.

Déjà, il sortait son revolver, un RMR Spécial Police, de son étui de ceinture.

Aimé arrêta brutalement la voiture.

— On ruse ou on fonce ? demanda-t-il.

— On court jusqu’au bout de l’allée. Là on avise.

Le portail en bois de l'entrée était ouvert. Ils se lancèrent, rasant la haie de thuyas pour ne pas faire de bruit sur le gravier avec leurs chaussures. Arrivé avec une courte avance, Boris eut la maison en vue de trois quarts, la façade étant tournée vers le champ voisin à cause de l'étroitesse du terrain. Il pouvait voir une fenêtre, de chambre probablement, ouverte. A côté, la porte d’entrée, puis une grande porte-fenêtre de salon. Il n’y avait aucun bruit. Dans le fond, en partie cachée par la maison, une vieille 2CV bleue rafistolée au fil de fer. Tout respirait le calme triste et paisible de la campagne nue sous la brume. Boris eut une seconde d’hésitation. Et s’ils arrivaient comme à l'assaut au milieu d'une famille paisible ? Ne valait-il pas mieux commencer par sonner à la porte ?

Soudain, un hurlement terrible, un long cri de femme terrifiée leur parvint, balayant leurs hésitations. Boris s'élança vers la fenêtre de la chambre, faisant signe à Aimé de foncer vers la porte-fenêtre du salon.

*

**

Fabienne avait passé le stade de la peur et regardait Doussot droit dans les yeux. Sans la totale blancheur de son visage, on l'aurait crue indifférente. Il regretta qu'elle ne meure pas sur un dernier hurlement. Faire durer ne présentait plus aucun intérêt. Il pouvait tirer.

Alors un fracas de porte derrière lui le fit se retourner, par réflexe. Il vit une espèce de fauve qui plongeait dans sa direction, tira, manqua sa cible, obligeant cependant Boris à s’écarter, se jeta lui-même en arrière, vers Fabienne.

Ce fut Aimé qui riposta à travers la porte-fenêtre du salon, déclenchant une pluie de verre pulvérisé. Gêné par Dick, il manqua Doussot qui eut le temps de rouler contre Fabienne. Son instinct, plus que son intelligence, lui dicta la solution. Il enlaça la fille et la plaça sur lui, comme un bouclier. Aussitôt, il se remit à tirer, sûr que les policiers ne riposteraient pas, une première fois vers Boris, tout près, qui fit dévier l'arme d'un coup de pied désespéré dans une chaise qui heurta le bras de Doussot, une deuxième fois vers la porte-fenêtre, contraignant Aimé, toujours dehors, à s'écarter.

Voyant l'arme de Doussot revenir dans sa direction, Boris, la rage au cœur de ne pouvoir riposter sans risquer la vie de Fabienne, bondit en arrière, revenant dans le couloir.

Il y eut alors un instant de silence. Doussot se trouvait dans le salon, couché, Fabienne, inerte, sur lui. Dick avait plongé dehors à travers la porte-fenêtre, émiettant ce qui restait de vitrage. Xavier rampait vers la porte, perdant toujours son sang, emportant le téléphone. Boris et Aimé se protégeaient, Boris derrière une cloison qui le masquait à défaut de pouvoir arrêter les balles, Aimé toujours dehors, rejoint par Dick.

Boris cria:

— Rendez-vous, Doussot !

— Barrez-vous ou je tue la gosse !

— Vous n'avez aucune chance... Relâchez-la et on en tiendra compte...

Boris savait parfaitement que l'autre n'obéirait pas si facilement mais il fallait avant tout l'amener à raisonner, à ne pas agir par désespoir, à lui faire croire qu'il n'était pas perdu tant qu'il n'aurait pas tué la fille...

— Toi, petit con, cria Doussot vers Xavier, tu ne bouges plus ou je te flingue en premier.

Boris, accroupi, cherchait l'occasion, en vain. Le risque de tuer Fabienne était trop gros.

Doussot se leva, recula vers le mur tout en conservant soigneusement Fabienne entre Boris et lui. Il marcha en crabe jusqu'à la porte-fenêtre, sortant de la vue de Boris. Celui-ci se précipita vers la fenêtre de la chambre. Doussot était déjà dans l'allée, dos à la haie de thuyas. Il reculait vers la rue pas à pas, toujours protégé par Fabienne qu'il maintenait par un bras autour de la taille, revolver prêt à tirer sur le policier qui se découvrirait. Aimé et Dick s'étaient repliés jusqu'à un angle de la maison où Aimé attendait l'occasion de pouvoir agir. Apercevant Boris, Doussot tira vers lui, faisant sauter un éclat de mur, le dissuadant de sortir.

— Si vous avancez, je vous tue d'abord et la gosse aussi.

Non seulement Boris ne pouvait toujours pas tirer sans risquer la vie de Fabienne, mais la moindre tentative n'aurait pu que l'exposer lui-même inutilement.

Furieux de ne pouvoir intervenir efficacement, il vit Doussot continuer à reculer dans l'allée, serrant toujours Fabienne à peu près nue et à présent presque évanouie. Il entendait Xavier qui criait dans le téléphone. Enfin le couple disparut. Boris bondit, suivi d'Aimé, de Dick aussi.

Arrivés au portail, ils virent la BMW tourner à droite, route de Limours, vers le centre du village. Le temps de monter dans leur voiture, de démarrer, ils durent constater qu'ils l'avaient perdue de vue.

Dick poussa un juron en anglais. Aimé tremblait d'énervement et de rage, poings crispés sur son volant. Boris, dents soudées, réfléchissait de toute la puissance de son intelligence.

Il se tourna brutalement vers L'Américain. Celui-ci paraissait effondré.

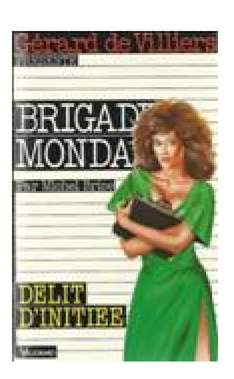
— Que faisiez-vous ici, vous ? Comment êtes-vous venu ?

La voix de Boris claquait durement.

— Il faut les retrouver. Il faut les arrêter avant que la petite ne soit tuée...

— Et si vous nous aviez tout dit, au lieu de vous prendre pour un détective amateur, on aurait pu tout régler en douceur. On en reparlera. Pour l'instant, vous allez nous aider... Aimé, retourne à la maison porter secours au gamin. Je te rejoins dans un instant.

CHAPITRE XIV



Doussot se payait le luxe de conduire à une vitesse réduite. Il se sentait étrangement calme. Il lui restait encore une ligne de défense. C'était peu, c'était la dernière, mais la malchance ne pouvait quand même pas continuer à s'acharner contre lui... La première ligne avait été que l'Américain ne s'aperçoive pas qu'on avait jeté un coup d'œil à ses papiers. La deuxième ligne avait consisté à faire croire qu'Anne était morte par accident. La troisième que le meurtre prouvait que c'était bien elle qui avait volé Dick et qu'elle avait été tuée par un complice pendant que lui, Doussot, était au lit avec Marie-Laure Ducat...

Tout ceci avait successivement échoué... Il ne pourrait plus jamais revenir en France comme il en aurait gardé la possibilité s'il avait pu mettre dans sa poche l'argent gagné sur Lamibal... L'idée que Fabienne en était maintenant légalement la propriétaire et que les héritiers qu'elle pouvait

avoir, car il allait la tuer, en profiteraient lui donnait d'irrépressibles bouffées de rage...

Il regarda sa montre. Bientôt seize heures. Il avait le temps, à condition de téléphoner immédiatement de sa voiture au directeur de sa banque au Luxembourg. Il s'arrêta dans un endroit discret et composa le numéro de son correspondant.

— Bonjour, Schwartzkopf.

— Bonjour, monsieur Doussot.

La voix était posée avec un rien d'accent de l'Est.

— Le paquet pour nos amis que vous savez, sur la vente IRT1500, est prêt ?

« Paquet » était le mot qu'ils utilisaient au téléphone pour les pots-de-vin en liquide qu'on doit systématiquement verser pour toutes les ventes dans certains pays. Et celui de la vente IRT 1500 se montait à quinze millions.

Il y eut un instant de silence dans l'écouteur puis Schwartzkopf reprit avec une certaine inquiétude:

— Non... Il était prévu pour vendredi. C'est bien ce que vous m'aviez demandé, non ?

Doussot surveillait Fabienne du coin de l'œil, revolver pointé vers elle.

— Pourtant, il le faudra ce soir.

— Ça va être difficile...

— Mon cher Schwartzkopf, le client a changé d'avis et il est capital pour moi d'avoir tout ce soir !

— Bien... On va faire le nécessaire. Le paquet sera prêt dans une heure. Qui vient le prendre ?

— Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais bien que vous envoyiez quelqu'un me le porter à l'aéroport de Luxembourg. J'y serai moi-même vers dix-neuf heures. Je repartirai immédiatement après.

— Vous pensez bien, monsieur Doussot, que je vais vous porter la chose moi-même et en profiter pour vous saluer...

La somme que Doussot aurait bientôt serait très inférieure à ce qu'il escomptait de l'affaire Lamibal, mais elle lui suffirait largement pour finir ses jours en Thaïlande...

Il jeta un regard à Fabienne. Elle était prostrée, recroquevillée contre la portière. Il se demanda ce qu'il aurait fait si elle s'était mise à hurler pendant la conversation avec Schwartzkopf...

Il connaissait bien le sud des Yvelines. Pour aller à l'aérodrome privé de Toussus-le-Noble, il fallait d'abord redescendre sur Saint-Rémy-lès-Chevreuse, prendre ensuite la direction de Versailles. A Châteaufort, cependant, Doussot tourna à gauche vers Voisins-le-Bretonneux et ralentit. Le petit chemin était facile à manquer, même pour quelqu'un le connaissant bien. Il soupira de satisfaction en le voyant, et s'y engagea.

*

**

Dans le salon dévasté, aux vitres brisées, aux meubles renversés, où le vent humide entrait sans obstacle, Xavier avait fini par s'évanouir de souffrance et de sang répandu après avoir lui-même appelé le SAMU pendant la courte absence des policiers. Aimé s'empara du téléphone et se mit à organiser les barrages routiers et la surveillance des gares et des aéroports.

Boris était resté dans la voiture avec un Dick humble et servile. Il faudrait qu'il demande à l'Américain comment celui-ci avait bien pu arriver aux Molières le premier mais le plus urgent était de contacter Charlie. Il appela le 36 quai des Orfèvres et demanda à la secrétaire du service le numéro de la salle, à Issy-les-Moulineaux, où la réunion avec le patron de la SNIAS devait se dérouler.

Ayant obtenu ce numéro, il le composa et obtint une réceptionniste qui lui demanda d'attendre un moment, disant que la réunion n'avait pas encore commencé mais que cela n'allait pas tarder.

Pendant ce temps, Boris se tourna vers Dick qui se rongeait les ongles, ne sachant que faire pour aider, et attaqua:

— Vous connaissez Doussot mieux que moi. Où va-t-il, à votre avis ?

— Je n'en sais rien.

— Il n'a pas une planque, une maison de campagne, des amis ?

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Pas que je sache. J'ai donné l'adresse de sa maison de Jouy à votre collègue qui doit y avoir envoyé les gendarmes...

Boris serra les poings.

— Donc, la seule solution était d'attendre... Mais s'il n'a plus besoin de Fabienne, il va vite la tuer pour s’en débarrasser afin de se faire moins remarquer.

— Il ne faut pas, cria Dick en blêmissant.

— Voyons... Il veut quitter la France très vite. Avec sa voiture, surtout une BMW de cette taille, dont nous avons le numéro, il n’ira pas loin et il le sait. Avec le train ou l’avion, les risques sont aussi grands... Donc, soit il a une planque pour se cacher quelques jours, et il va vite supprimer votre copine, soit il loue une autre voiture...

— Votre collègue a donné des ordres pour qu’on prévienne toutes les agences de location.

— Soit il en vole une...

— Attendez, cria Dick. Il a un avion. Enfin, sa boîte en a un. Il sait piloter. Il me l'a dit et j'ai vu une photo de lui dans un cockpit, hier matin, chez lui.

— Hier matin ? Vous ne m'aviez pas parlé de cette visite...

Dick baissa la tête mais fut dispensé de répondre par le téléphone.

— Allô, dit enfin la secrétaire. Je vous passe monsieur Badolini.

— Boris ? dit la voix familière. Vous avez des problèmes ?

— Des sérieux... Les détails plus tard. Pour l'instant, Doussot s'est enfui en prenant Fabienne Landau en otage. On est aux Molières, dans l'Essonne. C'est un petit village près de Saint-Rémy... Doussot est aux abois... J'ai peur qu'il la tue pour s'en débarrasser... Patron, il faut faire quelque chose...

— Enfui comment ?

— En voiture. On n'a pas réussi à le suivre...

— Vous avez...

Boris le coupa, trop tendu pour faire attention aux règles de la politesse.

— Oui, Aimé a noté le numéro de la voiture. Il s’occupe de faire boucler les routes, tout... Mais Greening me dit que Doussot a un avion personnel et qu'il sait piloter...

Il y eut un conciliabule à l'autre bout du fil. Charlie reprit enfin:

— Boris, je vous passe monsieur Croisier. C'est le grand patron de la SNIAS.

— Allô. Ici Croisier. Bonjour. J'ai entendu ce que vous disiez. Je vous envoie mon hélicoptère... Attendez...

Il l'entendit crier à quelqu'un de faire décoller le pilote immédiatement, puis reprendre:

— Comment pourra-t-il vous repérer, en arrivant ?

— La maison est à l'extérieur du village, à l'est, assez isolée. A côté il y a un grand champ labouré, près de la route qui va sur Limours. On va mettre une voiture dedans.

— Parfait. Tout le monde vous a entendu sur le haut-parleur. Maintenant, je me charge de votre homme s'il a pris l'avion. Il faut que vous me disiez de quel modèle d'avion il s'agit et d'où il peut décoller.

— Vous le savez ? dit Boris à Greening.

— Non. Peut-être un Fairchild 227. En tout cas, un biturbo prop[12], assez gros.

— Tenez-vous prêts, intervint Croisier. Dans cinq minutes, je sais tout sur l'avion et son aéroport actuel. Je vais appeler le STNA[13]. Il faut que je vous quitte pour ça. Pendant ce temps, l'hélico arrive. On me fait signe qu'il décolle. Il sera aux Molières dans quelques minutes. Maintenant, je vous repasse monsieur Badolini.

— Et moi, je fais ce que je peux de mon côté, dit Charlie. A tout à l'heure.

Devant son radiotéléphone muet Boris se sentait devenir fou d'impatience. Il ne pouvait rien faire, cependant. Il sortit de la voiture pour rejoindre Aimé, remarqua sur le gravier de l'allée un chausson perdu par Fabienne, déjà sale et mouillé, lorsqu'il fut dépassé par une R5 qui freina violemment devant la maison.

Aimé sortait et vint à sa rencontre.

— C'est le toubib du village. Il va s'occuper de Xavier en attendant que le SAMU arrive aussi. Où en es-tu ?

— Doussot a certainement l'intention de filer en avion. On a de la chance. Le grand patron de la SNIAS a pris les choses en main de ce côté-

là. Si quelqu'un peut agir vite, c'est bien lui. Il nous envoie un hélicoptère. Tu viens ?

— Il vaut mieux que l'un de nous reste pour coordonner la mise en place du bouclage... Vas-y avec l'Américain. Il a l'air coopératif et il connaît Doussot. Si la petite n'est pas déjà morte et qu'il faut négocier, ce peut être important.

— Tu crois qu'on peut retrouver facilement un avion après son décollage ?

Aimé prit son air professoral:

— Sans problème. Tous les avions ont un transpondeur. C'est un réémetteur qui réagit aux radars du contrôle aérien et transmet automatiquement l'identification de l'avion, son altitude aussi. Si le grand patron dont tu parles arrive de son côté à trouver l'identification de l'avion de Doussot, on pourra le suivre à la trace sur une carte.

— Tu en sais des choses...

Aimé éternua.

— On apprend à tout âge, renifla-t-il.

— Bon. Je te quitte. Je vais attendre l'hélico. Il ne devrait pas tarder.

Boris revint à la voiture dont Dick sortait seulement. Il le fit remonter, démarra et pénétra dans le champ où devait arriver l'hélicoptère. La RI9 était parfaitement visible. Le crachin avait cessé mais le brouillard en profitait pour se reformer.

Dick, silencieux, se rongeait les ongles avec de plus en plus d'énervement.

— Monsieur Greening, dans quel pays Doussot peut-il avoir envie de se réfugier ?

— Je ne sais pas... Je vous jure que je cherche dans ma tête tout ce qui pourrait vous aider...

— Vous ne savez rien de ses amis, de ses relations... Il n'a pas un compte en banque en Suisse ? C'est autorisé maintenant...

— Non...

Dick sursauta.

— Mais si... Sa femme est luxembourgeoise. Et je sais qu'il utilise une banque de Luxembourg pour y placer les fonds destinés à payer les

bakchichs aux clients étrangers.

Il s'excitait en parlant.

— Je suis sûr que c'est là, continua-t-il. A sa place, perdu pour perdu, je demanderais à cette banque de me donner un gros paquet d'argent en liquide et je filerais avec.

— Et ça vous suffirait pour assurer vos vieux jours ?

— Si ça suffit ? Mais ces versements sont en général de dix à quinze pour cent des ventes, et les ventes dans notre domaine dépassent couramment deux cents millions de dollars... Un milliard de vos francs...

— Je crois qu'on avance, dit Boris. A présent, on sait où va Doussot.

*
**

Le petit chemin était détrempé par la pluie et Doussot avait du mal à maintenir sa voiture. Il se demanda même si elle n'allait pas tout bêtement s'embourber et l'abandonner au milieu de la campagne... Il réussit cependant à rejoindre la piste, heureux que l'aérodrome de Toussus-le-Noble soit trop petit pour que des barrières ou d'autres mesures de sécurité y aient été jugées nécessaires. Grâce à la brume, la tour de contrôle ne pouvait pas le distinguer. Personne ne le vit rejoindre l'avion. Il se gara tout près et s'interrogea au sujet de Fabienne, toujours prostrée à son côté, moralement brisée. Le plus simple était de la tuer tout de suite et de la cacher dans le coffre. Pourtant, elle pouvait encore lui être utile, au moins tant qu'il n'avait pas quitté la France, et elle était trop inerte pour le gêner... Il jeta un nouveau coup d'œil aux alentours. Personne. Prenant sa décision, il descendit, fit le tour de la voiture, ouvrit la portière de droite et tira Fabienne par les cheveux.

— Descends !

Sans un mot, sans résistance, elle posa ses pieds nus sur le ciment mouillé, suivit, courbée par la poigne de Doussot dans sa chevelure. Elle ne cherchait même pas à tirer sur les pans de son peignoir pour masquer sa nudité ou se protéger du froid. Ils grimpèrent dans l'avion. La température était glaciale. Doussot la fit asseoir, lui tira violemment les mains derrière le

dossier du siège et les lia avec la ceinture du peignoir. Pour le simple plaisir, il lui dit:

— N'aie pas peur de t'enrhumer. Je t'aurai tuée avant que tu tousses !

S'asseyant sur le siège du pilote, il prit le « master-switch », le bascula. Les voyants qui font un peu ressembler les tableaux de bord des avions à des arbres de Noël s'allumèrent. Maintenant, il lui fallait mobiliser toute son attention. Ce n'était que la deuxième fois qu'il pilotait cet avion et encore n'était-il pas seul la fois précédente...

Le plus grave était encore l'absence de cartes pour l'est de la France. Il lui faudrait faire tout le trajet sous le guidage des tours de contrôle... De combien de temps aurait besoin la police pour s'apercevoir de sa fuite ? Plusieurs heures ? Seulement les policiers qu'il avait sur le dos depuis le début étaient toujours allés plus vite qu'il ne l'avait pensé... De toute façon, il n'avait plus le choix.

Les moteurs étaient en marche. Il n'avait pas le temps de les faire chauffer normalement mais les turbines n'ont plus besoin de longs points fixes. Il déverrouilla le frein de parking et se mit à rouler.

Il était temps d'appeler la tour de contrôle.

— Ici Fox-Trot Yankee Papa Yankee. Demande autorisation de décollage...

— Autorisation de vous aligner...

— Vous pouvez me donner la météo ?

— Plafond trois mille pieds. Vent quarante nœuds à deux cent quatre-vingts... Vous allez où ?

— A Bordeaux-Mérignac.

Doussot s'efforçait d'avoir l'air naturel. Il avait commis une bourde en demandant l'autorisation de décoller avant de s'être aligné en bout de piste. Il ne fallait pas en commettre une autre...

— Par ce temps, vous avez du courage... Après décollage, reprit la tour, vous passerez votre fréquence sur cent vingt-quatre point cinq pour le trafic en route.

— Cent vingt-quatre point cinq, confirmé. Je suis dans l'axe maintenant...

— Autorisation de décollage. Aussitôt après, prenez cap cent dix.

— Cap cent dix, confirmé.

Il serra les dents pendant les trente secondes du décollage, luttant difficilement pour maintenir l'avion sur la piste, tira trop sec quand la vitesse de rotation fut atteinte, faillit décrocher, finit par s'éloigner du sol...

Il mit ensuite sa radio sur la fréquence qu'on lui avait indiquée, et décida d'attendre quelques minutes avant d'appeler Athis-Mons afin de demander le cap pour Reims, de peur que les contrôleurs de Toussus-le-Noble restent à l'écoute.

*

**

Toujours dans la R19 de service, arrêtée au bord du champ voisin de la maison de Xavier, et dont le téléphone restait désespérément silencieux, Boris et l'Américain entendirent le sifflement du moteur de l'hélicoptère bien avant de le voir sortir de la couche de brume et se poser.

— Un SA330, dit Greening avec satisfaction. Belle machine...

Boris et lui y coururent, penchés en avant. Boris remarqua un corbeau qui s'était laissé surprendre et roulait sur le sol, plaqué par le vent des pales qui tournaient toujours.

Dans l'hélicoptère le bruit était considérablement plus faible et la chaleur douce après les rafales de vent. Le temps de s'asseoir à l'avant, et Boris regarda le sol s'éloigner rapidement.

— Bonjour messieurs. C'est la chasse aux bandits, si j'ai bien compris ?

Le pilote était un petit brun sec et à la voix chaude du soleil de Marseille.

— Exactement. Vous avez des nouvelles ?

— Toutes fraîches. Votre homme vient de décoller de Toussus-le-Noble. Prenez le casque. Ici. Vous pourrez écouter les communications et parler vous-même. On est en liaison avec les patrons, le vôtre et le mien.

Dès qu'il eut le casque sur les oreilles, Boris entendit Charlie Badolini.

— Boris... Boris... Répondez.

— Je vous écoute...

— Ah... monsieur Croisier demande si Doussot a emporté la disquette.

— Oui.

Boris venait de mentir délibérément, espérant donner aux autres des raisons supplémentaires de rattraper Doussot.

— Monsieur Corentin, intervint Croisier, il ne faut pas que Doussot sorte de France, il ne faut pas ! Voici ce que nous savons, pour l'instant: il a dit qu'il se dirigeait vers Bordeaux. J'attends qu'on me passe le centre de contrôle d'Athis-Mons. On va le suivre à la trace. Maintenant, c'est vous qui décidez. Que devons nous faire ? S'il le faut, on peut faire décoller un Mirage pour le forcer à se poser.

— Et la fille ?

— On ne sait pas, répondit Charlie. J'ai demandé qu'on fouille la voiture qu'il a laissée à Toussus. On va me rappeler.

— Bien, dit Boris. Je ne crois pas qu'il aille à Bordeaux. Il se dirige probablement vers Luxembourg.

— Si vous voulez, on peut faire en sorte que l'aéroport lui refuse l'autorisation de se poser.

— Combien de temps pour y aller ?

— A Luxembourg ? Avec son avion, en tenant compte des couloirs aériens, disons une heure et demie, au moins.

Boris se tourna vers son pilote.

— Pouvons-nous foncer vers Luxembourg en hélicoptère, tout droit et le rattraper ?

— Pour le « tout droit », coupa Croisier, je me charge de vous faire donner les autorisations. Orly est fermé au trafic normal à cause du brouillard. Vous allez passer au ras du périphérique de Paris. Vous avez entendu, Guignier ?

— C'est parti, répondit le pilote. Je suis déjà à cent quatre-vingts nœuds.

— Monsieur Corentin, reprit Croisier, je me répète mais il n'est pas question de laisser Doussot aller jusqu'à Luxembourg.

— Alors, il faut qu'il se pose avant. Quel est l'aéroport le plus proche ?

— Nancy.

— On ne peut pas le faire se poser à l'aéroport de Nancy en lui faisant croire qu'il s'agit de l'autre ?

— Non, sûrement pas !

— Pourquoi ? insista Boris.

— Parce que ce n'est pas la même fréquence de radio balise. Il va se régler sur celle de Luxembourg et se diriger dessus.

— Parce qu'il la connaît par cœur ?

— Non... Mais il doit avoir une carte...

— Vous savez, insista Boris, il n'a pas préparé son voyage. Il n'a peut-être pas de carte.

— Alors, en arrivant au point de contrôle précédent, à Reims donc, il va leur demander et ils lui diront...

— Sauf si vous les avez prévenus par téléphone !

Il y eut un long silence.

— Ce n'est pas idiot, ce que vous dites, répondit enfin Croisier. Il y a d'autres difficultés, quand même, mais je crois que j'ai des solutions... Je vous laisse. Je m'occupe immédiatement de tout ça. C'est génial...

Le spectacle que contemplait Boris était impressionnant. L'hélicoptère volait à moins de cinquante mètres d'altitude pour éviter les bancs de brouillard et à la vitesse maximum autorisée. On pouvait croire qu'il allait percuter les immeubles, les lignes à haute tension, les collines, les grands arbres même. Le pilote se tourna vers Boris et sourit.

— Pour une fois que j'ai le droit de voler à cette vitesse, à cette altitude et ici, il faut que j'en profite pleinement.

Dans les champs, les vaches, affolées, couraient en tous sens...

La radio eut un souffle.

— Boris, dit Charlie Badolini, j'ai le résultat, pour la voiture. Elle est vide.

— Donc, on ne sait pas s'il a gardé la fille ou s'il l'a tuée ?

— Non. Par contre, on a compris par où il est passé pour rejoindre son avion. Il a pris un petit chemin qui permet de rejoindre la piste sans passer par l'entrée normale. J'ai envoyé des gendarmes ratisser. Espérons qu'ils ne trouveront rien.

— Espérons...

— Croisier, le directeur de la SNIAS, téléphone dans tous les sens pour nous aider. On sait que Doussot s'est d'abord éloigné un peu en direction de Bordeaux, mais qu'il a effectivement demandé ensuite le cap pour Reims. Comme les contrôleurs l'ont obligé de suivre les couloirs normaux, il n'a

plus beaucoup d'avance sur vous. Vous savez ce que Croisier a imaginé ? A Reims, on va donner à Doussot, en plus de la fausse fréquence de la radio balise, une fausse information sur la direction du vent. Comme il faut en tenir compte dans les calculs de navigation, ne me demandez pas comment, il va faire une erreur de cap et foncer sur Nancy en croyant aller vers Luxembourg. Croisier est tout excité par son idée.

— Elle est remarquable, dit Greening, sortant brusquement de son silence.

— Vous m'expliquez ? dit Boris.

— C'est simple. Supposez que vous alliez, en avion, vers l'est en vous dirigeant à la boussole, et que le vent vient du nord. Vous dérivez légèrement vers le sud, puisque le vent vous pousse. D'accord ?

— C'est évident.

— Donc, continua l'Américain, si vous voulez aller vers l'est malgré le vent sans dériver vers le sud, vous obliquez un peu vers le nord, juste ce qu'il faut pour compenser la dérive due au vent. Mais pour faire ça, il faut évidemment connaître la direction et la force exactes du vent. Si le vent vient du sud alors que vous croyez qu'il vient du nord, par exemple, au lieu de corriger l'erreur, vous l'aggravez. Apparemment, c'est ce qu'on va faire faire à Doussot en lui donnant des informations fausses.

*

**

A mi-chemin d'Orléans, Doussot avait demandé les paramètres pour Reims et les avait obtenus sans aucune difficulté. Il avait le sentiment d'avoir gagné la partie. Dans une heure, une petite heure, il aurait quitté la France. Dans trois heures, il aurait quitté le Luxembourg, en voiture, cette fois. Le temps qu'on retrouve sa trace, il serait en Thaïlande.

L'image d'une fille au corps brun, ramassée dans un quartier misérable, nue sur ses genoux, visage vers le sol, se présenta à son esprit avec une telle force qu'il ferma les yeux une seconde. Il dut faire un effort pour revenir dans le réel. Il ne devait pas rêver, pas maintenant... Il avait besoin de toute sa concentration pour piloter.

Depuis qu'il avait passé les trois mille pieds d'altitude[14], Doussot volait dans une couche nuageuse permanente et ne voyait strictement rien à l'extérieur de l'avion. Son brevet de pilote se limitait pourtant au VFR[15] et il volait actuellement en IFR[16]. Cela ne l'inquiétait pas trop, cependant. Sa peur, en fait, la circonstance qui pouvait tout faire échouer, serait que l'aéroport de Luxembourg soit fermé au trafic, comme Orly, à cause du brouillard. Sans cesse, il devait se retenir de poser la question aux contrôleurs du trafic aérien. Surtout ne pas trop leur en dire...

A Reims, quand les contrôleurs du trafic aérien lui donnèrent le cap pour Luxembourg, ainsi que les fréquences et la météo, il se permit un grand rire silencieux. C'était son dernier contact avec la

France. Il était virtuellement sauvé. Au comble de la joie, il eut envie de tuer Fabienne tout de suite, d’un coup de feu dans le ventre, ou dans le sexe, plutôt, pour l'entendre agoniser, hurler. Mais une autre idée lui vint. Il brancha le pilote automatique, attendit quelques secondes pour vérifier que l'avion continuait en ligne droite et se redressa.

Il allait la sauter d'abord. Une ultime fois, avant de la faire disparaître.

Debout devant elle, il baissa son pantalon. Depuis des années, il n'avait jamais eu un membre si raide. Fabienne paraissait absente, yeux dans le vague, abandonnée, peignoir remonté sur les seins, mains toujours liées derrière le dossier du siège. L'avait-elle seulement vu ?

— Regarde ! hurla-t-il.

Elle sursauta, regarda avec une totale indifférence, sans même le réflexe de serrer les cuisses. Doussot se mit en colère. Il aurait voulu qu'elle crie.

— Je vais te baiser ! Tu entends ! Te baiser. Et te tuer aussitôt après. Tu croyais m'avoir ? Tu croyais qu'on pouvait avoir Marcel Doussot, hein ?

Elle semblait ne pas entendre. Il s’approcha encore, écarta violemment les cuisses de la fille, se coucha sur elle, Commença à la pénétrer. Enfin, elle réagit, s'arquant, essayant de se dégager à coups de reins, ne réussissant qu’à augmenter la jouissance de Doussot. Il dut cependant la ceinturer pour se maintenir. Dans cette espèce de lutte dérisoire, il lui fallut une seconde pour réaliser qu'elle venait de lui cracher au visage. Humilié par l'insulte, il la frappa violemment d'un coup de poing, par pur réflexe, et se retrouva devant elle incapable de poursuivre le viol.

— Tu vas crever tout de suite, éructa-t-il. Je vais te crever !

Le revolver était resté près des commandes de l’appareil. Doussot remonta son pantalon, s’élança, puis s'étala de tout son long à cause d’un trou d'air. Un éclair illumina fugitivement la cabine d'une lueur bleue. Doussot eut peur. Il ne pouvait pas faire confiance au pilote automatique au milieu d'un orage. Il devait impérativement reprendre les commandes. Il tuerait Fabienne quand les turbulences seraient calmées.

*

**

Depuis que l'hélicoptère approchait de Nancy, les communications par radio avec Charlie Badolini et Croisier, le patron de la SNIAS, étaient très perturbées et pratiquement inutilisables. Par contre, sur une fréquence différente de celle de Doussot, ils étaient en relation avec la tour de contrôle de l'aéroport où, à en croire les bruits de fond des conversations, un grand nombre de personnes suivaient le déroulement du détournement de l'avion.

Les quinze minutes d’avance que Doussot possédait encore avaient fondu dans la procédure d'atterrissage que les contrôleurs lui avait imposée, un long hippodrome[17], avant qu'il puisse attraper le faisceau ILS[18] quinze milles nautiques (25 km environ) avant la piste.

Boris, qui écoutait les conversations entre Doussot et la tour sur le deuxième récepteur de *Y* hélicoptère, était inquiet de la maladresse avec laquelle les contrôleurs de Nancy mentaient pour faire croire qu'ils étaient de Luxembourg. Soit ils en faisaient trop en affectant un accent germanique ridicule, soit ils faisaient répéter les questions deux fois pour se donner le temps de réfléchir... Il fallait que Doussot soit bien absorbé dans le pilotage de son avion pour ne pas flairer l'anomalie.

Enfin, un avion jaune apparut, sortant de la couche de nuages.

— C'est lui, cria le pilote, le premier à le voir. Qu’est-ce que je fais ?

Boris évalua la situation. Ils se dirigeaient vers la piste mais perpendiculairement à elle. Doussot arrivait, lui, dans l’axe de la piste. Il venait de leur droite et, en continuant tout droit, l'hélicoptère allait le croiser à peu près au moment où l'avion se poserait.

— Vous pouvez vous mettre dans sa queue pendant qu’il va rouler, juste derrière lui, de façon qu'il ne nous voie pas ?

— Aucun problème.

Boris avait l'impression de vivre un film au ralenti. L'avion continuait sa lente descente. L'hélicoptère avait commencé une courbe qui paraissait l'écarter de son objectif. Pourtant, à mesure que l'avion se rapprochait, il semblait que le film s'accélérait. Quand Doussot toucha la piste brutalement, l'hélicoptère était à quelques secondes derrière lui.

Boris savait qu'il devait prendre une des décisions les plus difficiles de sa carrière. La prendre seul. Fallait-il intervenir immédiatement, par surprise, ou attendre que Doussot descende de l’avion et le faire encercler par les gendarmes certainement déjà envoyés par Badolini ?

« Si j'étais Doussot, imaginant arriver à Luxembourg, que ferais-je en arrêtant l'avion sur le parking ? Je tuerais mon otage, c'est évident, pour filer discrètement. Je n'en aurais plus besoin... Mais quand va-t-il s'apercevoir de l'erreur de navigation ? Après ou avant de tuer Fabienne ? S'il s'en aperçoit avant, il aura, au contraire, intérêt à la garder pour s'en protéger... »

L'avion avait fortement ralenti et roulait au pas. ,

— Il va prendre le taxiway[19], dit le pilote. C'est cette bretelle. Il va tourner à gauche et aller se garer là-bas, sur ce parking. Je continue ?

Le pilote avait besoin de toute son habileté pour maintenir la position. N'ayant pas de train d'atterrissage, l'hélicoptère ne pouvait pas rouler et le pilote, dents serrées et penché sur son manche, était obligé de le faire voler tout près du sol dans les turbulences des hélices de l'avion qui le secouaient comme une route cahoteuse. Dick ne pouvait s’empêcher de rentrer la tête dans les épaules. Boris était tendu à l'extrême, main sur la poignée de la porte, prêt à bondir.

— Oui. Continuez.

— Dès qu'il aura coupé son moteur, il va entendre le nôtre.

— Cette petite porte, à l'avant gauche de son avion, qui a l'air de donner sur le poste de pilotage, on peut l'ouvrir de l'extérieur ?

— Oui. C’est une sortie de secours.

— Parfait. Débrouillez-vous pour être au-dessus de lui au moment où il va s'arrêter, de façon que je puisse sauter sur l'aile et ouvrir cette porte.

— Vous me faites peur... Attention à son hélice...

Maintenant que la décision était prise et que l'action venait, Boris se sentait soulagé de l'extrême tension nerveuse qui l'étreignait depuis la disparition de Fabienne entre les mains de Doussot.

— Ouvrez tout de suite la vôtre, de porte, dit le pilote. Ça ne m'empêche pas de piloter et vous gagnerez une petite seconde. Je ne vais pas rester longtemps si près de lui. C'est très dangereux...

*

**

Doussot n'avait plus que deux balles dans son revolver. Cela suffisait bien pour ce qu'il voulait faire. Il se leva, un peu ankylosé de ne pas avoir bien ajusté son siège, jouissant déjà du meurtre qu'il allait enfin commettre, des hurlements de souffrance que Fabienne ne pourrait retenir...

— Le voyage se termine, connasse, cracha-t-il. Tu vois ce flingue ? Je vais t'en fourrer le bout bien profond et tirer. Tu vas te voir crever.

Fabienne le regarda calmement se dégager de son siège, rester courbé, trop grand pour le poste de pilotage, sortir son arme, sourire. Elle se demanda si Xavier était gravement blessé, combien de temps il resterait à l'hôpital, s'il penserait longtemps à elle. Elle décida de fermer les yeux et de finir sa vie sur l'image de son ami...

*

**

Boris savait qu'il n'avait pas le droit d'hésiter et pas davantage le temps de réfléchir. Au moment précis où son instinct le lui commandait, quand l'hélicoptère fut à deux mètres au-dessus de l'avion, il bondit dans le vent furieux produit par les hélices, chuta durement sur l'aile, conscient de faire osciller l'avion et d'alerter ainsi ses occupants, conscient aussi de constituer une cible de choix. Pendant que l'hélicoptère s'arrachait dans un sifflement à déchirer les tympans, Boris prit la poignée de la porte de secours du poste de pilotage, tourna avec violence, plongea, la tête en avant.

Doussot ressentit le choc contre la carlingue au moment où il s'extirpait du poste de pilotage. Comprenant qu'il était attaqué, il braqua son arme vers la porte derrière lui. Quand il réalisa son erreur et se retourna, Boris se relevait déjà revolver au poing. Doussot tira sans viser, simplement pour gagner du temps, et se précipita vers Fabienne.

Boris leva son arme. Doussot était déjà sur le point de se saisir de sa proie. Parfaitement calme, comme au milieu de chaque action cruciale, Boris tira une fois, une autre encore. Pour ne pas risquer de toucher Fabienne, il visait volontairement trop haut, mais obligea ainsi Doussot à abandonner son otage.

Doussot ne vit plus d'autre solution que la fuite. Passant, courbé, derrière Fabienne, il ouvrit la porte et sauta dehors.

Boris le suivit dans la seconde. Les deux hommes se retrouvèrent sur le ciment. Dans le sifflement des hélices qui tournaient toujours, ils pouvaient entendre le bruit des sirènes de voitures de police qui fonçaient vers eux et distinguer les lueurs des gyrophares qui perçaient la nuit tombante. Se sentant cerné, Doussot se retourna une nouvelle fois, pointant son arme. Boris lui saisit le poignet et le tordit avec toute la violence accumulée par deux heures d'insoutenable tension nerveuse. Doussot hurla de rage et de douleur, tenta de se dégager. Il y eut un choc extraordinairement sonore. Fracassé par une pale d'hélice, son corps fut projeté à plusieurs mètres de hauteur dans un grand éclaboussement rouge.

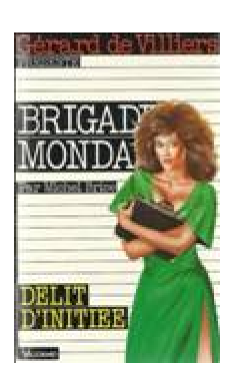
Quand Boris se pencha dessus, il se dit qu'il fallait une certaine imagination pour deviner que la masse informe dont le sang commençait à se mêler à une flaque d'eau avait été un homme.

Ne s'attardant pas sur le macabre spectacle, il revint dans l'avion d'un bond souple. Fabienne le regarda silencieusement s'avancer, se laissa délier. Ses mains étaient bleues et engourdies. Elle tenta de se lever, retomba. Alors Boris la prit dans ses bras, lui dit doucement:

— C'est fini, maintenant.

Elle voulut parler, n'y parvint pas et se mit à pleurer doucement sur l'épaule de son sauveur.

CHAPITRE XV



Boris cherchait à se relaxer, faisant le vide en lui, ralentissant volontairement ses gestes. Face à lui, la grande verrière du bar de l'aéroport, bien qu'il ne fût que huit heures du soir, donnait sur une nuit noire, sans étoiles mais coupée par les plots lumineux des bords de piste. Boris laissa ses yeux suivre les feux verts et rouges d'un nouvel avion qui atterrissait, lui aussi probablement détourné vers Nancy par la fermeture du trafic d'Orly.

L'affaire Doussot, comme on l'appellerait dans les rapports qu'il allait falloir rédiger dès demain, était terminée. Il avait dû patiemment supporter les interminables louanges et remerciements dithyrambiques de Croisier et Charlie Badolini, avec juste un petit, très petit reproche pour le mensonge sur la disquette qu'on avait retrouvée aux Molières dans la poche de Xavier.

Fabienne avait été emmenée à l'hôpital où on allait l'examiner. Elle avait refusé la civière et marché, pieds nus, enveloppée dans le manteau trop grand de Greening, jusqu'à l'ambulance. Celui-ci était avec le pilote qui vérifiait si la vitesse excessive soutenue par sa machine imposait des révisions.

Après Charlie Badolini, Boris avait eu Aimé au téléphone. L'enquête était bouclée et la perquisition dans la villa de Jouy-en-Josas avait fourni suffisamment de preuves pour inculper Doussot si celui-ci n'était pas mort. Elle avait aussi fourni des informations qui allaient permettre à la Brigade Mondaine de se pencher sur un réseau de prostitution de mineures...

Dans un moment, sa bière terminée, Boris louerait une voiture et prendrait la route de Paris, à moins qu’il ne préfère le train pour s’épargner la conduite dans le brouillard.

Dans le fond sonore, il entendit vaguement une voix sucrée sortant des haut-parleurs inviter les voyageurs du vol BA 767 à prendre gratuitement une consommation au bar en attendant qu'un car vienne les prendre pour les emmener vers Orly.

Aussitôt la salle du bar fut bondée d'une foule bruyante et trop nombreuse de gens qui voulaient tous être servis en même temps. Boris avait terminé sa bière. Il décida de partir.

Un hurlement couvrit un instant le bruit ambiant:

— Boris !... Qu’est-ce que tu fais ici ?...

— Rien de précis. Je passais...

Ghislaine Duval-Cochet, sa « fiancée », lui sauta au cou comme une folle, réussissant à parler et à l'embrasser simultanément.

— Tu es le flic le plus génial et l'amant le plus merveilleux de la terre ! Prévoir que mon avion allait être détourné sur Nancy et venir m’accueillir quand même...

Boris n’eut pas le courage de démentir.

— Je t'invite à dîner, d'accord ? Après...

— Après, coupa-t-elle, tu vas me faire l’amour, et je vais encore passer une nuit extraordinaire...

Elle avait parlé à voix haute et une femme proche leur jeta un regard outré.

— Le Capucin Gourmand pour dîner, proposa Boris, et le Grand Hôtel de la Reine pour le reste, ça te va ?

— Le dernier des MacDonald irait aussi bien tant que je suis avec toi...

Boris loua une voiture, la dernière disponible, une Opel Oméga. L'aéroport de Nancy-Essey n'est qu’à cinq kilomètres de la ville. Ils se garèrent place Stanislas, déposèrent le sac de Ghislaine à l’hôtel et allèrent à pied jusqu’à la rue Gambetta, toute proche, où se trouvait le restaurant.

La cuisine fut parfaite mais ils eurent les idées ailleurs bien avant la cancoillotte au kirsch, qu'ils ne mangèrent que d'une main, l'autre sous la table...

Ils rentrèrent à l'hôtel collés l'un contre l'autre d'une démarche imprécise. La pluie avait complètement cessé et le temps s'était fait relativement doux, grâce au brouillard, encore descendu, qui rendait flous les lumières des réverbères et les phares des voitures.

Dans la chambre, Ghislaine se pendit au cou de Boris.

— Pour te remercier, je vais être très gentille: c'est moi qui m'occupe de tout ! Pour une fois, tu vas te laisser faire.

Elle l'aida à se mettre nu et le laissa s'allonger.

Puis elle chercha une musique douce sur la radio. Ayant trouvé un slow langoureux, elle se livra à un lent strip-tease en dansant sur la musique. Boris avait beau connaître par cœur le corps de son amie, elle put voir tout de suite l'effet qu'elle produisait sur lui.

Alors, elle s'approcha, flattant la colonne de chair du bout d'un doigt léger.

— Je vois que tu me désires toujours, et j'en suis si heureuse...

Elle monta debout sur le lit, les pieds de part et d'autre du corps de Boris, tournée vers le bas du lit. Boris pouvait admirer le merveilleux spectacle des jambes fines, des cuisses qui se rejoignaient là-haut dans une zone ombrée... Mais elle se baissa et la zone ombrée s'approcha de la bouche de Boris, se posa dessus. Il lança sa langue au plus creux du ventre, fouillant profond, partout...

Ghislaine, pendant ce temps, avait pris le sexe de Boris et jouait délicatement avec. Puis elle promena ses ongles en aller et retour énervants le long de la tige qui se tendait vers elle.

Elle avait du mal à se contrôler tant lui faisait d'effet la langue de Boris au plus intime de son ventre mais voulait ne rechercher que le plaisir de son compagnon, pas le sien...

Elle se remit alors debout, face à Boris cette fois et, le regardant dans les yeux, s'accroupit lentement sur le pal dressé.

Quand Ghislaine l'eut en elle, elle resta en équilibre sur ses pieds, sans s'appuyer, ne touchant Boris que par ce qu'elle lui avait emprunté. Elle commença alors de petits mouvements circulaires, prenant entièrement à sa charge leur plaisir à tous les deux. Il avait fermé les yeux, concentré sur les sensations qu'il recevait. Il sentit la tension monter lentement jusqu'à ce quelle ait un cri et s'abatte sur lui au moment précis où il explosait aussi.

Après, elle reprit son souffle, à demi allongée sur le corps de Boris, sa tête sur son épaule, et ils restèrent un moment silencieux.

Ghislaine fut la première à reprendre la parole en remontant ses lourdes mèches blondes sur son front de ses deux mains aux interminables ongles rouge sang.

— Au fait, dit-elle d'une voix faussement distraite, c'est pour le boulot que tu es venu à Nancy ? Ou pour m'éviter d'avoir à prendre le bus vers Paris ?

Boris eut un sourire carnassier.

— Pour t'éviter de prendre le bus, bien sûr, quelle question...

Ghislaine descendait lentement son visage le long du torse de statue grecque de Boris.

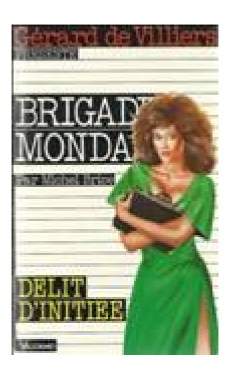
— Menteur, murmura-t-elle. Sale menteur ! Je te connais, vas. Tu as fait d'une pierre deux coups.

Elle marqua un temps d'arrêt avant que ses lèvres entrent en contact avec le membre inépuisable qui la rendait folle chaque fois.

— Je vais te punir de ton mensonge, mon salaud ! Et à ma façon...

Puis elle plongea. Bouche ouverte au maximum.

TABLE



---

[1] Dire que je vais baiser ça...

[2] *Airbome Waming And Control System,* avions du type Boeing 707 munis de radars militaires de haute précision capables de détecter les menaces aériennes à très longues distances.

[3] Pour emporter la décision, Boeing s'est engagé à acheter à des sociétés françaises des équipements aéronautiques pour un montant voisin du prix de vente des avions.

[4] Tire ton coup et tire-toi.

[5] La pute !

[6] American Aircraft Association.

[7] Information exacte.

[8] Gros ordinateur.

[9] Sinon, tu es foutu.

[10] Autorisations de dépenses.

[11] Vous êtes fou.

[12] Bimoteur à hélices, les moteurs étant à turbine.

[13] Service Technique de la Navigation Aérienne, organisme qui gère, entre autres, la régulation du trafic aérien.

[14] Mille mètres environ. Dans l'aéronautique, toutes les altitudes sont indiquées en pieds.

[15] *Visual Flying Rules,* autorisation de vol à vue seulement.

[16] Instrument Flying Rules, vol aux instruments, quand le sol n’est pas en vue.

[17] Circuit d’attente des avions, à altitude fixe, en forme d’hippodrome.

[18] Faisceau de guidage des avions pendant la dernière phase de leur descente.

[19] Piste de dégagement menant de la piste d’atterrissage au parking des avions.